

PORTRAIT AU MIROIR

roman

Christine CANALS-FRAU

I.

— La première fois que je t’ai vue, je t’ai trouvée laide. Deux incisives, une grande bouche. Des cernes. Cheveux en désordre. Et puis maigre, maigre...

— C’est vrai, dis-je. J’étais crevée ce soir-là.

Elle n’a pas de grande bouche, elle. Ni de cernes. Pas besoin de le lui rappeler. Elle a juste ce qu’il faut, là où il faut. Ce qui s’appelle être belle.

La Belle et la Bête: voilà ce que nous sommes, ensemble.

Elle proteste. “Deux aspects de la Beauté. Tu as du caractère. J’ai cessé de te trouver laide dès que tu m’as souri.”

— Ça ne m’a pas rendue moins maigre...

Elle rit: “je n’ai plus vu que ton sourire.”

Mon sourire. Je ne sais même pas à quoi il ressemble, mon sourire. Je n’ai jamais passé de temps devant le miroir, qu’à présent avec elle. Celui de ses yeux, de ses mots sensuels, de ses doigts pulpeux. Quant à l’autre... Il est dans la salle de bains, au dessus du lavabo, comme chez tout le monde. Par une curieuse convention qui veut que, fuyant l’intimité avec nos semblables, nous la remplacions par des objets.

Ce miroir-là, je ne m’en sers que pour vérifier la propreté de mon visage, ou la longueur de mes cheveux. Il est utilitaire, pas narcissique.

Enfant, je n’étais pas une princesse.

Elle, par contre... “Je passais des heures à me déguiser,” dit-elle. “Nous avons un grenier... Comme ici. Mais la maison était moins grande. Dans un gros bourg, tu sais. Collée à toutes les autres, sur la rue principale. Je détestais la maison. Je détestais la route, les

camions, les voisins, le trottoir trop étroit... Le jardinet derrière: un timbre-poste, avec trois salades et deux rosiers... Je détestais mes parents. Je n'aimais que le grenier.

Dans cette petite ville, j'étais de passage. Comme les camions. Je n'attendais qu'une chose: être assez grande pour partir ailleurs."

Parfois elle dit: "ça me plaît que la maison soit isolée."

Je lui demande si elle a peur. "Pas quand tu es là."

Je sais qu'elle redoute les soirs de grand vent, d'orage. Moi, je n'ai peur de rien, pas même de la mort. J'ai essayé, sans succès. Je crois que je suis née ainsi. Enfant, on m'appelait *garçon manqué*.

Garçon, voilà bien ce qu'il fallait réussir... La fille, elle, était toujours manquée: ce qui reste, du non-garçon, de l'absence, du trou.

Je faisais le désespoir de ma mère.

J'aimais grimper aux arbres, escalader les rochers. J'aimais les jeux de garçons, violents, physiques. Dans un groupe de filles, je me sentais toujours mal à l'aise. Tout ce bla-bla, ce pia-pia, ces jeux vains, et les intrigues... Maintenant encore, j'ai besoin de m'activer. De faire à manger, de désherber le potager, ou même de tricoter, pendant que les copines parlent. Parfois je dessine, aussi. A force, j'ai appris à être discrète: comme si l'essentiel — ma tête et mon corps — participait au dialogue féminin, laissant mes mains travailler toutes seules.

Avec la Belle, c'est différent: quand on se parle, on se touche.

La Belle est brune, longs cheveux naturellement bouclés. Je suis blonde, le poil raide, en porc-épic.

La Brune est belle, avec ses yeux verts. J'ai les yeux pers. Ensemble, nos yeux sont pervers.

On se touche, on se caresse, on s'explore. On se décrit avec nos doigts. On fait l'inventaire de nos corps. On se boit, dans une soif de plénitude jamais comblée... Et la reconnaissance, ensuite.

Nous sommes tout l'une pour l'autre: père, mère, frère, sœur. Ce qu'ils n'ont jamais pu nous donner, nous le trouvons l'une en l'autre.

De quelles sources cachées, de quels puits inconnus tire-t-on tant d'amour?

Ensemble, nous sommes parfaites.

Je m'appelle Marie, tout simplement. J'ai trente-cinq ans. Longtemps j'ai haï mon prénom, si peu seyant. Je préférais Claude, Camille, Paule, ou même Michèle, dont la neutralité (orale, au moins) autorise le rêve. Ce que j'aimais surtout, c'est qu'ils fussent des ponts — lieux de rencontre entre les deux sexes, passerelles de richesse et de complicité. Claude, par exemple, contient le double de Marie, ou celui de Jean. C'est un potentiel irréductible, indéfinissable, inépuisable. Maintenant encore, j'aime ce qui nous permet d'échapper à cette division binaire et forcée des sexes, à laquelle tout nous ramène: le, la, *il*, *una*. Il m'a toujours semblé que le neutre, loin d'être absence, représentait la rencontre des possibles, leur union et fécondation en un tiers supplémentaire. Le premier choc passé, *das Mädchen* est infiniment plus acceptable que *die*... Je n'aime ni les limites, ni les catégories.

Je suis peintre; peintre et sculptrice. Je taille le bois aussi, pour faire des bustes, des portraits, des objets, des animaux. Cette partie de mon travail est alimentaire, et quoiqu'irrégulière, elle m'aide à payer le terme. Le reste du temps, je peins. Ces derniers mois, j'ai beaucoup peint la Belle. Quand j'ai de la chance, j'arrive à vendre, et à tenir ainsi plusieurs mois. J'expose parfois, j'ai mes lieux, mes contacts, mes sentiers détournés. D'une façon ou d'une autre, j'aime ce qui est détourné. Que l'objet promis à un but vienne à servir à un autre. Beaucoup ne voient que ce qui est; je vois ce qui pourrait être, peut-être parce que mon activité porte sur la forme... Dans mon travail, les objets disparaissent pour réapparaître dans d'autres fonctions. "Regard original", disent les (rares) critiques. "En dehors des écoles..." Qu'ils disent ce qu'ils veulent. Ils ne m'enfermeront pas.

L'ai-je mentionné? La Belle est comédienne, donc encore plus chômeuse que moi. Elle court les castings, fréquente les agents, et

passé l'essentiel de son temps au téléphone. Jamais je ne comprendrai pourquoi ils ne l'engagent pas immédiatement. Elle est belle, photogénique, émouvante... "On vous appellera". A force, on en fera une chanson.

Nous nous sommes rencontrées dans une soirée de Nouvel An, chez des amis communs. Il y avait du bruit, de la musique, de la fumée. Les gens s'agitaient sous les serpentins et les chapeaux en papier doré. Nous nous sommes regardées plusieurs fois. La lumière était forte, jaune, peu engageante. Quelqu'un a prononcé: "Armande" — j'ai pensé aux *Femmes savantes*. Puis j'ai vu la Belle. J'ai cru à une erreur. J'avais une coupe de champagne à la main, dont je buvais très peu parce que j'avais pris la voiture; plus une assiette en carton où se battaient trois canapés... Quand je suis crevée, je ne peux rien avaler. J'ai déposé le tout sur le premier coin de table venu et je me suis approchée d'elle, qui dansait. Je me suis mise à danser aussi. Et c'est là que je lui ai souri. La suite n'a pas d'importance. Quand, comment... Nous nous sommes trouvées, voilà tout.

J'ai toujours préféré les femmes. Sauf les erreurs du début, inévitables. On se laisse avoir par un garçon qui vous embobine, vous embrasse par surprise. J'ai couché avec quelques exemplaires du genre sans éprouver autre chose qu'un ennui étonné. Je trouvais déjà mon plaisir en fantasmant sur les filles, mais de là à sauter le pas... De ma famille, l'homosexualité était absente, quoiqu'il arrivât à ma mère de prononcer les mots *pédé* ou *lesbienne* avec une hésitation qui lui faisait allonger l'article, comme pour prendre son élan, et un petit rire gêné. A quinze ans, cette preuve d'un esprit entièrement conventionnel m'exaspérait. Je ne trouvais rien, dans le fait d'être *gay*, qui justifiait son rire. (Le mot *gay* me plaisait davantage qu'*homosexuel*, peut-être par sa touche d'exotisme, et certainement par tout ce qu'il n'exprimait pas. Quant au diminutif *homo*, l'usage ne m'en est venu que bien plus tard.) Pour moi, la seule attitude envisageable était un respect pointilleux et sans humour. Je partais donc en guerre pour les droits des *gays* avec la même fougue que contre la mauvaise répartition des richesses dans le monde. Défendre la veuve et l'orphelin, les pédés,

chômeurs, immigrés et sans-abri, c'était mon rôle, et il exaspérait mon père. La situation présentait ainsi plusieurs avantages.

Il est probable que l'extension de mon esprit chevaleresque à tous les déviants de la société ait contribué à rendre ma sexualité, au regard de ma famille, encore plus insupportable que si je l'avais portée en secret telle une tare.

Pour Armande, le passage s'est fait différemment. Elle me l'a confié quelquefois, d'un ton léger, comme un détail sans importance: par à-coups, va-et-vient, excursions répétées dans l'un et l'autre camps. Armande n'a jamais ressenti le besoin de discuter, d'affirmer, de provoquer. Elle s'est laissée porter par ses envies et ses rencontres. Elle aime découvrir, dit-elle. Je crois volontiers qu'elle a découvert davantage que la plupart.

Elle rit en rejetant sa belle tête en arrière.

Nous nous ressemblons si peu. Et c'est très bien comme ça.

II.

Notre village se voit de loin — planté tout uniment au milieu de la plaine. Nous vivons en dehors, dans une vieille ferme retapée au petit bonheur des loisirs et des circonstances financières. J'aime bricoler, heureusement, et je sais me servir d'un outil.

Au centre, l'église, la mairie, l'école. La place, de forme irrégulière, pelée et encadrée d'éternels peupliers, est le terrain de jeux favori des enfants. Autour, les jeunes pétaradent en cercle sur leurs motos.

Comme tous les villages d'Ile-de-France, celui-ci est fait de rues tortueuses aux trottoirs étroits, de maisons mitoyennes à l'allure déjà provinciale; beige du crépi, gris de l'asphalte, blanc des nuages, brun-rouge des tuiles mangées de lichen. Par derrière, il descend doucement vers la rivière — et la station d'épuration.

A la sortie, une première ferme, puis la nôtre trois cents mètres plus loin. Je l'ai pourtant achetée bien avant de connaître Armande, il y a dix ans. Pas cher d'ailleurs: le plus gros était à refaire, et le reste n'avait jamais été fait. J'ai aimé la vue, le regard qui porte à l'infini, la ligne oblique des peupliers sur la droite, le vert des champs et, posés dessus, la rouille des instruments agricoles. J'ai aimé que ce fût loin de tout.

Avant, je vivais à Paris. Je ne l'ai pas supporté longtemps.

Lorsqu'Armande est venue s'installer, je me suis inquiétée, pensant à ce qu'elle m'avait raconté de son enfance. Non, dit-elle, ici on respire, on voit l'horizon, on n'a pas de voisins.

Les premières années, je ne me lassais pas de l'aquarelle, et mes peintures se vendaient comme des petits pains. La rivière, les champs, la ferme, l'église, le bois d'en face, tout y est passé. Une bonne partie de mon crédit dans le village, en dépit de mes allures, est à inscrire au

compte de mes aquarelles. Puis, petit à petit, les choses ont changé. Les plus âgés sont morts, des Parisiens se sont installés. A présent, la moitié du village est importée de la ville, où ils travaillent toujours d'ailleurs. Ils vivent selon un schéma aussi immuable qu'absurde: en semaine, départ à sept heures du matin et retour à huit heures du soir. Longs trajets quotidiens. Le week-end, ruée sur les grandes surfaces de la région. Le premier hypermarché est à quinze kilomètres, la gare à vingt. Les enfants, eux, attendent le car tôt le matin avant le jour. Le soir, ils se collent devant la télé, et le samedi, ils participent à la ruée afin de se faire offrir ce qu'ils jugent indispensable au bonheur adolescent. Toutes ces personnes sont généralement aimables et tolérantes, ignorantes de leurs voisins. Elles vivent au village exactement comme elles vivaient à la ville. Pour elles, il n'y a que les distances qui ont changé, et le prix du loyer. A leur façon, elles ont construit la ville à la campagne.

Beaucoup ont un jardin, dont ils profitent le dimanche, une fois le gazon tondu et les plates-bandes arrosées. Quant à nous, notre vie est assez différente. Nous travaillons chez nous, et sortons pour des activités ponctuelles: projet de vente ou d'expo, achat de couleurs pour moi, entretien ou job pour Armande; promenade quotidienne à pied ou à vélo. Et culture du potager, rendu indispensable par l'exiguïté de nos moyens financiers: pommes de terre, carottes, choux, salades, poireaux, oignons, tomates... Au cours des années, le végétarisme a donc fini par m'apparaître comme la solution la plus naturelle, pour les raisons financières évoquées précédemment, ainsi que pour des motifs plus théoriques: intérêt pour le bouddhisme, recherche d'équilibre et de bien-être... A son tour, Armande semble s'y être bien adaptée, ainsi qu'en général à une certaine frugalité, absente de sa vie jusque là. Non que son corps en porte les traces; quoi qu'elle fasse, Armande demeure toujours aussi belle. D'ailleurs, sans doute exagère-t-elle le récit de ses débordements anciens. Quant à moi, je ne pourrais plus m'en passer. Elevée au lait de vache et à la farine blanche, adepte des saucisses pendant mes années d'études, je considère que j'ai eu la chance de trouver la bonne porte.

J'ai également besoin d'une activité physique utile, saine, extérieure, que le jardinage me procure. Lorsque l'on vit le plus clair

de son temps enfermé dans son atelier à extirper des replis de son âme la substance du quotidien, à discuter avec soi-même de l'épaisseur d'un trait, de la justesse d'une nuance, du langage d'une forme; si le tableau terminé vaut la sueur qu'on y a consacrée; si le moyen d'expression est réellement le meilleur... ou si l'on n'est pas plutôt seul, définitivement seul avec un regard que personne ne comprend, auquel personne ne s'intéresse, étranger parmi ses semblables, clown sans public, Martien échoué sur Terre... Avant de rencontrer Armande, je passais des journées sans parler à personne, marmonnant telle une folle ou une petite vieille. Le soir, j'allais emprunter un peu de café au voisin dans le seul but de me convaincre que j'appartenais encore à la race humaine. Parler de riens, du temps, d'une recette de cuisine, de politique... De tout sauf de peinture. Le soir, la peinture me sortait par les yeux.

Parfois, après une longue période où l'on s'est torturée à justifier son propre travail face à un public et des critiques absents — de ces périodes où l'on s'interroge sur le bien-fondé d'une carrière artistique, tandis qu'argent et perspectives de s'en procurer s'évaporent comme rosée au soleil — parfois donc, après l'une de ces périodes dont on émerge déprimée, fragile et agressive, une âme bien intentionnée vous assène brutalement ses plus sincères réflexions sur l'art.

On a beau se répéter, alors, que le contact humain est nécessaire. Il n'en demeure pas moins qu'une activité physique concrète apparaît salubre à l'artiste, un combat qui serve et qui rapporte, immédiatement, sans interrogations ni états d'âme, une lutte délicieusement "terre-à-terre" avec le matériau le plus concret, le moins subjectif possible. En l'occurrence pour moi, bêcher, planter, retourner, désherber, arracher. Bon ou mauvais, gros ou petit, humide ou sec. Pas d'interprétations, de critères mouvants, de jugements flous. Mangeable ou pas, voilà ce qui compte. Une sorte de libération.

Nous n'avons qu'un voisin, celui de la ferme à trois cents mètres. Dans le registre esthétique, il consacre autant d'efforts à son jardin. Au début, nous l'avons cru professionnel, avant de découvrir qu'il ne cultive que pour son plaisir: jacinthes, jonquilles et tulipes au printemps, lilas et rhododendrons, rosiers, dahlias, hortensias et pivoines, chrysanthèmes en automne... Les trois quarts de l'année, je

le vois plié sur ses plates-bandes. “Paresse de se faire à manger,” dit-il. “Les légumes, après, il faut encore les cuire...” Drôle de garçon, un peu renfermé, plein d’humour. Il est cartographe, travaille chez lui. A vaguement essayé de me draguer, au début, sans m’en garder rancune par la suite. Ne se mêle pas des affaires des autres. C’est lui, l’amateur de déca le soir. Comme voisin, il est, comparé au reste du village, on ne peut plus acceptable.

III.

“Pose,” ai-je dit un matin; “pose pour moi. Il y a tant d’aspects de toi que je voudrais exprimer: des reflets, des illuminations, des contrastes, des assymétries... Je te ferai porter des couleurs de reine. Je vendrai, nous serons riches...”

Elle demande quelque chose que je n’entends plus.

Je viens de voir la lumière tomber sur ses cheveux et sur le côté gauche de son visage, une lumière antique comme venant d’un soupirail, qui lui fait un visage de madonne.

Je sens l’aspiration au creux du ventre, signe du début d’un tableau.

Le travail avance. Armande pose tous les jours, à moitié nue dans une sorte de déshabillé grenat qui lui découvre l’épaule gauche — le côté de la lumière. Je fais quantité d’esquisses dont je suis assez satisfaite, en particulier une où le personnage se reflète dans un miroir — je crois que ce sera la bonne.

Elle parle parfois, sauf lorsque je m’occupe de sa bouche. Cela ne me gêne pas, tant que je ne suis pas obligée d’écouter, encore moins de répondre. Je l’ai prévenue que quand je travaillais, je ne pouvais me concentrer sur autre chose. “Tu as ton regard de peintre,” dit-elle.

Le soir, nous sommes déjà couchées. Elle revient sur la séance de l’après-midi: “tu me regardais sans me voir.”

Je proteste que je ne fais que cela toute la journée, la voir.

— Tu voyais la surface de mon corps, pas l’intérieur. C’est bizarre, comme si je n’existais plus. J’étais réduite à mon enveloppe. Un peu comme dans la mort.

Je hausse un sourcil, la philosophie n’étant guère naturelle à Armande.

Elle poursuit: “quand ma mère est morte, elle est devenue comme ça — insensible, inaccessible. Un sac à viscères, et mal fermé encore. Pourtant tout le monde faisait comme si cette enveloppe, c’était encore elle. Ma tante répétait: elle a l’air apaisé... Apaisé mon cul, oui! Les sourcils froncés, et cet air renfrogné qu’elle avait si souvent dans la vie. Plus les traits figés, la peau blêmie... Quand c’est mort, c’est qui, “elle”? Non, on aurait aussi bien pu jeter le cadavre au feu, ou en nourrir les lions du zoo, que de gâcher du bois à enfermer de la pourriture dedans.”

J’ouvre la bouche pour objecter qu’elle ne pense pas ce qu’elle dit, mais elle s’entête et répète qu’elle s’en fout, quand on est mort cela n’a plus d’importance. Je peux donner son cadavre à la science, au moins ses organes serviront. La vie, il faut en profiter, parce qu’après...

— Après, quoi?

Elle s’arrête, fait une jolie petite moue pour réfléchir:

— Pas de vie éternelle, en tout cas... Ma mère, elle était toujours là avec sa morale... Pour ce que ça lui a servi! Il suffisait qu’elle ouvre la bouche pour que j’aie envie de faire le contraire. J’en ai collectionné, des conneries, quand j’étais même. Je lui piquais son fric, je racontais des craques, je manquais l’école... Après, j’imitais sa signature sur les mots d’excuse... A quinze ans j’ai fait une fugue... A dix-sept je me suis barrée. Définitivement. Je n’en pouvais plus. Avec ma sœur, on l’appelait *l’œil de Moscou!*

Armande éclate de rire à cette évocation. Je ris avec elle, un peu gênée par son passage si rapide de la mort à la moquerie. Elle me surprend toujours, Armande. La légèreté avec laquelle elle traverse la vie... Comme si rien, au fond, n’avait vraiment d’importance. Elle se débarrasse de tout, d’un rire et d’un haussement d’épaules. En même temps je sais bien qu’il y a des choses qui comptent pour elle: notre relation, par exemple. Non qu’elle me l’ait dit, mais je le sens. Je le crois. Et cela me suffit.

Je lui suce pensivement le bout d’un sein. Elle apprécie, fourrage dans mes cheveux, avec un rire de gorge.

Je passe à l'autre sein. Elle caresse mes épaules, mon dos, mes reins. Je musarde, je m'attarde, sème des petits baisers. J'aime ses jolis seins ronds, ainsi que sa peau dorée.

Je remonte vers son cou, ses lèvres. Nous nous embrassons goulûment. Redescends lentement vers son ventre. La perspective de l'amour m'emplit peu à peu de désir. Il n'y a guère de jour que nous ne nous caressions, même si nous n'allons pas forcément jusqu'au bout. Pour moi, cette proximité physique a l'importance d'un témoignage d'amour. Je préfère un geste aux mots, si superficiels... Les gestes mentent moins — ainsi ai-je appris.

Ma langue contourne son nombril — et le minuscule anneau d'argent fiché dedans —, y demeure un moment, poursuit paresseusement sa trajectoire à travers le ventre chaud et doux, avec ses légers creux — devant les os des hanches — et ses renflements — à peine, sous le nombril —, descends vers son sexe, île nocturne, trésor unique et violemment attirant: vaste triangle sombre, parfaitement dessiné, joignant une aine à l'autre. Foisonnement poétique, paysage sauvage transcendant à sa façon laideur et banalité quotidiennes... De ma vie je n'avais vu un sexe aussi beau. Depuis, mon émerveillement n'a pas diminué. Parfois Armande, lassée, propose de tout raser. "*Over my dead body,*" lui dis-je. "Je me fous des maillots de bain.... C'est nue que je t'aime."

Plonger mon visage dans cette forêt, la sentir frémir sous ma langue. M'y perdre et m'y enfoncer. Pénétrer dans son sexe, y aller et venir, travailler et fouiller jusqu'au cri... C'est comme un miracle renouvelé, inépuisable; une tempête en mer dont on ressort vivante, une galopade effrénée qui vous laisse épuisée, comblée, chancelante. Etre l'instrument, la maîtresse de ce miracle: je ne m'en lasse pas. Cet accomplissement — aussi important que le miracle inverse: celui de mon propre orgasme — me confère une valeur, une mesure, jusqu'à une raison d'être. Autant ou plus que la peinture. Curieuse réflexion, car on aurait pu croire... Pourtant c'est dans le corps-à-corps avec l'autre que l'on est justifié, pas dans la lutte avec la toile. En peinture, l'autre est une entité lointaine: œil imaginaire, public fantasmé. Si quelque chose vous en revient, c'est par le ricochet de personnes, ou d'un objet qui n'est ni soi, ni le prolongement de soi. La joie du

peintre est solitaire, davantage que celle du compositeur ou de l'écrivain. Dans l'amour par contre, l'échange est immédiat, et l'euphorie née de ce rapport à l'autre ne peut se remplacer. C'est elle qui me rend moi-même dans ce que j'ai de meilleur.

Doucement, nous nous laissons entraîner, toute mort oubliée.

Je vois des taches pourpres comme des œillets, comme des perles de sang, des tomates éclatées. Soleils figés. Pétales de roses effeuillées. Rubis éclaboussés.

Je vois des zones sombres comme des chevelures, figures géométriques étirées à l'horizon de la mer. Lignes tranchantes et angles acérés retiennent ce qui dévore la lumière.

Rouge, jaune, bleu, noir. Cercles, triangles, trapèzes. Epaisseurs: on dirait que d'une couche en surgit une autre, une autre encore, encore... La vérité se dévoile par à coups, et pourtant jamais — miroirs emboîtés. Je vois des profondeurs.

Ce sang répandu... Le nôtre, constamment. Nous saignons depuis que nous existons. Là aussi, du caché. Je ne veux pas mutiler, mais éclairer. Nous sommes tous mi-aveugles, tels ces vieux dont la rétine crée des taches grises. Nous voyons par illuminations, par éclairs, lorsque nous cessons de penser. Nos idées empêchent l'ouverture de l'espace créant la toile. Peurs, intentions, ambitions... Le conscient est à endormir.

J'explore indéfiniment le temps de la matière.

IV.

Visite à mes parents hier soir. Limitées au maximum, vu leur gêne au sujet d'Armande. Ma mère se tortille, elle dit "ton amie", je pense "mon amante". Mon père, lui, ne dit rien. Il passe la soirée en silence, laissant maman remplir les vides et Armande, pleine de bonne volonté, faire son numéro de charme. Cela fait des années qu'il n'ouvre plus la bouche; n'était son "bonjour", j'aurais oublié le son de sa voix.

A la cuisine, par dessus la vaisselle, je demande à ma mère comment ça va. Elle ment, comme toujours. S'agite, frisotte. Je me tais.

— Et vous, Armande, vos parents?

— Ma mère est morte.

— Ah, conclut-elle de sa voix pointue en hochant la tête. C'est la vie.

Je sens Armande, comme moi, réprimer une absurde envie de rire.

Il n'a pourtant pas toujours été silencieux, mon père. Je me souviens de discussions homériques... J'avais quinze, seize ans. Je faisais feu de tout bois, lui s'enflammait à chaque coup. Il était communiste, inscrit au Parti, avec une foi dans les lendemains chantants aussi solide que le mausolée de Lénine; et une morale aussi inflexible. Il considérait l'homosexualité comme un produit de la dégénérescence de la société bourgeoise. Lorsqu'il abordait le sujet, son dégoût parlait en lui-même. "Un homme doit être un homme, une femme une femme. Regarde ta mère!" (Ce qu'il entendait par cette injonction ne m'est jamais apparu clairement.) En réponse, je criais qu'il était plus facho que le pire des réactionnaires figurant au panthéon de son mépris. Moi qui, enfant, avait cru entièrement en lui, je découvrais que son amour du prochain se limitait à ceux de son propre camp. Je l'accusais d'avoir réduit ses rêves à l'obtention de

pauvres avantages matériels, à quoi il répliquait que lui, au moins, connaissait la valeur du travail. Quelques années plus tard, l'écroulement de l'empire soviétique lui a porté un coup fatal. J'avais vingt ans alors, et une fille peintre, lesbienne, féministe et provocatrice n'était pas faite pour lui redonner la santé. Je ne l'ai pas épargné, je l'avoue. J'en ai même profité. (Je me suis vengée, tout simplement. Vengée de ce désamour qui, dès que j'ai crié qui j'étais, m'a frappée dans toute sa violence.) C'est à ce moment-là qu'il a commencé à ne plus réagir. "Laisse," disait ma mère, "tu ne vois pas que ça lui fait mal?" Sur quoi je protestais qu'il l'avait bien cherché... Entre elle et moi aussi, depuis longtemps, la communication était interrompue. Surtout à partir du jour où je leur ai annoncé la nouvelle: ils sont devenus gris, et ils se sont tus. J'étais prête à discuter; je n'en ai pas eu besoin. La soirée s'est déroulée dans un silence pesant interrompu par mes vains efforts pour ranimer la conversation. Auraient-ils exprimé quelque chose, j'aurais pu essayer de trouver le joint, de rassurer, d'expliquer. Mais ce silence douloureux, impuissant, au-delà du reproche... Dans les mois qui ont suivi, ils ont dû se martyriser — chacun de son côté. J'espérais un peu d'intérêt, je n'en ai pas eu. Ils se sont refermés sur eux-mêmes.

En quinze ans, Armande est la seconde *amie* que je leur présente. Ma seconde relation sérieuse avec une femme. Vu sous cet angle, ils ne peuvent pas prétendre que j'aie été dure avec eux.

Je demande: "ton père à toi, tu ne vas pas le voir?"

— Non. Depuis la mort de ma mère, il est sénile. Il ne nous reconnaît plus.

— On pourrait inviter ta sœur...

— On s'est disputées. On ne se parle plus."

Je n'ai pas de sœur, moi, mais un frère. Dans mon rôle d'aînée, j'ai concentré la révolte. Après la mienne, l'adolescence de Thierry est passée dans un soulagement silencieux. Tout de même, ça n'a pas dû être facile, ce grand frère manqué.

On ne se voit pas souvent, c'est plutôt moi qui appelle. Il est marié, deux enfants. Aussi parfaitement dans les normes que je suis en

dehors. Est-ce cela, ou l'influence de sa femme? J'ai toujours l'impression qu'il préfère garder ses distances, comme s'il craignait la contagion. S'il n'y avait la peinture, nous n'aurions pas grand-chose à nous dire. Il a fait de la musique, puis de la linguistique, et travaille à présent dans la pub. Sa rencontre avec Armande n'a pas été un franc succès.

Pour elle comme pour moi, l'avantage: pas de risque que nos familles prennent trop de place entre nous.

V.

Comment suis-je parvenue à la peinture? Par des chemins détournés, une fois de plus. Dessins et barbouillages de l'enfance; conscience d'une réussite — mais tant d'autres choses non moins passionnantes plus tard, mathématiques, physique, poésie, sport. J'ai commencé des études de maths avant d'obliquer vers les Beaux-Arts. Je me souviens d'interminables disputes avec mon père — "l'art bourgeois", celui du "prolétariat", et mon refus du remords de classe. D'un voyage en Scandinavie aussi: découverte de Kirkeby, Trampedach, Kvium, sans parler de Munch et Wiegeland, de la lumière, et des paysages norvégiens et finlandais en automne. J'avais vingt-deux ans, un sac à dos aux épaules. Le soulagement de pouvoir enfin suivre mon désir: si l'idéologie n'avait pas empêché Kirkeby de peindre... Les autoportraits de Trampedach, les corps amorphes de Kvium. Une révélation. J'ai cessé de m'emmêler les pinceaux dans le formalisme, et par là même de me justifier. J'ai commencé à suivre une autre stratégie, dans le sens que Kirkeby appelle *symbolique*... Non que cela m'ait été facile. Comme un exercice, plutôt: vous êtes chez le psy, et il vous demande "à quoi pensez-vous" ou "que feriez-vous si vous étiez libre". Je n'en avais pas la moindre idée. Ma tête était bourrée de théories contradictoires. Mais j'ai fini par trouver. Assumer que j'aimais les femmes m'a beaucoup aidée. Et tomber amoureuse d'une copine des Beaux-Arts, même si elle déclina — gentiment — mon offre. J'ai appris à laisser parler l'instinct, au lieu d'essayer de tout réinventer dans un système dont chaque paramètre devait être à l'épreuve des balles. La rigueur, je l'avais apprise de mon père, bien sûr, ainsi que cette distance de la tête au ventre... (Parfois je me demande ce que j'ai appris de ma mère. Appris de bien, s'entend: j'exclus par là l'aveuglement, l'assourdissement, l'illusionnement... Ma mère ne supporte pas l'impact des mots; tout doit être érodé,

emballé. Avec la persévérance propre aux superstitieux, elle touche du bois pour éloigner le mauvais sort. De là sans doute mon acharnement à nommer et à montrer.)

Ça a été ma période aquatique: me rincer la tête, peindre en toute naïveté les paysages que je voyais autour de moi. Puis un jour, sans doute parce que je me sentais assez forte, j'ai déchiré en petits morceaux toutes les aquarelles qui me restaient. Et j'en ai fait des collages. J'ai commencé à mélanger de la peinture à l'huile, du vernis, des objets, des pelures d'oignon et des trognons de pommes, le tout en une couche inqualifiable. Je *patouillais* comme une gosse, et j'étais heureuse. Depuis, quoique de façon plus figurative, j'utilise encore cet aspect de surimpression, de superposition. Inclure le concret de la peinture.

Pour beaucoup de gens, dont ma famille, en particulier mon frère — bien qu'il s'en défende farouchement —, le critère suprême de la qualité demeure le succès. Si je vendais, Thierry me reconnaîtrait. Tout ce que je suis — lesbienne, végétarienne, provocatrice — se trouverait subitement légitimé par mon impact dans les médias et les commentaires du public des vernissages. "Ma sœur expose en ce moment..." Serais-je différente alors? Non. Au fond, comme le reste de ma personne, ma peinture le dérange. Il ne sait qu'en penser. Lorsque je sollicite son avis, il regarde ailleurs. Tente de définir (c'est plus... moins...) au lieu de ressentir. De sa part, je n'attends aucun discours critique, dont je le sais incapable. Mais cette franchise du goût, absente de notre relation, me manque. Je continue à rêver d'un rapport étroit entre nous, qui s'est achevé avec l'enfance.

Armande, elle, est toute à l'inverse. *Génial, hyper-cool* ou *pas terrible* fusent de ses lèvres avec la spontanéité d'un robinet que l'on ouvre. Elle peut aussi changer d'avis, accepter ce qu'elle a rejeté d'abord. Armande juge ce que je fais, pas ce que je suis. Thierry, ainsi que le reste de ma famille, me juge en se servant de mes œuvres. De notre rapport fraternel, le soupçon n'est jamais exclu. Malgré son sens du compromis, je me crois plus tolérante que lui. Pour moi, tout se discute, ses choix comme les miens, et ce qui ne se discute pas s'accepte. D'où mon refus de ce silence prudent, lourd d'omissions et de malentendus, qui semble être devenu le lot de notre famille.

Thierry n'a pas toujours été ainsi, lui non plus. Jusqu'à quinze ans, c'était mon meilleur camarade. Nous faisons tout ensemble, et j'aurais donné ma vie pour le défendre. Puis il a commencé à prendre ses distances, à sortir avec des filles. Moi aussi. Lorsqu'il l'a su, il ne m'a plus adressé la parole. Naïvement, j'avais escompté son soutien... Mes tentatives de dialogue, alors, n'ont fait qu'accélérer la rupture. Je l'entends encore crier: "tu me dégoûtes!" Il m'a rayée de sa vie, et au plus profond de moi je continue à en souffrir.

VI.

Armande est aux anges. Elle a rencontré un metteur en scène qui lui a proposé un rôle dans le spectacle qu'il monte sur un texte de Marivaux. "En plus, il a des contacts pour une tournée, tu te rends compte? Un petit rôle, mais cool, ça peut mener loin, c'est hyper-intéressant ce qu'il fait..."

Tout en affichant la joie que me procure cette information, j'ai du mal à me concentrer sur ce qu'elle dit, absorbée par le coin de mon tableau que je trouve moins convaincant que prévu.

— Si ça marche, on joue pendant quatre semaines à Nanterre en octobre. C'est génial, et puis il connaît tout le monde, il a travaillé avec X et Y... (Elle me lance quelques noms qui me paraissent vaguement connus.) Je suis trop contente, il faut que je t'embrasse. Tiens, j'ouvre une bouteille, on va fêter ça tout de suite. Je vais chercher le voisin!

Je laisse faire, tout en pensant qu'il vaudrait peut-être mieux attendre confirmation avant de répandre la bonne nouvelle...

Un moment après, je l'entends revenir accompagnée de ce qui doit être Antoine. Bruits de verres dans la cuisine, voix, rires. Il faudrait que j'aie participé à la réjouissance, mais mon tableau me retient par la manche, cette impression que si je ne résous pas le problème immédiatement je n'y parviendrai pas plus tard... Je réfléchis, cligne des paupières. Il y a à peine assez de lumière encore, cette étrange lumière du crépuscule après la pluie, lorsqu'un rayon orangé, de sous le gris des nuages, éclaire le monde une dernière fois. Alors les surfaces claires paraissent moins refléter la lumière, comme elles le font en plein jour, qu'en rendre l'accumulation à la façon des objets phosphorescents... La forme dont j'étais auparavant si satisfaite ne me parle plus, le coin droit en haut m'encombre, détournant sans le moindre profit mon attention de l'espèce de torsade qui est le centre

de mon motif. Supprimer la tache rouge? On dirait un soleil couchant, un vrai celui-ci, conclusion d'une journée d'été, mais je n'en veux pas dans mon tableau, surtout pas à cet endroit. Laisser un espace par où la forme respire et s'échappe, comme un coin de ciel... Eviter de surcharger... Peut-être, oui. Pas une mauvaise idée. Ça aérerait un peu. Je pourrais essayer demain, quand j'y verrai plus clair. Le reste de la toile se tient, c'est toujours ça.

J'enlève ma vieille blouse effilochée, raide et multicolore, que je jette sur un dossier de chaise, pour aller me laver les mains. J'ignore l'heure, mais ça rit encore dans la cuisine. J'entends le voisin déclarer "qu'il en aurait fallu davantage pour refuser l'invitation d'une jolie femme... De deux jolies femmes," corrige-t-il galamment en me voyant entrer. "Bien rattrapé," dis-je avec un clin d'œil à Armande qui glousse. Nous trinquons. Cela fait du bien de me laisser aller à boire, à plaisanter. Cela fait du bien de m'asseoir enfin, après une journée devant mon chevalet! Je réalise brusquement de mon état de fatigue. Deux verres là dessus et je serai bonne à mettre au lit. Le voisin, lui, est étalé sur sa chaise comme au milieu d'un salon, jambes croisées, le mot pour rire, caustique. Plus soigné, il pourrait être beau, avec ses cheveux blonds ébouriffés, et son éternel début de barbe — s'il n'avait en même temps cet air un peu crasseux, un peu rentré. Armande et lui font un fameux duo. Ils se renvoient la balle à un niveau qui leur appartient en propre, surréaliste, en un dialogue si rapide que j'ai parfois du mal à réaliser dans quel sens elle est partie, et je passe le plus clair de mon temps, comme le public de Wimbledon, à la suivre des yeux en comptant les points. Sauf qu'à présent, mon Armande a un verre de trop dans le nez, et qu'elle glousse de plus en plus fort. Je la couve d'un regard attendri: peut-être ne suis-je pas toujours drôle, moi, cela lui fait du bien de temps à autre d'avoir quelqu'un comme elle, qui sache "déconner", comme elle dit, moi je ne sais pas "déconner", je suis foncièrement sérieuse, trop peut-être, elle ne le dit pas mais je m'en rends compte, je ne sais pas décoller dans le comique, larguer les amarres, "péter les plombs" dans l'absurde, là où les mots ne veulent plus rien dire et s'accrochent les uns aux autres selon d'autres principes que celui du sens. J'ai les deux pieds sur terre, moi. Dans mon esprit si logique, tout, y compris l'humour, peut se

justifier. Mais sur le territoire d'Armande, en cet instant précis, aucun argument ne justifie plus rien: l'ombre d'une allusion à une plaisanterie qu'ils filent depuis une heure suffit à la faire se renverser en arrière, gorge déployée, boucles dansantes autour du visage, exhalant son rire sonore. Elle est belle ainsi. Certaines personnes ne deviennent jamais laides, quel que soit leur degré d'ébriété. Je pourrais la contempler pendant des heures, mais il est tard et mon estomac crie famine. Le voisin reste manger, bien sûr. Il ne me reste donc plus qu'à mettre la marmite sur le feu. Antoine a l'air à peine plus entamé que d'habitude, il tient mieux la route qu'Armande. Ce qui est drôle chez lui, c'est la loufoquerie à l'état normal, pas la surexcitation du monsieur qui a trop bu. Entre temps (par une subtile influence de ma présence?... Je le soupçonne de provoquer cette discussion; mais pourquoi chercherait-il à me plaire?) la conversation est graduellement passée du délire le plus échevelé, du fou rire le plus irrésistible à des sujets plus importants, voire graves, en l'occurrence la situation économique. A en croire Antoine, que le thème et l'alcool rendent volubile, "nous sommes vraiment *foutus*, la droite ou les socialistes c'est pareil, à quoi bon voter, maintenant ils vont nous grignoter nos retraites et faire payer aux petits le trou de la Sécu tandis que les gros continueront de s'en mettre plein les poches. De toutes façons tu ne peux pas faire de réformes dans ce pays, dès que tu touches aux avantages sociaux les syndicats se mettent en grève, et le gouvernement fait dans son caleçon à l'idée des prochaines élections. A bas le corporatisme! Pendant ce temps les entreprises délocalisent, et le chômage augmente. Ce n'est pas comme ça que la croissance va repartir..."

Je l'interromps tout net. Ce genre de discours, que beaucoup répètent, a l'heur de m'agacer. A mes yeux, il ne s'agit pas que la croissance reparte, comme on nous le serine, mais bien plutôt qu'elle diminue.

Il hausse le sourcils, croit mal entendre. Pas d'erreur pourtant: l'alcool aidant, je viens d'enfourcher mon cheval de bataille. L'augmentation de notre croissance étrangle le reste du monde. Exploiter les surexploités, c'est vouloir tondre un chauve! (Armande éclate de rire.) La croissance n'est pas un mouvement perpétuel...

Si ma diatribe l'a désarçonné un court instant, Antoine a vite repris du poil de la bête. La fin de la croissance n'est pas pour tout de suite. Avec les nouvelles technologies, dans trente ans l'Asie sera riche. A moins de reconvertir les chômeurs européens dans l'informatique...

Nous continuons à discuter âprement. Tout y passe: la diminution des ressources, l'augmentation de la pollution, les modes de production alternatifs, relocalisation contre délocalisation... Loin de me laisser convaincre, je renforce mes arguments: "il faut de la volonté, une conscience. Regarde nous, à notre échelle, depuis qu'on a le potager on vit d'une façon beaucoup plus..."

Je tourne la tête, et les mots s'éteignent sur mes lèvres. Tout seuls, personne ne m'ayant coupé la parole. Je viens de me rendre compte que je parle dans le vide, ou à mes casseroles, dont je remue le contenu au rythme de mon discours en une sorte de transe. C'est un subtil changement d'atmosphère, d'attention, de densité qui m'a fait taire, une modification indicible, à peine perceptible, comme si même ce sujet capital perdait de son importance face à... quoi? Antoine n'a pas bougé, toujours étalé sur sa chaise. Son corps est là; mais sa tête tournée dans l'autre sens, vers la porte, comme dévissée en direction de la pièce que nous appelons pompeusement "le salon" (où j'ai fourré un vieux canapé, monté des étagères pour les livres, la sono, etc. Pas de télévision. J'en ai eu une, de récupération, qui a rendu l'âme, et depuis le besoin ne s'en est plus fait sentir). Armande, elle, a disparu. Du "salon" provient à présent de la musique, dont le son me fait renoncer à la discussion, tendre l'oreille et tourner les yeux, immobiles tous deux, attentifs comme si quelque chose nous attirait au delà de ce seuil, quelque chose d'invisible — pour moi, mais à la torsion du cou d'Antoine et à l'équilibre instable de sa chaise je devine de quoi il s'agit —, et la musique devient fascinante, envoûtante telle celle, dans la bonne ville de Hamelin, du flûtiste diabolique dont le départ a soudain vidé la cuisine de son intérêt, de son oxygène, de sa lumière, de son énergie vitale, c'est tout juste si nous respirons encore, Antoine et moi, étrangement suspendus à cette musique et à ce qu'il entrevoit dans la pièce à côté, autour de moi tout est devenu gris, la nuit vient de tomber sur la discussion et le dîner, des mots, des mots que l'on aligne pour faire du bruit et se croire

exister, de l'intellectualisme vain, la vie est ailleurs, la vie s'est réfugiée dans le "salon", là où est la musique, et une danse que je devine parce que je connais Armande, là est le vrai, le seul, l'unique désir, la vie synonyme d'Armande.

Armande qui vient de mettre Piaf: *Tu me fais tourner la tête, mon manège à moi c'est toi... Je suis toujours à la fête, quand tu me prends dans tes bras...*

Je rattrape la chanson au vol: Marie, cesse de discuter, qu'importe le reste du monde, ce qui compte c'est nous deux, prends-moi dans tes bras.

Je m'approche lentement du "salon", presque sans faire de bruit, contournant la table derrière Antoine, glissant malgré moi d'un pas précautionneux (pourquoi? plutôt passer devant, m'affirmer, courir à elle sans peur...). Et je regarde. Antoine et moi, nous regardons.

Dans le "salon", Armande danse, les yeux fermés.

Elle valse et tournoie toute seule, elle ne se cogne ni ne perd l'équilibre, assurée, parfaitement droite, bras en rond comme une danseuse classique, ses belles boucles soulevées en cadence dans son dos, le visage levé et l'air absent, un début de sourire aux lèvres. On la dirait transportée par une force inconnue, par une sorte d'ivresse supérieure, quasi mystique, qui semble la traverser du haut en bas telle l'axe d'une toupie, elle qui dix minutes plus tôt ne tenait presque plus sur ses jambes, à présent on la croirait partie pour danser toute la nuit. Elle est perdue au monde, à des années-lumière de nous, en communion physique avec la musique, solitaire, et nous la contemplons, Antoine et moi, comme on contemple une planète à la fois connue et lointaine, inaccessible, irréductible à notre monde quotidien et pourtant toujours présente, se prêtant à nos regards sans même connaître notre existence, virevoltante, aveugle, inconsciente et belle.

Je reste plantée à deux mètres du seuil, immobile, sans m'approcher davantage. Je la bois des yeux. Le moindre mouvement de ma part détruirait cet instant magique.

La chanson s'achève, la voix grave de Piaf s'éteint. Armande s'immobilise. Ses paupières se soulèvent, l'espace d'un instant ses pupilles noires d'encre n'expriment que l'opacité du rêve. Puis elle me

sourit, nous rions, bougeons l'une vers l'autre comme si l'on nous avait remises en marche. Nous nous embrassons.

Je retourne à mes casseroles. Le dîner est presque prêt, nous allons enfin pouvoir manger.

Antoine se lève. D'un pas hésitant, il se dirige à son tour vers le "salon". La musique interrompue jaillit à nouveau. Je ne vois toujours pas ce qui se passe, mais le bruit des piétinements, et bientôt des rires, me l'indique. Ils sont deux là-dedans à valser en cadence.

Tu me fais tourner la tête...

Tout en mettant la table, je me demande pourquoi je ne suis pas allée la rejoindre, moi, avant la fin de la chanson. Pourquoi je suis restée spectatrice. On aurait dit de la pudeur. Ne pas détruire quoi?

Antoine aussi, plus tard, me posera la question. Mais il aura déjà trouvé la réponse.

La silhouette pourpre encapuchonnée de brun regarde son double d'un air absent. A la fois présente et lointaine, elle trône avec une majesté démentie par l'entaille à son sein découpé, fenêtre exhibant ses dessous: la reine a un cœur de dentelle saignant dans son reflet, et le sexe ouvert dévoile son fœtus.

Au milieu de sa robe, la torsade figure un nœud d'entrailles.

J'aime contempler son visage, me perdre dans le dédale équivoque de ses yeux. Porte sur l'infini, gardienne du temps, la reine ouvre et ferme à la fois, montre et renvoie, donne et reprend. Sans hermétisme, le tourbillon initié à sa ceinture s'échappe vers l'ailleurs, vers l'azur perché à l'opposé de la lumière. La torsade, seule matière de ce monde abstrait, point d'ancrage, est un vrai nœud, peint collé poncé verni, dont la couleur évoque celle d'un poumon.

La reine est Janus et Charon. Elle permet tout et n'empêche rien. Rêve, vagabondage, vaticinations — chemins réinventés. La perspective faussée ouvre l'espace à une nouvelle dimension.

Je suis si satisfaite de mon tableau que je médite de le conserver.

VII.

J'ai mal à la tête en ce moment, presque tous les jours. Je me demande quelle en est la cause, si mon cycle... ou ma vue? Le mal part des globes oculaires et me transperce le crâne, souvent d'un seul côté de la tête, le long de la tempe. J'éprouve le besoin de me frotter les yeux, d'en masser tout le pourtour, de les maintenir fermés comme si la lumière était trop forte — ce qu'elle n'est pas: aujourd'hui il pleut à verse, et le monde est moitié vert, moitié gris. Un vrai jour d'aquarelle.

Armande suggère que j'ai la migraine. Peut-être ai-je tout simplement besoin de lunettes?

Quoi qu'il en soit, lorsque je travaille j'oublie mon mal par moments, puis il revient en vagues avec une acuité qui me donne la nausée. C'est difficile de travailler dans ce brouillard, ce déluge, ce vert-de-gris intellectuel, comme si mes idées ne s'articulaient plus, comme des wagons que je n'arrive plus à accoupler, quand j'en tiens un l'autre me fait défaut. J'essaie de varier la distance en reculant de temps à autre au bout de la pièce, ou en laissant mon regard s'échapper par la fenêtre, mais mon bras n'a que la longueur normale d'un bras, ce qui limite nécessairement la fréquence de variation. Pour me consoler, je me dis que c'est une chance de ne pas travailler sur ordinateur, si au lieu de persister aux Beaux-Arts j'avais fait une école de graphisme, ainsi que j'en avais eu l'idée à un moment, je passerais ma journée assise devant un écran, dans un bureau, comme la plupart de mes semblables, à remuer l'index pour tracer des points minuscules alignés sur une surface artificielle, à concevoir des illustrations virtuelles destinées à des campagnes de pub au contenu décidé par d'autres. Là, je me fatiguerais non seulement les yeux mais l'esprit à accomplir une tâche dont l'utilité ne me paraît pas garantie, outre l'aspect commercial. Et bien que, par périodes, les incertitudes

financières quotidiennes me pèsent, je me félicite de n'avoir pas cédé alors à la pression familiale vantant sécurité et avenir...

Antoine, par exemple, travaille sur ordinateur. Thierry aussi bien sûr. Si je lui exposais mes présentes remarques, il les rejeterait avec un rictus méprisant — comme tout ce qui vient de moi.

Armande est d'humeur prolixe. Elle raconte comment elle a quitté son premier mari.

Je bée de stupéfaction. “Tu as été mariée, toi?”

— ... qui s'appelait Nicolas, écrivain de profession. Il était super.”

J'entends une sorte de regret dans sa voix. Piquée, je demande pourquoi elle l'a quitté.

— On ne s'entendait plus. C'est toute une histoire... Il n'était pas très bon amant. Moi qui démarre au quart de tour, il lui fallait des heures! Plus tard ça a commencé à me fatiguer, il n'arrivait plus à bander, il lui fallait des films pornos, des photos et toute une mise en scène, et pendant ce temps j'en avais des crampes au poignet! Et à la mâchoire!” (Elle fait un geste illustratif et éclate de rire; moi aussi.)

Une fois calmées je demande ce qu'il avait de “super”, s'il n'était pas très bon amant.

Elle devient sérieuse, le regard rêveur perdu au plafond: “son intelligence. C'est là où il était le plus sexy, si tu vois ce que je veux dire.”

Je feins l'incompréhension. Quoique ma connaissance des hommes soit limitée à ceux de ma famille plus quelques rares copains, donc assez superficielle, j'ai mon idée sur la question. Mais je désire entendre son explication.

— Il sortait des trucs hyper philosophiques, tu vois, hyper profonds, sur la vie et la mort, et l'existence en général... Et ses bouquins, géniaux! J'adorais, je les ai tous lus. Il était hyper connu dans le milieu artistique. Il aurait pu faire une méga carrière.

— Publié, alors? Comment s'appelait-il, en plus de Nicolas?

— Non, seulement par une petite boîte de province... Après notre divorce, il a fait une dépression et une tentative de suicide. Il a complètement arrêté tellement il était mal.”

Un frisson me passe entre les omoplates. Je déteste ces histoires de gens qui ne parviennent plus à créer. Je déteste l'idée que cela pourrait m'arriver.

— A toi? Pas de danger. Même en enfer tu continueras à peindre. (Nous sommes couchées. Je me tourne sur le dos pour rire tout à mon aise.) Lui, il avait déjà des problèmes, ce n'est pas moi qui l'ai empêché d'écrire. Il y a des gens, ils ont tellement de choses en eux qu'ils ne peuvent pas les porter. Comme un trop-plein... Injuste, hein? Parfois on discutait pendant des heures, il avait la matière d'au moins trois livres! Et puis... le blocage. Et quand ça allait vraiment mal il buvait. Ça le rendait hargneux, parano, violent... Un jour on s'est battus, j'étais couverte de bleus, je saignais du nez, j'ai dû appeler la police. Tiens, c'est lui qui m'a offert ça (elle me montre la chaînette en argent qu'elle a autour du cou, avec un diamant en pendentif) pour notre réconciliation. Un vrai, deux carats. Ça lui a coûté une fortune.

Je hoche la tête en silence. Moi, les bijoux, c'est comme les hommes, je n'y connais pas grand-chose. Et ça ne m'intéresse guère. Mais je n'aime pas qu'elle porte, dans notre lit, un collier offert par un ivrogne névrosé et violent. A sa place, d'abord, j'aurais frappé en retour. Vieux réflexe: adolescente, j'ai fait de la boxe française. Puis il aurait eu beau me promettre la bijouterie entière... Je n'apprécie pas les gens qui s'imaginent résoudre les problèmes par la violence. Je le lui dis.

— Ouais, mais quand un beau mec fait le siège de ton téléphone pendant trois semaines... Intellectuel, brillant, plein de succès... Qu'il t'envoie trois poèmes par jour, qu'il se traîne à tes pieds, qu'il menace de se pendre...

— Bref, il t'a fait le grand jeu.

— Il l'aurait mis à exécution, je te jure. Si quelqu'un a jamais été capable de se suicider sous mes yeux, c'était lui. Au téléphone, ses amis se relayaient pour me convaincre, de peur qu'il ne saute par la fenêtre! Et ses amis, c'étaient Sollers, Labro, Dujardin...

Elle a un petit rire de gorge pour souligner l'évidence: les amis de Nicolas n'étaient pas n'importe qui.

— Il s'est pendu quand vous avez divorcé? Non, alors?

— C’était plus du tout pareil! A ce moment-là, deux ans avaient passé, et ça allait si mal entre nous que la séparation était inévitable. On se déchirait. Il me disait: “il faut que je sois loin de toi pour écrire”. On y a cru tous les deux, et puis en fait...

Son regard, comme sa voix, se perdent dans le vague. Où est-elle à présent? Loin de moi, en tout cas, dans le temps et par l’esprit, et cette distance augmente à une vitesse hyperbolique. Dans le silence qui suit, un malaise jusque là diffus me saisit à la gorge. Il y a quelque chose dans son récit que je n’aime pas. Le sujet? Sa façon de raconter? Ou tout simplement le fait qu’elle ait pu aimer un homme avant moi... Est-ce aussi primaire que cela? Jalouse a posteriori, d’un type fini qui n’arrive ni à produire ni à bander? Si c’est le cas, j’ai intérêt à m’y habituer vite, parce que les hommes, dans l’histoire amoureuse d’Armande, n’ont pas manqué (les femmes non plus d’ailleurs). Et il n’y a aucune raison de supposer qu’elle ait choisi des imbéciles. C’est aussi son ton qui me blesse, comme si, par là, elle voulait me montrer que je n’appartiens pas à ce monde qui a été le sien. Et sa tendance à exagérer... Je la connais bien, ce n’est pas la première fois, tant s’en faut. D’habitude j’en souris, cela fait partie d’Armande, de son côté social, théâtral, cela ne fait de mal à personne, ce n’est pas un *mensonge*, juste un enjolivement, un enthousiasme pour son sujet, une manière de revivre l’évènement à travers le récit... Probablement Nicolas n’était pas si génial, et Sollers n’a jamais appelé, mais qu’importe? Non, ce qui me vexe, c’est de me sentir exclue par son rire, par ses intonations — comme si nous n’étions plus *ensemble*, unies contre le reste du monde, mais séparées par un je ne sais quoi de compétitif —, renvoyée à mon ignorance (*tu ne connais pas l’élite artistique, ni la taille ou le prix d’un diamant...*), un peu gourde, guenon dans un salon de thé, éléphant dans un magasin de porcelaine... Me redressant sur un coude, je demande avec une neutralité appliquée:

— Tu l’as revu?

Elle tourne vers moi ses yeux d’absinthe agrandis par l’incompréhension:

— Qui?

— Eh bien Nicolas...

— Oh non, dit-elle légèrement, et ces deux mots, d'un souffle, le repoussent dans l'oubli où elle l'avait jeté.

— Tu n'as jamais voulu savoir s'il s'était pendu? (Mon ton est mi-sérieux, mi-plaisant.)

— Quand c'est fini, c'est fini. *Clean cut*. Avec lui, c'était trop dangereux. Et puis le pathétique n'a jamais été mon genre.

De nouveau, un léger frisson me saisit au son de sa voix, indifférente et distraite. J'espère que ces mots ne s'appliqueront jamais à notre relation! En même temps j'ai du mal à croire à ce que j'entends: cette réaction n'est pas celle de l'Armande que je connais, gaie, passionnée, oublieuse, généreuse. On dirait une humeur noire qui la saisit à l'improviste, obscurcissant l'atmosphère, ou peut-être un rôle qu'elle s'efforce de jouer... pour quel bénéfice? Pas le mien en tout cas, elle devrait le savoir. Lorsqu'on réagit si durement, où parque-t-on ses sentiments blessés? Et ce bannissement, à la longue, quel en est le prix?

Je caresse du bout des doigts sa joue si douce, avec tout ce léger duvet près de son oreille. Ma belle poilue a fermé les yeux. Manière de s'isoler encore plus? De me signifier la limite? Et là, surprise: de sa paupière, en travers de sa tempe, roule une perle liquide que j'essuie doucement tandis que ses bras se referment sur moi et que je la caresse et l'embrasse sans fin pour lui faire oublier le souvenir surgi d'un passé qu'en cet instant, ni l'une ni l'autre ne désirons affronter.

VIII.

Soirée chez Thierry. Sa femme préfère ne pas venir ici, à cause des gosses, dit-elle. J'aurais justement cru que les enfants seraient heureux de s'ébattre librement dans la nature...

— Les enfants, sans doute, dit Armande, mais leur mère... Je ne crois pas que la nature la gêne, remarque; ce serait plutôt la saleté!

On ne saurait mieux l'exprimer: le ménage, ainsi que le rangement, n'est pas une de mes priorités. La vie étant trop courte pour la passer à nettoyer, je ne m'y mets qu'en cas d'absolue nécessité, c'est-à-dire de surpeuplement moutonnier. Armande craque avant moi, et frotte comme une fée du logis — m'inspirant une admiration sans bornes.

Situé dans un quartier riche de Paris, l'appartement de Thierry est... comme sont les appartements. Même grand, j'y étoufferais. Je m'y sentirais prisonnière, limitée. A part cela, pas un grain de poussière, chaque objet à sa place, on dirait que personne n'y vit; puis design, beaux meubles, beaux tapis, tout neuf, dans les crème et les beiges; je ne sais jamais où m'asseoir de peur de faire des taches. J'ai beau changer de vêtements avant d'aller chez eux, je crains toujours un reste de peinture aux fonds de pantalon. Ma belle-sœur aussi, d'ailleurs, qui tourne autour de moi comme pour conjurer des dégâts potentiels. Même la chambre des enfants est tellement ordonnée que je me demande à quoi ils jouent. J'ai souvent proposé de les garder le week-end ou pendant les vacances. Marianne trouve toujours une excuse: la petite est enrhumée, ou elle dort chez une amie, ou Mathieu a un match...

— Elle a peur, dit Armande. Pense, deux lesbiennes... *Et tu ne crains pas que...?* Si, elle craint. Je te parie qu'elle s'imagine des orgies, de la pédophilie et de l'inceste.

Quant à Thierry, il suit. Comme il a honte de moi, il laisse décider sa femme. Après tout, pour beaucoup, les enfants sont encore l'affaire

des mères... Dieu sait pourtant que j'en ai rêvé, d'une bande de neveux et de nièces que je pourrais emmener en promenade cueillir des fleurs ou chercher des champignons, rendre visite aux poules et aux lapins chez un voisin, ou aux chevaux du haras, faire de la peinture et des gâteaux... Chez eux, ils n'ont sûrement pas le droit de se salir ni d'expérimenter. Marianne est tellement organisée que le rêve doit être banni de son emploi du temps.

— Marie-Ange entre en CP à la rentrée, déclare-t-elle fièrement. Comme elle connaît déjà son alphabet, elle saura certainement lire d'ici septembre, pas vrai ma puce?

Je manque avaler de travers. Si mes souvenirs sont bons, la petite aura cinq ans en juin. Je me tourne vers elle et lui demande si elle est contente de commencer la grande école. Elle hoche la tête en silence. Et tes amies? Nouveau signe de tête, de gauche à droite cette fois-ci. Marianne rectifie: certaines seulement. Céline, par exemple...

— ... et Violette, dit la petite voix.

J'affiche avec décision mon meilleur sourire, histoire d'attaquer de plain-pied.

— Les enfants doivent être plus intelligents de nos jours. Nous, on avait bien sept ans quand on a appris à lire, non?

Comme souvent, Marianne réplique à la place de Thierry:

— Ils sont plus stimulés... La télé, l'ordinateur... Avant, un hochet était un hochet. Maintenant, il y a des lettres dessus, des chiffres, des formes. Tout est pédagogique. Les jouets, ils en ont des caisses entières...

— Les enquêtes montrent que l'âge de l'entrée à l'école baisse avec l'amélioration du niveau de vie, articule mon frère.

— Le niveau de vie de mes parents n'a pas dû être bien terrible, parce que je n'étais pas une lumière à l'école. Plutôt douée pour faire des conneries.

Les enfants rient, écarquillent les yeux de ravissement et répètent les derniers mots d'Armande avec délices. Marianne les prie de s'intéresser au contenu de leur assiette. Thierry, lui, affiche un sourire raide. Tout en rigolant intérieurement, je m'enquiers de la situation de Mathieu. Une fois de plus sa mère répond à sa place.

— Il entre en CE2 l'année prochaine. C'est-à-dire, s'il passe.

Je sens un flottement dans l'atmosphère.

— Il a eu de petites difficultés cette année. Là, on lui donne des cours de soutien pour voir si ça va mieux. Il a du mal à rester assis, à se concentrer...

— A sept ans, un garçon, ça bouge...

— Oui, mais il faut faire attention à ne pas laisser se développer une situation d'échec. Le nombre de redoublements dans le primaire décide du succès du cursus scolaire.

Depuis qu'on parle de lui, Mathieu s'est mis à gigoter, à pousser sa sœur, à faire des bruits de langue.

— L'école t'embête? demande Armande. Moi aussi, quand j'avais ton âge. Pourtant ça ne m'a pas empêchée d'apprendre à lire, ni de gagner ma vie plus tard...

Le gamin la regarde avec suspicion: lard ou cochon?

— Oui, mais Armande, la situation a changé! Il y a trente ans, il n'y avait presque pas de chômage, mais voyez maintenant! Plus de deux millions et demi en France, presque dix pour cent de la population active! Dont plus de vingt pour cent de jeunes! Et lorsqu'on sait qu'il y a trois fois moins de chômage chez les cadres et professions intellectuelles supérieures que chez les ouvriers et les employés... on comprend qu'il soit important de donner à ses enfants le maximum de chances dans la course à l'emploi!

Le silence retombe sur la voix de trompette de Marianne. Je me demande toujours d'où elle tient les statistiques dont elle émaille ses éternels discours. Passe-t-elle ses loisirs à lire les rapports de l'INSEE? A s'imprégner des communiqués du ministère du Travail? Il faut dire que dans le genre de carrière qu'elle ambitionne — la politique —, c'est recommandé. J'aimerais bien, moi, être dotée d'une telle mémoire des chiffres. Pour l'instant toutefois, à défaut de mieux, je m'accroche à cette "course à l'emploi" qui excite singulièrement mon humeur combative:

— Et Thierry, qu'en pense-t-il, de la "course à l'emploi"?

Mon frère me lance un regard peu amène. Il me connaît assez bien pour soupçonner les motifs qui président à ma question. Il n'a pas la moindre envie de se mouiller dans cette discussion, c'est clair, encore moins de se faire coincer entre épouse et sœur.

— Marianne n’a pas tort... Il ne fait aucun doute que nos enfants ne pourront pas perdre dix ans à chercher leur voie sur des bancs de fac avant de décrocher un diplôme, comme nous l’avons fait.

— C’est probable. Toutefois on pourrait s’imaginer que si Mathieu n’est pas à l’aise dans le système scolaire, c’est le système qui a tort, et non Mathieu. Ergo, une école alternative, ou pas d’école du tout...

Trois paires d’yeux me dévisagent avec l’air de se demander si je suis tombée sur la tête.

— Il y a plus de six mille enfants non-scolarisés en France.

— Tu veux dire des enfants de sectes?

— Non, des enfants qui reçoivent une instruction à la maison.

Exceptionnellement, Thierry prend la parole avant même que Marianne n’ait ouvert la bouche pour me répondre:

— Je ne sais pas d’où tu tires tes informations, mais le fait est que sans le bac pas de formation, sans formation pas de travail. Tu peux parler, parce que tu n’as pas d’enfants, et que tu n’en auras sûrement jamais, mais tout le monde n’a pas forcément envie de vivre comme toi.

Je reste coite. L’attaque de Thierry me prend au dépourvu, si inattendue, si personnelle. Lui d’habitude plutôt conciliant... Je sais bien que je l’ai un peu poussé dans ses retranchements, mais de là à charger ainsi... Je ne suis pas la seule à le remarquer, car Marianne se dépêche de claironner: “les enfants, voulez-vous aider à débarrasser!” Je m’enquiers froidement du sens de l’expression “vivre comme moi”.

— Que tout le monde ne peut pas vivre des allocations chômage afin de produire de *l’art* que personne ne veut acheter. Il y a des gens qui ont besoin de vivre dans un endroit propre, neuf, solide et sain, et d’envoyer leurs enfants à la communale, pendant qu’eux-mêmes se défoncent le train à travailler pour produire la richesse nationale qui, entre autres, paiera les vacances des *artistes*.

Je reprends mon souffle. Face à cette bordée de canon, je ne sais ce que je trouve pire: le fond même du discours, ou le ton hargneux avec lequel Thierry insiste sur les mots *art* et *artistes*. Son agressivité me blesse, éveillant en moi une envie irrépressible de répliquer sur le même ton. Cette atmosphère, je ne la reconnais que trop: celle de mes discussions avec Papa lorsque j’avais seize ans... En quelques instants,

nous en parvenions aux cris et aux attaques personnelles. Quel que fût le sujet. Comme s'il nous suffisait d'être l'un face à l'autre, chien et chat sentant l'odeur ennemie... Toutefois j'ai vieilli, et Thierry n'est pas mon père. En toute sincérité (car je ne suis venue ni me battre, ni créer des tensions familiales), je suis obligée de sonder ma conscience: ai-je vraiment dit quelque chose, agi d'une façon susceptible d'être ressentie comme une attaque? Je sais que parfois, emportée par mon sujet, j'ai tendance à foncer sans remarquer les réactions de mes interlocuteurs. Ce soir cependant, du fait de l'aspect personnel de la critique, j'estime devoir remettre les pendules à l'heure. Calmement, mais fermement. Pour l'avenir des relations familiales qui, malgré dissensions et différences, m'importent.

— Tu étais plus tolérant sur la question de *l'art* il y a dix ans, quand tu jouais avec ton groupe de rock. Peut-être aurait-il mieux valu continuer.

La tentative de Marianne pour détourner l'attention vers le café qui refroidit au salon se perd dans le son de ma voix.

— Quant à moi, je ne coûte rien à personne, et si Armande touche des allocations en tant qu'intérimaire du spectacle, nous payons bien, nous, collectivement, l'école de tes enfants.

— L'immense majorité de la population vit en couple hétérosexuel, donc produit des enfants, qui vont à l'école. Si tout le monde faisait comme vous, il n'y aurait bientôt plus de société.

— Mais si c'est ça le problème, intervient Armande candide, nous pouvons en adopter, des enfants, ou nous faire inséminer. Tiens, j'adorerais, moi, me faire inséminer! Vous qui avez le même patrimoine génétique que Marie, ce serait parfait, vos enfants auraient des petits cousins, même des demi-frères et sœurs, avec qui jouer...

J'en crois à peine mes oreilles, et malgré la tension, je retiens une monstrueuse envie de rire. Thierry est devenu vert, Marianne violette, le temps immobile.

— Bon, sans vouloir vous commander, on le prend, ce café? Parce qu'après, la route est longue, et avec les embouteillages...

Muets, domptés, nous emboîtons le pas à Armande.

Plus tard, dans la voiture, je laisse éclater mon hilarité. “Comme tu les as eus! Tu étais super, absolument géniale. Et leurs gueules! Mon petit frère, qu’il t’insémine!” Je m’essuie les yeux.

— Il me prenait la tête avec ses histoires. Et la “course à l’emploi”... Tu ne les as pas ratés non plus, avec ta tirade sur l’école.

— Il ressemble de plus en plus à Papa. Normatif, sectaire, arrogant... Sauf que politiquement, il a viré de bord. C’est Marianne qui le tire de ce côté-là.

— Remarque, s’il n’était pas si raide, je ne dirais pas non... Physiquement, il est pas mal, ton frangin.

— Normal, il me ressemble.

— Quand même, il doit baiser comme un petit bourgeois. Trois minutes pour tirer son coup, désinfection obligatoire avant et après. Limité.

Le silence tombe sur cette dernière remarque. Il faut dire que je ne me suis jamais interrogée sur la sexualité de mon frère, et que je n’ai guère d’avis sur la question. Tout de même, l’image d’Armande et Thierry ensemble me paraît difficile à susciter.

— Tu n’as jamais pensé à avoir un enfant?

La voix d’Armande, grave, rêveuse, me tire de mes réflexions.

— Non.

— Jamais jamais?

— Pas sérieusement, en tout cas. J’adore les enfants, mais je ne me vois pas en avoir. C’est pour ça que j’aurais souhaité une ribambelle de neveux et de nièces.

Je me perds un instant dans un film intérieur plein de bambins imaginaires, avant de réaliser ce que la question d’Armande appelle.

— Et toi?

Sa réponse se fait attendre.

— J’aimerais bien. A un moment. Plus tard.

La phrase, intentionnelle, sonne artificiellement à mes oreilles. Je la connais, cette intonation mystérieuse qu’Armande emploie parfois, peut-être pour dissimuler autant de secrets qu’elle en révèle. Elle me donne toujours envie de mettre, un peu brutalement, les points sur les i.

— Tu voudrais être enceinte?

Elle hoche la tête avec la mine d'une petite fille à qui l'on propose un bonbon.

— Et tu ferais ça comment? Méthode naturelle, ou insémination artificielle?

— Pas vraiment décidé. A priori, j'ai rien contre la méthode naturelle...

Je me renfrogne. Elle me laisse confire dans mon jus un moment, puis me regarde du coin de l'œil et éclate de son beau rire sonore.

— Je t'ai bien eue, hein?

Le soulagement me fait hoqueter avec elle.

IX.

— Qu'elle me rappelle alors. Aubry. Elle a mon numéro.

Pour une fois, Armande a oublié son mobile, et pour une fois, je passais juste à côté. J'ignore qui est Aubry, agent ou producteur sans doute. L'avantage de l'absence d'Armande, c'est qu'on l'imagine très occupée, d'autant que ma réplique standard donne à croire qu'elle est en répétition. Heureusement, personne ne demande de détails, que je serais bien en peine de fournir.

Aubry m'était complètement sorti de l'esprit lorsque la Belle est rentrée, et ce n'est que le lendemain que je m'en suis souvenue. Armande, très contrariée, s'est précipitée sur son portable. Elle a filé au jardin sans que j'aie pu m'excuser.

Il s'avère qu'Aubry est impliqué dans le projet de Nanterre, dont je demande des nouvelles. Cela prend forme, et Armande attend d'être présentée à d'autres membres de l'équipe, raison pour laquelle il est capital qu'Aubry puisse la joindre. Je suis ravie de cette bonne nouvelle, qui s'ajoute à la satisfaction de mon tableau terminé, me laissant l'esprit plus libre. Peut-être est-ce le début tant attendu de cette carrière dont nous rêvons toutes deux pour elle, qui lui permettrait de renoncer à ses boulots de serveuse et de bonne à tout faire dans diverses institutions pour vieux, enfants ou handicapés, laissés pour compte de notre société de quadras productifs?

L'achèvement de ce tableau, sur lequel j'ai passé deux bons mois, me procure une joie particulière. Non que j'aie l'habitude d'abandonner mes œuvres en cours de route, ou que je travaille lentement; mais celui-ci, du fait de son motif, a une signification qui en rend la réussite d'autant plus importante à mes yeux. Armande (flattée, je pense: c'est la plus grande huile que je lui ai consacrée jusqu'à présent) l'aime aussi. Elle l'a commenté au début, apprécié. Puis elle l'a oublié, revenant à ses coups de fil et rendez-vous quotidiens. Tandis que moi, je vais tous les jours à mon atelier

m'asseoir devant et le contempler. Pour l'instant, je suis incapable de supporter l'idée de m'en séparer, incapable de commencer de nouvelles esquisses ou de penser à quoi que ce soit d'autre, hormis de façon superficielle et mécanique. Il y a un je-ne-sais-quoi dans ce tableau qui me retient, un intérêt que je ne parviens pas à épuiser, comme si, sans le vouloir, j'avais touché à quelque chose de plus vaste que mon sujet, quelque chose que j'ignore et qui me dépasse infiniment. On dirait presque qu'un autre l'a peint à ma place. J'ai l'impression d'être conduite en un endroit, lequel? et par qui, si ce n'est moi-même? A moins qu'Armande... Le miroir me fascine, et la plongée dans les profondeurs du corps caché-révéle. Mais mon imagination continue à chercher au-delà des tripes dévoilées — épaisseur supplémentaire — derrière lesquelles se trouve... J'allais énoncer une gigantesque bêtise: l'âme? la vérité individuelle? Une fois pour toutes, j'aimerais me dire que mon tableau propose une représentation de la personnalité féminine (image, séduction et enfantement jouant un rôle majeur); et le chasser de mon esprit. Or derrière ce semblant de réponse se profilent quantité de nouvelles questions que je ne parviens même pas à formuler clairement, et qui prennent toute la place dans mon esprit. De quoi sommes-nous donc faits? De couches superposées, comme les oignons ou les artichauts? De l'interaction d'une infinité de facteurs? Possédons-nous une vérité intérieure qui nous définit? En ce cas, où se loge-t-elle? Sommes-nous les mêmes de la naissance à la mort? Je me souviens de la réflexion d'Armande à propos de sa mère: *quand c'est mort, c'est qui, "elle"?*

Assise sur mon tabouret, je me perds dans le reflet du miroir que j'ai créé.

Les jours passent. J'ai du mal à redescendre sur terre, à m'intéresser à l'état de mon compte en banque et à faire ce qu'il faut pour le remplir. J'ai une commande de petits objets de bois sur laquelle je traîne. Je dessine par-ci par-là, vaguement, sans conviction. Je suis toujours certaine que la réponse à mes questions se trouve dans mon tableau, mais elle me semble de moins en moins accessible, comme si elle s'éloignait de moi avec l'implacabilité qui caractérise

l'écoulement du temps. Je m'use les yeux à regarder la toile, et je suis aveugle. Peut-être parce que j'utilise les yeux du corps au lieu de ceux de l'esprit... Pour une fois, je n'arrive ni à me servir de ma raison, ni à l'écarter.

Au bout de deux semaines cependant, le tableau commence à m'agacer. Je le connais si bien maintenant qu'il me donne la nausée, et ma frustration ne fait que renforcer ces réactions. Si, quelques jours auparavant, j'avais l'impression qu'un autre l'avait peint, à présent je sens trop bien que c'est moi l'auteur de cette mascarade symboliste avec toutes ses faiblesses, son volontarisme, sa facilité. Ces fenêtres ne sont-elles pas d'une banalité à pleurer? Et tous ces rouges qui me ravissaient me fatiguent maintenant, me faisant rêver de couleurs contrastées (verts, jaunes, bleus). Que faire? Je le tourne contre le mur. Mais cela ne me donne pas pour autant envie de commencer autre chose. Je suis vide et insatisfaite, énervée.

Je pourrais m'en ouvrir à Armande, mais elle virevolte en un tourbillon d'activités que je répugne à entacher de mon propre malaise. Cela passera, me dis-je. Et lorsque mes petits animaux de bois me tombent des mains, je me jette sur le travail de jardin, ou sur un livre — à mille lieux de la peinture, surtout.

Un soir, je parviens pourtant à expliquer à la Belle le problème que me pose le tableau et comment, dans ma tentative de méditation sur la nature de l'être, j'avais évoqué son interrogation lors de la mort de sa mère. "Ce que tu disais est si vrai: où commence et finit la personne? A sa naissance et à sa mort, ou bien à l'ultime souvenir de cette personne chez l'ultime être vivant de la Terre? Si l'on reprend l'exemple de ta mère, ce que tu m'as dit d'elle l'autre jour a modifié sa personnalité, c'est-à-dire la façon dont moi, je la perçois. Et si j'en parle à mon tour à un tiers, ce sera *ton* opinion corrigée par le filtre de *mon* impression, d'où nouvelle modification..." "Arrête! dit Armande. Laisse ma mère où elle est. Elle m'a bien assez embêtée de son vivant pour que je n'aie pas envie qu'elle développe des personnalités multiples après sa mort."

Je ris, puis redeviens sérieuse:

— Tu ne voudrais pas la faire revivre? En pensée, s'entend.

— Jamais!

J'hésite un instant avant de poursuivre:

— Je ne m'entends pas terrible non plus avec la mienne, mais il me semble que si elle était morte, j'essaierais de faire la paix avec elle, de me souvenir de ses bons côtés, au lieu de me laisser obnubiler par les mauvais...

— Jamais je ne lui pardonnerai ce qu'elle m'a fait.

Surprise par cette déclaration définitive, et quelque peu incrédule, je hausse un sourcil interrogateur.

— Elle a vraiment été si terrible?

— Elle m'a trahie. Quand j'ai eu le plus besoin d'elle, elle m'a laissée tomber. Et quand je l'ai confrontée à l'évidence, elle m'a condamnée.

Dans le court silence qui suit, je ne peux chasser l'idée, à nouveau, qu'Armande possède une propension surnaturelle au mélodrame.

— Elle a donné raison à mon beau-père contre moi.

Le ton est toujours léger, comme si elle énonçait des faits parfaitement anodins. Mais accolés aux grands mots (*trahie*, *condamnée*), et connaissant ma Belle, cela pique ma curiosité. Je sais que sa mère s'est remariée avec un homme qu'Armande n'aime pas. Mais je ne l'ai jamais entendue s'expliquer sur les raisons de cette inimitié, que j'ai surtout attribuée à la rivalité traditionnelle provoquée par la présence d'un nouveau conjoint.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait, le beau-père?

Silence, puis un rire un peu faux:

— Il a essayé de me violer.

Même si j'avais senti le vent venir, l'accusation m'aurait prise au dépourvu.

— Pas une fois, mais dix, pendant les derniers mois. Il s'arrangeait toujours pour me tripoter dès que les autres avaient le dos tourné. Pour me faire taire, il menaçait de me dénoncer à ma mère parce que je lui volais son argent. Alors on a passé un accord. Je pouvais aussi bien le faire raquer, comme ça tout le monde serait content. Vingt francs pour me toucher les seins, trente pour me rouler un patin, etc. A la fin il ne voulait plus s'arrêter. J'ai fini par le dire à ma mère, qui m'a traitée de

tous les noms. Dispute homérique. C'est là où je me suis sauvée. Heureusement, grâce à lui, j'avais mis un peu d'argent de côté.

Je suis tellement abasourdie que rien ne me vient à l'esprit. Un an et demi que nous vivons ensemble, et voici que soudain, au détour de la conversation, elle me livre ce *petit détail* de son histoire personnelle! Et moi qui croyais commencer à la connaître! Je n'ignorais pas qu'il y avait des trous dans son passé, de vastes trous noirs qu'elle évite avec élégance lorsque la discussion nous y mène, ou que je pose une question trop directe. J'ai toujours pensé que petit à petit, la confiance aidant, elle trouverait plus facile d'affronter ce passé devant moi. Mais jamais je n'ai supposé une situation incestueuse avec tentatives de viol à quinze ans! Désespérée, je caresse sa main pour lui signifier que je suis avec elle, que je compatis même si les mots ne me viennent pas. Dans le monde où j'ai été élevée, cela ne *pouvait* pas arriver. Pas même en tant que fiction, pellicule sur un écran, roman dans une bibliothèque.

— Tu as lu 'Lolita' de Nabokov? Lolita, c'est moi.

A croire qu'elle m'a entendue penser. Je suis atterrée par cette révélation. Ma pauvre chérie, dont je caresse les boucles en murmurant des mots d'amour, de consolation et d'excuses pour atténuer ma mauvaise conscience, celle d'avoir un passé vierge de ce genre d'expériences, et surtout celle d'avoir cru un instant à une exagération, à une mise en scène de sa part! Comme si j'avais dû savoir, deviner, comprendre plus tôt, participer d'une façon ou d'une autre au soulagement de ce fardeau. Mais que puis-je d'autre à présent que mesurer la distance qui nous sépare, et lui manifester, quoique trop tard, le soutien qu'on ne lui a pas fourni il y a tant d'années?

— Il a bien fait mon éducation sexuelle, le salaud. Et moi, je gagnais mon argent de poche... A la fin, c'était cent balles la pipe. J'avais envie de dégueuler. J'ai essayé de convaincre ma sœur de partir avec moi, mais elle a eu peur. Je me suis toujours demandée ce que cette ordure lui avait fait, après.

— C'est pour cela que vous vous êtes disputées?

Armande ne répond pas, ne paraît même pas comprendre ma question.

— L'autre jour, tu as dit que vous ne vous parliez plus...

— C'est vrai. Ma sœur a pris le parti des parents: "la peine que je leur ai causée, et les mensonges que j'ai racontés..." Ils l'ont complètement entortillée.

— Tu les as revus à l'enterrement? Ça n'a pas dû être facile.

Plus qu'une interrogation de ma part, c'est une façon de penser à haute voix. Armande hésite.

— Je ne m'en souviens plus... Curieux, hein? Ça m'est complètement sorti de la mémoire. Schizophrénie spontanée. Je ne me rappelle que ma mère et le cercueil. Les fleurs. Ma tante. Je n'ai pas pleuré. J'étais sèche et dure à l'intérieur. Oui, ils devaient être là, sûrement...

— Ton père aussi?

A peine formulée cette question, je me demande pourquoi je l'interroge tellement. Après tout, même si je ne les connais que très peu, et n'y accède que par l'intermédiaire de sa parole, son passé et sa famille ne me regardent pas... Ils m'intéressent indéniablement, comme m'intéresse l'ensemble de ce qui a trait à elle, mais je m'en voudrais si ma curiosité, de même que mes gestes (je continue à caresser ses cheveux), lui faisait l'effet d'une intrusion, pour ne pas dire d'une violation de son espace privé, surtout après l'épisode qu'elle vient de raconter.

— Mon père aussi. Il a pleuré, lui. Pas comme l'autre salaud.

Durant quelques secondes, j'essaie de comprendre cette dernière phrase, de la relier au wagon de queue du train.

— Mais tu viens de me dire... Alors ton beau-père était là?

Cette fois la réponse fuse avec une assurance parfaite, ainsi qu'une pointe d'agacement:

— Non, je ne me souviens pas si c'était ce jour-là, ou avant, ou après. Mais qu'il avait les yeux secs, ça oui. J'ai même pensé qu'il était soulagé d'être débarrassé de ma mère. Si c'était le cas, il n'était pas le seul. Heureusement que ma sœur était déjà partie de la maison à ce moment.

A l'entendre, j'éprouve le même étonnement que lors de discussions antérieures avec elle: il me paraît curieux qu'Armande ne *nomme* jamais les membres de sa famille. Ni noms, ni surnoms, ni diminutifs. Comme si elle ne le *voulait* pas, ou comme s'il s'agissait

de les tenir à distance... Peut-être, oui — car je refuse de croire qu'elle veuille ainsi *me* tenir à distance, m'empêcher d'acquérir une quelconque familiarité avec ces personnages qu'elle me révèle progressivement. Moi qui ai toujours désigné mes proches par leur prénom (ou Papa ou Maman), quelque controversiel qu'ait été le climat avec eux, cela m'étonne. Mais nos problèmes n'ont jamais été comparables, de très loin, à ceux d'Armande avec les siens.

A haute voix, je risque cette remarque en souriant, plutôt pour détourner la conversation sur un sujet moins pénible. Bien mal m'en prend:

— Curieux? Je ne vois vraiment pas ce que ça a de curieux. D'ailleurs j'en ai assez de tes interrogatoires. J'ai toujours l'impression que tu ne me crois pas.

Elle me tourne le dos.

Décontenancée, je commence à m'excuser: je n'ai pas voulu manifester de soupçon, je ne sais simplement pas quoi lui dire, pas trouver les mots, cette histoire est aux antipodes de mon vécu, et je suis prise au dépourvu, voilà tout... Bien sûr, je la crois, comme toujours. "Tu me dis la vérité, mais tu es mon unique source... Tu comprends?"

De toute évidence elle ne comprend pas, car sa voix est plus irritée, plus froide que jamais. Je tente de lui expliquer que ce n'est pas pour y chercher une preuve, mais je n'ai jamais rencontré de membres de sa famille, il est donc normal que je m'intéresse à eux. Le contraire serait plus inquiétant... La discussion se poursuit assez longtemps. J'ai vraiment dû la blesser, car il me faut toute la persuasion et l'amour dont je suis capable (plus deux verres de vin blanc, son préféré) pour la calmer. Nous finissons par nous réconcilier, par nous coucher, éteindre.

Avant de m'endormir, je repasse en mon for intérieur ses propos et mes questions. Non seulement je n'ai pas manifesté spontanément ma colère et mon dégoût envers le sinistre personnage qui a gâché son adolescence, mais j'ai même laissé le doute m'assaillir quant à la véracité de son récit, ce dont j'ai honte à présent. Elle l'a perçu, bien sûr, malgré toutes mes précautions. Avec son intelligence et sa sensibilité, elle l'a interprété de la seule façon possible dans la logique

de son histoire: si sa mère ne l'a pas crue à quinze ans, pourquoi la croirais-je maintenant? A moi de faire de mon mieux dorénavant pour lui accorder la confiance que sa mère lui a refusée. A moi de faire attention, de prendre sur moi, de la convaincre. Ne pas laisser ce fantôme nous gâcher la vie.

A côté de moi, Armande ronfle légèrement, la bouche entrouverte. Et je la contemple avec tout l'amour du monde à la lueur du clair de lune.

Plus tard dans la nuit, un courant d'air me réveille. Dans ma somnolence, je tends le bras pour toucher Armande: sa moitié de lit est vide. Est-elle allée aux toilettes, ou boire de l'eau? Je me rendors avant de parvenir au bout de ma question.

X.

La journée est grise, pluvieuse et fraîche. Il n'a jamais autant plu au printemps que cette année.

Je regarde les rayonnages de la bibliothèque: lignes horizontales et verticales, parallèles et perpendiculaires formant caisses superposées; rectangles; cadres. Rayures. Vides. Plus quelques obliques introduisant une tension... Cela fait plusieurs jours que je les contemple (au début afin de choisir un livre, puis les formes ont commencé à me donner une idée) et que j'en fais des esquisses. Peut-on imaginer plus ridicule qu'un peintre dessinant sa propre bibliothèque? Mais depuis le temps que je cultive les idées étranges, je me sens au delà du ridicule. Ce qui m'accroche ici, c'est l'impression d'avoir trouvé une nouvelle piste appartenant au thème des fenêtres qui, dans mon tableau de la Reine, ouvraient sur la connaissance, elle-même renvoyée à une infinité d'autres questions. J'ai l'impression de regarder des fenêtres ouvrant elles aussi sur des réponses, d'un autre genre sans doute, mais non moins complexes et peut-être moins banales. J'ai encore beaucoup à explorer dans la question des miroirs et des cadres, des représentations multipliées et des niveaux cachés de connaissance, et ce que je dessine en cet instant va peut-être me conduire à des résultats valables.

J'ai pris un livre un peu au hasard, dévoré en quelques jours. Puis je suis partie en chercher un autre parmi ceux d'Armande, que je n'ai pas encore lus.

Mon crayon court sur le papier lorsque les mots de la Belle me reviennent à l'esprit: *ses bouquins, j'adorais, je les ai tous lus...* Comment s'appelait-il... Nicolas? Si elle a *adoré* tous ses livres, il y a de fortes chances pour qu'elle les ait gardés... Il serait assez intéressant de voir quel genre d'homme il était, quel genre de livres Armande *adore*. Jusqu'à présent, je ne l'ai guère vue lire autre chose

que des pièces de théâtre et des scripts, ainsi qu'un certain nombre de romans à la mode. Mais comment trouver un écrivain sans son nom de famille? Peu importe, je peux toujours commencer par chercher un jeune, français, prénommé Nicolas, avec plusieurs œuvres publiées il y a... une dizaine d'années sans doute. Pas nécessairement des romans, peut-être des essais. Je lâche momentanément mon croquis pour passer en revue les livres d'Armande: pas le moindre Nicolas. Me suis-je trompée? Je suis pourtant bien sûre... Tant pis. Il faudra que je pense à lui poser la question à son retour. A moins que... Je ne voudrais pas qu'elle le prenne mal, croyant que je cherche à nouveau à vérifier ses dires. Vu sa réaction lors de notre dernière discussion... Je pourrais faire un saut à la bibliothèque, ce qui me changerait de l'ordinaire, et me renseigner sur les œuvres de ce Nicolas sans risquer de vexer qui que ce soit.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Je saisis au vol ce prétexte pour abandonner mon croquis, prendre la voiture (nous avons chacune la nôtre, la mienne une vieille carcasse de Volvo menaçant ruine, Armande une petite Citroën rouge nettement plus vivace), et filer jusqu'à Brie, où la bibliothèque a récemment été dotée de locaux tout neufs avec système de recherche informatique à la disposition du public. Ah, cette architecture contemporaine de province censée unir esthétique, usages multiples, sécurité et coûts bas! Le résultat ne parvient une fois de plus qu'à une laideur routinière et au manque de commodité, sans compter le dépassement des budgets critiqué par le journal local. A l'intérieur, je reste un instant déroutée par l'absence de tout panneau indicateur: le design aux belles surfaces lisses et froides s'accommode mal des réalités de l'univers administratif. Je réussis pourtant à trouver mon chemin jusqu'à une employée que je prie de m'expliquer le fonctionnement du système. Après m'avoir jaugée d'un coup d'œil perçant, elle me demande ce que je cherche. Son ton est à la fois péremptoire et inquisiteur, et je sens bien que mon ignorance la dispose défavorablement à mon égard.

J'explique: un écrivain français, jeune, prénommé Nicolas, aurait publié plusieurs ouvrages chez un petit éditeur de province il y a cinq à dix ans. Elle se dirige vers un écran et commence à taper sur le clavier.

— Quel nom?

J'explique à nouveau que je ne connais que son prénom, Nicolas.

— Ce n'est pas grand-chose, ça... Edité chez qui?

Je répète une fois de plus que je l'ignore.

— Vous n'avez pas le titre de l'ouvrage, au moins?

Je rassemble toute ma patience pour dire que non, malheureusement, je ne connais pas le titre *des* ouvrages, puisqu'il y en a sans doute *plusieurs*. Elle m'interrompt:

— Pas de dates?

Je retiens un soupir:

— Il a dû publier entre 1990 et 2000.

— Bon, je vais essayer avec le prénom et les dates... Mais je ne vous garantis rien... Français, vous êtes sûre?

Je confirme que oui, français, je suis à peu près sûre.

Elle tapote pendant un moment, puis tourne légèrement l'écran dans ma direction:

— Tenez, voici ce que ça donne pour "Nicolas / écrivain français / publications depuis 1990". Vous avez quand même 1.180 résultats, mais vous pourrez en éliminer beaucoup très vite... Je vous laisse regarder.

Elle se lève brusquement et retourne à sa place, me laissant à peine le temps de la remercier. Le message est clair: aide-toi toi-même...

Je me mets à étudier la première page. Au bout d'un long moment, je commence à comprendre l'idiosyncrasie de la chose, à m'y reconnaître dans cette jungle d'informations et de codes, à repérer les différents sujets et types d'ouvrages, ainsi qu'à manier le curseur pour avancer et reculer dans les pages. Il s'avère que la plupart des résultats se situent très loin de l'objet de ma recherche: ouvrages et études sur Boileau ou Restif de la Bretonne, Chamfort et Gogol, sur Nicolas de Staël, Poussin et Mignard, ou même sur un facteur de violes du XVIIème siècle! Sans parler de la bande dessinée 'Le petit Nicolas', bien sûr. Tout cela est fort intéressant, mais je perds un temps fou à vérifier la validité de chaque résultat. Au fur et à mesure cependant, je commence à distinguer quelques écrivains francophones contemporains prénommés Nicolas dont je m'empresse de noter les noms: en tout une demi-douzaine, inconnus de moi. Je m'appête à

solliciter à nouveau l'aide de l'employée lorsqu'une voix artificielle annonce la fermeture imminente de la bibliothèque, et me prie de revenir le lendemain entre dix et dix-huit heures.

J'avais complètement oublié que j'étais partie si tard. Déçue, je reviens à ma voiture sous une pluie devenue battante, enfouissant le bout de papier sur lequel j'ai noté les noms dans la poche de ma veste. Avec tout le travail que cela m'a donné, je n'ai même pas eu le temps d'emprunter d'autres livres. Et qu'est-ce qui me prouve que le premier mari d'Armande se trouve parmi les six ou sept noms que j'ai relevés? Toute cette entreprise m'apparaît à présent nettement plus hasardeuse qu'avant mon accès d'énergie. Dans mon enthousiasme, je me suis imaginé qu'il suffirait de poser la bonne question pour obtenir automatiquement la bonne réponse. Et surtout, j'ai perdu mon temps à courir après un fantôme au lieu de poursuivre mon idée de lignes parallèles et perpendiculaires qui, si je ne la creuse pas, n'a aucune chance d'aboutir à un tableau.

En outre, maintenant, avec la circulation à Brie à l'heure de pointe, et compte tenu de la pluie, je vais mettre au moins trente-cinq minutes à rentrer. Que vais-je dire à Armande, si elle est là? Que je suis allée à la bibliothèque? Emprunter quoi, quand je reviens les mains vides? Je réfléchis un moment et me décide en faveur d'une histoire de reproductions de Staël, ouvrage que je n'aurais pas trouvé. D'un Nicolas à l'autre, le mensonge me semble plus facile à soutenir, et les connaissances d'Armande en matière de peinture en sont pas de nature à me faire craindre un éventuel recoupement.

Sur le pare-brise, les torrents d'eau systématiquement chassés par l'essuie-glace paraissent ne jamais vouloir se tarir.

Le lendemain dans la matinée, après quelques tentatives pour me concentrer sur fenêtres et rayonnages, je reprends la Volvo et remets le cap sur Brie. La pluie a cessé dans la nuit; un soleil resplendissant, pour la première fois depuis des semaines, me remplit à la fois d'allégresse et de mauvaise conscience: ne devrais-je pas être dans mon atelier à étudier les effets d'ombre et de lumière au lieu de poursuivre cette lubie? Du coup, je roule un peu trop vite — sans me faire arrêter toutefois.

A la bibliothèque, l'employée a changé — une petite rousse plus aimable que la dragonne d'hier. Malheureusement nous sommes mercredi, et la bibliothèque est envahie d'enfants qui se promènent, eux, dans la jungle du système informatique avec un naturel désarmant et une curiosité intarissable. Un temps infini s'écoule avant que l'un d'eux me cède enfin sa place. Armée des explications de l'employée, je lance ma nouvelle recherche sur, tour à tour, les sept Nicolas de ma liste. J'écarte vite le premier: belge, trop vieux. Le second, Nicolas B..., m'intéresse: né en 1955, mort à 44 ans. S'il s'agit du bon, il aurait été de quinze ans l'aîné d'Armande... et la théorie du suicide pourrait se trouver confirmée. Huit romans, par contre, publiés par Minuit et Gallimard... Voilà des éditeurs difficiles à concilier avec la "petite boîte de province" mentionnée par Armande! A moins qu'au moment où ils se sont connus, il ait été au début de sa carrière... mais alors, cela signifie qu'il aurait continué après leur séparation? Je décide tout de même de ne pas limiter ma recherche au cadre strict des faits supposés et de noter les titres et les cotes de ceux qui me paraissent les plus intéressants. Le troisième est suisse — éliminé. Le quatrième, Nicolas F..., né en 1971, a trois petits romans publiés chez POL: cela pourrait convenir. Le cinquième écrit des nouvelles, et le registre ne possède aucun élément biographique à son sujet. Le sixième est peut-être un peu trop jeune? Trente ans à peine, édité par Verdier puis Flammarion. Quant au septième, je l'élimine également en raison de son origine haïtienne.

Munie à présent d'une longue liste de titres, je retourne solliciter l'aide de la petite rousse afin d'effectuer ma commande. Las! A peine ai-je quitté mon poste de travail qu'un nouvel enfant s'y installe, annulant toute ma recherche. Il ne me reste plus qu'à prendre mon mal en patience, tout en surveillant l'ensemble des PC de la salle afin de me précipiter à nouveau sur le premier disponible. Lorsque j'y parviens enfin, je m'essaie à commander les romans de Nicolas B..., F... et R..., les trois écrivains que j'ai sélectionnés en premier lieu, ce qui aboutit sans trop de difficultés. Sauf que... "Désolée, six livres maximum!" Je me rabats donc sur un échantillonnage des trois, sans oublier l'étude sur Nicolas de Staël censée me servir d'alibi. J'ai

même pensé cette fois-ci à emporter un sac en plastique pour y cacher mes emprunts.

Trois bonnes heures après mon départ, me voici de retour chargée d'une pile d'ouvrages prometteuse. Comme le temps, mon humeur est au beau fixe, mon optimisme rechargé à plein. Avec un peu de chance, le Nicolas que je cherche fait partie de cette sélection — à condition qu'Armande ait dit la vérité, bien sûr... Mais pourquoi m'aurait-elle menti? Et s'il n'est pas l'un de ceux-ci, il me reste encore le Belge, le Suisse et le Haïtien, avant que la définition d'une nouvelle stratégie ne devienne impérative. Le problème suivant, par contre, est plus épineux: au cours de ma lecture, comment faire pour reconnaître le bon? Quels critères adopter? Comment obtenir une certitude? A moins d'interroger Armande... Pourtant je me vois mal mentionnant leurs noms "par hasard", la coïncidence du prénom serait trop troublante. Le caractère philosophique de l'œuvre doit être à retenir (réflexions sur l'existence, etc.). Le style également (je n'arrive pas à imaginer Armande *adorant* un roman obscur, ampoulé, sans vigueur et bavard). Ce qui ne fait aucun doute, par contre, c'est que je devrai lire en cachette, et commencer par dissimuler ma trouvaille. Pour cela, quel meilleur endroit que le désordre de mon atelier? Armande n'ira jamais fouiller dedans — d'ailleurs Armande n'irait jamais *fouiller* dans quoi que ce soit — mais qui sait, le hasard, un objet perdu et recherché, une pile qui s'écroule et dont on décide enfin de ranger le contenu... Là, pas de danger: depuis le début, mon atelier constitue chasse gardée. Et il y a bien assez à faire dans le reste de la maison pour ne pas venir mettre de l'ordre jusque là.

Mon butin caché, toute excitée, j'essaie tant bien que mal de me concentrer sur mes croquis.

XI.

Dans les jours qui suivent, le projet Nicolas prend du retard: en dépit des fréquentes absences d'Armande, occupée par la pièce de Nanterre, je suis obligée d'aller voir mon revendeur afin de lui porter une livraison de petits animaux, et tenter de lui soutirer quelque argent qui me permettrait de finir le mois sans trop de frictions avec ma banque. L'individu, qui répond au doux nom de Jesús, tient boutique dans le dix-huitième arrondissement de Paris. C'est un Espagnol entre deux âges, silencieux, un peu brusque, avec une figure en coup de couteau surmontée d'un crâne totalement chauve; au demeurant, m'arrivant à l'épaule. En été, je le trouve souvent assis devant la porte de sa boutique, à profiter du soleil et de l'animation de la rue. Il saisit mes figurines et, comme à chaque fois, les retourne dans ses mains comme pour en estimer le poids, ou y chercher des défauts — inexistants, car je ne livre que ce dont la qualité me paraît irréprochable. Puis il disparaît dans son arrière-boutique, et revient en me tendant ma boîte vide. Si je m'en allais sans rien dire, je ne suis pas sûre qu'il me paierait ce qu'il me doit; c'est toujours moi qui demande: *et pour la dernière fois?* Alors il va, fouille dans ses tiroirs, trouve le compte et me règle — en espèces. Je signe le reçu et je m'en vais. S'il n'y a rien de particulier, nous n'avons pas échangé dix mots. Jesús vend de tout, mais la peinture ne l'intéresse pas. Je l'imagine plus volontiers en costume XVIIème, *sombrero* à plume et épée au flanc, ou en habit de moine, qu'avec son éternel complet gris et sa chemise éblouissante fleurant bon la savonnette.

Près de Denfert-Rochereau, par contre, vit une propriétaire de galerie enthousiaste à qui je livre l'essentiel de ma production picturale. Audrey, grande rousse élégante et virevoltante, me communique le dernier bulletin d'informations à un tempo record tout en répondant au téléphone, en dictant ses instructions à sa stagiaire et en ordonnant d'une main griffée de rouge les catalogues empilés sur

son bureau. Elle a un reste d'accent anglais qui colle si bien à son style. "Il était superbe votre grand bleu, je vous avais dit que je n'aurais pas de mal à le placer..." Je fronce les sourcils en me demandant de quel bleu il s'agit, avant de me rendre compte qu'elle parle à l'un de ses multiples interlocuteurs invisibles. Si je ne me trompe, le dernier tableau que je lui ai livré faisait plutôt dans les jaunes et les verts, avec une tache de rouge... "Vous avez vu notre site?" Cette fois, c'est à moi que la question s'adresse. Non, j'avoue. "Votre huile rend très bien dessus, tenez" et elle me tend un carton sur lequel elle a griffonné une adresse internet. "Vous m'avez apporté quelque chose?" J'hésite, partagée. Que lui dire? Que je ne parviens pas à me séparer de ma reine, dont je ne sais plus si c'est la meilleure chose que j'aie faite à ce jour ou la pire croûte de mes cinq dernières années? Si jamais Audrey la prenait, comment travaillerais-je sans la possibilité de consulter à tout instant la source d'inspiration (ou l'étalon de référence, que sais-je) dont tant de choses me semblent dépendre actuellement? J'ouvre la bouche, mais Audrey m'a déjà tourné le dos. Et soudain je sens que je n'ai plus envie de me battre pour les trois prochaines secondes d'attention, pas aujourd'hui, la problématique ne peut s'exposer en un temps si court, je ferais mieux de rentrer chez moi, de retrouver mon tableau et de reprendre le fil de mes interrogations. Avec un signe de la main à la stagiaire, qui me renvoie un sourire éblouissant, je me sauve au soleil de la rue.

Deux heures plus tard (train, voiture), revenue à mon atelier, je tire à nouveau ma reine de son exil face au mur et m'installe devant elle. Je suis agréablement surprise par ce que je vois au premier abord: ça se tient. Puis, les premières secondes passées, je retrouve l'impression de *trop connu* qui m'empêche de conserver la distance nécessaire. Au lieu du tableau, je revois mes intentions, mes difficultés, mes idées en le réalisant. Je vois le travail occasionné par l'effet de lumière sur la robe, par le nœud central, par le ciel dans le coin supérieur droit. Je retrouve mes doutes au sujet des fenêtres, ou du thème même du tableau: trop personnel, pas assez distancé, généralisé, réfléchi? La dentelle du cœur, symbole du présent et de l'absent, du visible et du caché, apparaît-elle trop frivole... Avec la familiarité reviennent aussi toutes mes questions: cette représentation de la personnalité que j'ai

peinte est-elle unique? Existe-t-il, a-t-il existé, existera-t-il d'autres Armande et d'autres Marie? Nous pour qui deux roses de la même espèce sont semblables, aux yeux de qui sommes-nous identiques?

Je fixe les deux fenêtres de ma toile, hypnotisée par cette profondeur qui, renvoyée à son reflet, paraît illimitée. Je me laisse attirer, je cesse de résister, de m'interroger, de batailler. Mon inquiétude s'apaise, toute pensée disparaissant petit à petit de mon esprit. Je dois ressembler à une souris contemplant la gueule, béante, du serpent.

Lentement, à force de méditation, je sens surgir une possibilité de suite à ce tableau, à la fois reprise de mon thème des fenêtres et de celui du miroir, pendant symétrique de celui-ci et débouché de mon idée de rayonnages. Une image vague prend forme, désir muet d'abord puis confronté aux mots. Mais j'ai besoin de mon propre reflet pour en éprouver l'hypothèse. Tel un zombie je sors de mon atelier et me dirige vers la salle de bains, où je procède à quelques essais avant de constater l'impossibilité de l'entreprise (mauvaise lumière, couleurs erronées, trivialité du lieu). Il ne me reste plus qu'à reprendre ma voiture et rouler à toute allure jusqu'à Brie, où je sais pouvoir trouver une boutique d'antiquités. Il me faut un miroir ancien, dessus de cheminée à cadre doré, payable avec l'argent de Jésus. Et il me le faut très vite.

Pour la reine, Audrey attendra.

XII.

L'antiquaire de B. n'avait pas de miroir. Après avoir essayé une autre boutique, j'ai tenté un supermarché qui n'avait que des miroirs de salle de bains, modernes, sans cadre, inutilisables. Un magasin de meubles dans la région? Je suis rentrée frustrée.

Je raconte ma mésaventure à Armande quand soudain l'idée surgit dans mon esprit — Antoine. N'a-t-il pas une cheminée avec un miroir dessus? "De toutes façons, dit Armande, à cette heure-ci..." Le reste de la phrase se perd derrière la porte que je viens de refermer.

Le voisin paraît surpris de ma requête, mais il a l'habitude de mes bizarreries. Il m'emmène dans son séjour et me montre... sa vieille cheminée, avec dessus de marbre surmonté d'un miroir ancien à cadre doré contourné. Exactement comme l'image qui a surgi dans mon esprit. Peut-être même est-ce ce souvenir indéfini qui m'a inspiré l'idée en premier lieu? La glace a des taches sombres, l'ensemble est un peu encombré et poussiéreux, mais qu'importe? Rien qu'un coup de ménage ne puisse réparer. (Normalement je souffre de cécité par rapport à la poussière, mais en cette circonstance exceptionnelle, je ressens le besoin impératif de surfaces propres et brillantes.) En tout cas le salon est spacieux, les murs nus, sans affiches ni tableaux gênants, et il provient encore, malgré l'heure avancée, une bonne lumière des deux fenêtres, sur chacun des murs opposés. J'en sauterais de joie. En outre, j'aime la teinte du papier peint reflété, un crème vieilli, à présent doré par le couchant, qui me convient à merveille. Pourrai-je venir faire des esquisses cette semaine? Une heure par-ci par-là... Sans enthousiasme, Antoine acquiesce. Je lui force la main, mais on n'a rien sans rien. Je ne vais pas non plus m'installer à demeure, ce sera vite fini, le temps de me forger ma propre image du lieu.

Antoine s'éloigne tandis que je jette un dernier coup d'œil à la cheminée, absorbée à trouver la distance adéquate et le meilleur angle de réflexion en me déplaçant légèrement lorsque, par hasard, je capte au fond du miroir une vision inattendue dont la révélation me frappe: dans mon dos, Armande et Antoine se parlent, tournés vers la glace, rapetissés, réunis et contenus par le cadre de la porte. Ils ne se rendent pas compte que je les regarde, et je suis moi-même si abasourdie que je ne bouge ni n'articule un son tandis que le motif s'impose petit à petit à moi dans toute sa prégnance miraculeusement dévoilée: un cadre, une perspective, un miroir, et mes deux minuscules personnages... Ce sont eux qui figureront dans la seconde "fenêtre" de mon tableau, la première étant consacrée aux livres dont j'ai fait tant d'esquisses ces derniers jours. Eux transformés, réduits à leur essence de personnages, à leur caractère symbolique de gnomes ou de gargouilles ricanant de leur fausse servitude aux murs d'une cathédrale. Et cette impression d'étrangeté produite par l'image reflétée, l'impression de basculer dans un monde situé au delà du nôtre, un monde parallèle où la perspective est autre, où les lois de la physique sont détournées par un artifice magique nous renvoyant une image impossible de nous-mêmes, un corps inexistant dont le côté gauche est à gauche et le droit à droite, et qui pourtant nous fait face, un subterfuge nous révélant ce que, par définition, nous ne pouvons pas voir, cette impression m'envahit à l'instant et je sais que je dois la retenir le plus longtemps possible car elle est essentielle à mon tableau, pourquoi je ne le sais pas encore très bien. Pour conserver cette intuition, je dois éviter de retomber à la perception *habituelle* de la réalité, où ce qui m'entoure me paraît *normal* parce que je baigne dedans depuis toujours. Au contraire, il me faut interioriser l'impression dont je viens de faire l'expérience afin de pouvoir la retrouver au moment choisi (le terme qui s'impose à mon esprit, celui d'*inquiétante étrangeté*, appelle un souvenir trop vague pour être retrouvé). Interioriser l'impression en l'apprenant par cœur et en l'enfermant tout de suite afin de la conserver fraîche, car il ne faudrait pas qu'à force de familiarisation, elle devienne une nouvelle norme — ce qui tuerait tout mon projet. En une éternité de secondes, je fixe mes deux personnages, je les aspire, je m'en pénètre, et nous nous

regardons tous sans nous voir, chacun accroché au reflet de l'autre, à sa représentation imaginaire en une espèce de jeu de poursuite sans fin qui ne s'achève qu'au moment où Armande brise le cercle et dit d'un ton sec "tu viens? on va laisser Antoine tranquille", et je la suis en m'excusant du dérangement et en remerciant le voisin, car je sais que je vais revenir dès le lendemain matin.

Et le jour suivant en effet, je suis là avec mon carton à dessin, mon papier et mes mines dans le salon où Antoine m'a introduite, plantée devant le miroir à l'angle découvert hier soir, qui me permet d'inclure la porte située à l'oblique derrière moi, crayonnant avec ardeur en un constant va-et-vient du papier à mon reflet, de face ou de trois-quarts, un croquis après l'autre, deux pas plus à gauche ou un pas vers la droite, question de perspective et d'équilibre. Antoine a disparu, à son ordinateur sans doute, sauf de temps à autre le bruit mou de ses pantoufles lorsqu'il va se faire du café à la cuisine, "tu veux un Nes?" Je le remercie, non, je me sauve tout de suite, j'ai fini, si je pouvais repasser quelques minutes cet après-midi j'aimerais bien revoir l'effet quand la lumière vient de l'autre côté... D'accord, il ne bouge pas, disons vers deux, trois heures.

Je rentre m'occuper du déjeuner et retrouve une Armande énervée, tournant en rond, attendant un coup de fil qui ne vient pas. D'Aubry, naturellement. J'en profite pour me renseigner: "quelle est la place du gars dans le projet? — Producteur. — C'est lui qui engage les acteurs, alors? — Oui. — Mais tu n'as pas encore signé de contrat? — Non. — Tu ne crois pas que... (Je pose la question avec d'innombrables précautions, je ne voudrais pas qu'elle s'emballe avant d'éprouver une nouvelle — et d'autant plus cruelle — déception.) — Je n'en sais rien. Il m'a dit que ça marchait, que c'était une question de jours avant que les contrats soient faits. Et maintenant il a disparu de la surface du globe, sa secrétaire fait barrage, et je tombe sur son répondeur. — Mais après ton audition, il t'a paru content? — Oui! Bon, je grimpe aux murs, je vais faire un tour, ça va me calmer. Je prends mon portable. — On mange dans vingt minutes", je lui crie, et la voilà disparue. Je l'entends mettre ses chaussures et sortir, je vois sa silhouette s'éloigner par la gauche. La grande promenade? Elle n'aura pas le temps. Peut-être juste un aller-et-retour sur la route. A moins

qu'elle ne s'arrête chez le voisin? A l'heure du déjeuner, c'est peu probable. D'autant qu'il nous aura assez vues ces jours-ci.

Pourvu qu'Aubry la rappelle. Cela me ferait mal si le projet capotait, ou si les responsables du casting décidaient au dernier moment de prendre quelqu'un d'autre pour le rôle. Durant les dix-huit mois de notre vie commune, je ne sache pas qu'elle ait réussi à tourner autre chose que diverses publicités, que je n'ai jamais vues, et quelques spectacles pour enfants. Je l'ai entendue nommer au moins trois projets dont aucun n'a abouti. Je ne comprends pas comment tant de beauté, de talent et d'expressivité ne parviennent pas à trouver preneur. Ils devraient faire la queue pour l'engager!

Je consulte ma montre: vingt minutes avant que le riz soit prêt. Je pourrais en profiter pour feuilleter les livres des Nicolas putatifs... Je mets la minuterie, que j'emporte avec moi à l'atelier (le nombre de casseroles que j'ai brûlées en allant "juste faire une retouche" au tableau en cours!). En entrant, je jette un coup d'œil par la fenêtre et constate que le soleil ne réussit pas à se libérer des nuages. Le ciel est changeant, troué d'azur par-ci, gigantesque mouton de poussière par-là ourlé d'un blanc lumineux progressivement mangé par le gris. J'ai toujours aimé cette rare et surprenante netteté du gris contre le bleu vif, que l'on peut si bien rendre à l'aquarelle. Quoi qu'effiloché, le contour en est toujours plus décidé que le blanc. Va-t-il pleuvoir? Armande risque-t-elle de se mouiller? Je ne l'aperçois plus sur la route, sauf que... si, là-bas devant la maison du voisin — que l'on peut voir de l'atelier, si pas de la cuisine —, sa silhouette en jean et tunique, tache turquoise immobile se confondant avec les fleurs du jardin. Qu'attend-elle, droite et élancée comme une belle plante? Un instant, il me semble qu'elle tourne la tête de ce côté-ci, puis la porte s'ouvre et Armande disparaît à l'intérieur. Sans doute a-t-elle besoin de voir quelqu'un qui lui change les idées, alors que je ne sais que retourner le fer dans la plaie. Tout de même, je ressens un léger serrement de cœur: elle est partie si vite, presque enfuie, se réfugier chez Antoine... L'ai-je chassée par mes éternelles questions, qu'elle considère comme critiques? Au lieu de la rassurer, de la distraire. A moins que la compagnie d'un homme lui manque. Sommes-nous trop isolées, surtout elle qui a tant besoin de contact? Cela fait un moment

que je n'ai invité personne, et les seuls que nous ayons vus dernièrement, à part Antoine, sont Thierry et mes parents. Guère de quoi se réjouir.

Je m'étonne, une fois de plus, de cette solitude d'Armande. Elle parle des membres de sa famille, mais je ne les vois jamais. Evoque un certain nombre d'amis, mais dès que je propose de les rencontrer cela ne presse plus, l'un est perdu de vue, l'autre fâché... De la part d'une personnalité aussi ouverte, communicative et spontanée qu'elle, je trouve cela peu compréhensible. Aurait-elle besoin de se refaire un cercle de relations? Serait-ce justement mon rôle de lui présenter amis et personnes susceptibles de lui servir professionnellement? Non que j'en connaisse beaucoup, et surtout pas dans le milieu du théâtre, mais les voies du Seigneur sont impénétrables... Les amis chez qui nous sommes rencontrés à Nouvel An, par exemple: il est grand temps de les inviter à passer un après-midi à la campagne en fin de semaine. Elle est illustratrice, lui éditeur, ils se sont connus lors d'un projet, ils ont un enfant maintenant. Tiens, je pourrais interroger Jean-Michel à propos du mystérieux Nicolas, il doit savoir de qui il s'agit. Et cela me ramène naturellement au livre que je tiens en mains, que je feuillette avec distraction depuis quelques minutes et dont je relis la première page pour la dixième fois sans en saisir un traître mot.

Dehors, les nuages remplissent peu à peu un fond de ciel redevenu blanchâtre, jaunâtre, verdâtre mêlés, nuance insignifiante difficile à décrire et plus encore à reproduire, d'une lumière malade et brumeuse — couleur pollution.

J'ai tout de même réussi à entamer le premier livre: pris dans l'ordre alphabétique, donc de Nicolas B. (celui que j'ai baptisé "le suicidé"), *Double vie*, roman assez mince paru chez Gallimard en 94, dont le début m'a paru sérieux, réfléchi, quasi philosophique. J'ai bien aimé.

La Belle est revenue en retard. Par chance, le riz n'avait pas brûlé.

L'après-midi, je suis retournée chez Antoine. En entrant au salon, j'ai tout de suite aperçu le gilet turquoise d'Armande, qui traînait sur un dossier. Antoine a suivi mon regard. "Tu l'as oublié ce matin", dit-

il vaguement. J'ai rectifié: "c'est celui d'Armande". Et je me suis dépêchée de le reprendre.

J'ai encore fait des esquisses. La lumière était superbe, venant de la fenêtre de gauche, claire, dorée et changeante; un peu trop vive tout de même. Pour ce tableau, je crois que je vais préférer le couchant.

Aubry ne s'est toujours pas manifesté.

XIII.

J'avance dans ma lecture. Mes maux de tête continuent de me faire souffrir, quoique moins fort en ce moment. J'ai été chez l'ophtalmo: rien à déceler de ce côté-là.

Armande s'absente beaucoup, ce qui me laisse du temps pour lire. Dans les instants où elle est là cependant, je sonde le terrain: est-elle satisfaite de la vie que nous menons, ou se sent-elle isolée, loin de ses amis, confinée à un cercle peut-être trop restreint et exclusivement féminin?

Elle écarquille ses beaux yeux félins. Non, elle est simplement très occupée par ses différents boulots, où elle a de nombreux remplacements, en particulier les fins de semaine, à cause des vacances. D'ailleurs Aubry l'a rappelée pour lui demander de patienter, l'assurant qu'elle avait le rôle...

— Tu es sûre que tu ne t'ennuies pas? On pourrait inviter le voisin plus souvent, ou des amis... Anne et Jean-Mi par exemple, s'ils venaient un weekend?

Armande fronçe les sourcils comme si elle se demandait de qui il s'agit.

— Tu sais bien, c'est chez eux qu'on s'est rencontrées...

Elle hoche la tête, puis paraît se décider, tandis qu'un sourire illumine son visage — la première fois depuis plusieurs jours —, un sourire qui par contamination me remplit de joie. C'est accepté, emballé, j'empoigne le téléphone et conclus un rendez-vous avec Anne. Samedi après-midi, par chance ils sont libres, juillet est tranquille, ils ne partent que dans dix jours, ça ne pouvait mieux tomber; et je crois sentir une pointe de curiosité dans l'agréable surprise dont témoigne la voix d'Anne. Ce qui, rétrospectivement, me conforte dans l'impression que ma décision est la bonne: dix-huit mois de lune de miel dans la solitude à deux ne sont pas passés inaperçus de mes amis, qui ont sûrement trouvé le temps long. Il faut

dire que lorsque nous nous sommes connues, Armande et moi, tout s'est passé très vite: nous sommes tombées amoureuses le soir même de notre rencontre, et deux semaines plus tard, Armande emménageait ici avec un sac de voyage et deux cartons... Elle n'aime pas s'encombrer, dit-elle. Les premiers temps, je flottais dans un brouillard de bonheur. Nous ne pouvions nous détacher l'une de l'autre, par le regard, la caresse des doigts, des lèvres, des langues, par l'embrassement et l'étreinte, par la parole amoureuse. Nous nous poursuivions d'une pièce à l'autre, du lit au vieux canapé, de la table de la cuisine à l'escalier. Tout nous était prétexte, l'éclat d'une pupille, la moue d'une lèvre, le reflet d'une boucle de cheveux, un mot lancé par hasard et repris, détourné, retourné, détroussé de son sens et accolé en une chaîne érotique qui nous faisait tour à tour plier de rire et rougir d'un désir si intense qu'il nous fallait immédiatement nous accrocher l'une à l'autre, nous dénuder, nous fouiller, nous palper, nous lécher, nous baiser mutuellement. Armande avait une façon de susciter... Un regard comme par en-dessous, ardent, et des mots d'une crudité folle pourtant jamais entachés de vulgarité (rien d'Armande ne pourrait être vulgaire: elle en est préservée par une sorte d'onction miraculeuse), qui faisaient naître en moi un désir impérieux, immédiat, brûlant, presque douloureux dans le bas-ventre... Elle m'invitait, et j'accédais à chaque fois, heureuse.

(Nous invitons-nous encore l'une l'autre?

Nous avons d'autres habitudes à présent, plus calmes, régulières.)

Le samedi de leur venue, je fais quelques courses, puis prépare un gâteau pour l'après-midi. Armande est à son travail, elle devrait être de retour vers quatre heures. Stimulée par la perspective de la visite, je vais même jusqu'à passer un coup de serpillère dans la cuisine et les toilettes, et redresser les entassements les plus dangereux du *salon*. Vers trois heures et demie, les invités s'annoncent: Anne, arrondie et embellie par une grossesse bien avancée, dont j'ignorais l'existence; Jean-Michel plus souriant et décontracté que dans mon souvenir; et une Emilienne de six ans, menue, sympathique et pleine d'aplomb. "Je peux voir ce qu'il y a derrière la porte? Je peux monter l'escalier? Je

peux aller dans le jardin?” Nous y sortons avec elle profiter du soleil à moitié caché par les nuages. Outre notre vieux guéridon de bistrot, j’ai installé une planche sur deux tréteaux afin de figurer une table, entourée de nos chaises pliantes de récupération. L’enfant grimpe agilement au cerisier encore couvert de fruits noirs dont elle se gave, faisant concurrence aux merles, pies et mésanges temporairement chassés de leur poste favori. Tout en servant à boire, j’observe que, si la mère est sereine, le père suit sa fille des yeux avec anxiété, ce que je trouve attendrissant. Il me vient à l’esprit que jamais mon propre père ne se serait inquiété ainsi à mon sujet: pour lui, j’étais comme j’étais, voilà tout. Marque de confiance ou manque d’intérêt? Ni fier ni gêné, plutôt indifférent, du moins le croyais-je, car rien ne paraissait l’émouvoir, que j’aie sauté du plongeoir le plus haut ou grimpé au sommet d’un hêtre, “c’est bien” disait-il comme il aurait dit “le fonds de l’air est frais” ou “je travaille à la SNCF”, un fait connu d’une normalité confinant à l’abrutissement, pas l’ombre d’une surprise, et peut-être était-ce justement là que cela clochait, peut-être la réalité avait-elle cessé de l’intéresser parce que toujours identique à elle-même, répétitive, prévisible et prévue, l’aînée casse-cou et le petit prudent, cela aurait pu être le contraire, garçon tête brûlée et fille sage, mais non... Il avait l’air résigné, Papa, presque ennuyé, retiré à l’intérieur de lui-même et protégé par on ne sait quelle armure d’amertume rentrée. Il n’y avait que Maman pour s’inquiéter, ce qui, par contre, me poussait aux exploits les plus fous, car entre Thierry et moi il était entendu que Maman avait toujours tort, sauf lorsque parfois, tout de même, je m’écorchais les genoux jusqu’à l’os, me démettais le poignet ou me cassais une jambe, revenant à cloche-pied, fière et retenant mes larmes, minimisant l’incident, jouant les dures tandis que Thierry s’affolait, courait dans tous les sens et pleurait à ma place — de peur que je ne meure, m’a-t-il avoué bien plus tard. (Je me souviens encore de mon ébahissement: jamais l’éventualité de ma propre mort ne m’était venue à l’esprit.) En attendant, je me surprends tout de même à surveiller l’enfant malgré moi, sans doute en réaction au détachement affiché de sa mère, et par reproduction inconsciente de l’inquiétude de la mienne (ce qui m’agace moi-même), faisant ainsi volontairement les frais de la discussion “éducation” que nous avons

mise en train. Par dessus le clafoutis aux cerises, nous parlons de nos parents respectifs, des comportements appris et automatiquement reproduits, des phrases trop connues que l'on se surprend à répéter même si l'on s'était juré, quinze ans auparavant, que jamais on ne serait, ne ferait, ne dirait *comme eux*... Entre temps, Emilienne, redescendue de l'arbre, s'est assise avec nous pour dessiner. Fugitivement, je ressens à nouveau cette impression familière de ma mère à côté de la plaque, en deçà ou au delà, décalée, surimposée, en porte à faux... Mon léger sentiment de supériorité sur son éternelle incapacité à exprimer le vrai... Idée qui s'évanouit avant que j'aie le temps de l'examiner. D'autant que, depuis un moment, mon attention est plutôt centrée sur la façon la plus élégante d'abandonner le thème pédagogique pour orienter la conversation vers le travail, en particulier celui de Jean-Michel, ce qui me permettra de l'interroger sur Nicolas avant le retour d'Armande; tranquillement, afin d'éviter d'inutiles conflits dûs à un intérêt jugé trop pesant. De manœuvres en ruptures tactiques ("je nous fais du café?"), je parviens à placer un "comment va le boulot?" à l'adresse d'Anne, dont l'activité graphique m'a toujours intéressée — illustratrice, elle travaille en ce moment sur un livre pour enfants qu'elle espère achever avant son accouchement. De là, "et l'édition, alors?" destiné à Jean-Mi coule de source. Interrogé, il parle de nouveaux projets. Depuis quelques années, il a lâché son éditeur et la littérature romanesque pour monter sa propre boîte en se spécialisant dans un créneau rentable: beaux livres sur les arts, la gastronomie, le sport (orientation qui m'avait donné de lui, à l'époque, l'image d'un homme plus préoccupé de carrière et d'argent que d'idéal... J'en avais conçu du déplaisir). Il commente les goûts de son public: c'est fou ce qu'il vend comme livres de cuisine ces temps-ci... "Moins les ménages ont le temps, plus ils investissent dans le prestige: refaire sa cuisine à neuf, s'offrir le dernier cri de l'électroménager, ou de gros livres sur la classification des vins et la fabrication artisanale des pâtes... Alors qu'on vit de surgelés pré-cuisinés! Enfin, je ne me plains pas, j'en profite..." Nous discutons la question quelques instants avant de revenir à ses projets: Jean-Michel rêve de publier de la poésie contemporaine en ouvrages illustrés. Là, je dresse l'oreille: pas si mercantile que ça, l'éditeur... "Illustrés par

qui?” Nous rions. Jusqu’au moment où je saisis l’occasion pour prendre mon air le plus pensif et marmonner “Au fait, qui m’a parlé de ce gars-là...? Un jeune écrivain, Nicolas quelque chose... On m’a recommandé ses bouquins... Plutôt des essais, je crois... A la mode il y a quelques années...”

Jean-Michel paraît fouiller sa mémoire. Il me propose plusieurs noms, dont deux me sont connus de par mes recherches en bibliothèque. Je retiens le troisième, Artaud — comme Antonin. Edité par Dilettante, ajoute-t-il, et lorsque je souris de sa science, il précise que l’individu écrit aussi de la poésie et que lui, Jean-Michel, a pensé publier l’un de ses recueils, ce pourquoi il suit sa carrière de près. Il le connaît d’ailleurs personnellement... “Que t’a-t-on recommandé? *Point du Jour*? Un de ses meilleurs ouvrages, curieux mélange d’essai et de roman, Kundera poétique... Très prometteur...” Je hoche la tête, avalant tous ces renseignements avec un intérêt dont je ne dévoile qu’une partie, suffisante toutefois pour inciter Jean-Michel à s’étendre davantage. Ce que j’aimerais qu’il me dise, c’est un mot qui me permettra d’établir le lien avec Armande, une petite phrase du genre *il a fait une tentative de suicide en 97*, ou bien *il a cessé d’écrire pendant plusieurs années*... Pas une révélation, non. Je sais que le monde est trop vaste pour ce genre de coïncidences, le milieu trop peuplé, les gens trop peu familiers en dehors de la douzaine de têtes d’affiche dont tout lecteur a entendu parler. Mais une piste, un indice, même faible, qui me rapproche du but...

Rien ne vient.

A la qualité du silence, je sens que je n’en tirerai plus rien. Peut-être, après tout, ne s’agit-il même pas du bon Nicolas: si Jean-Michel le connaît personnellement, il doit savoir avec qui il vit ou vivait...

D’ailleurs il est bientôt temps de changer de sujet, car l’absence d’Armande commence à se faire remarquer. Je consulte ma montre (presque cinq heures) et propose que nous attendions son retour avant de faire une promenade, si l’état d’Anne le permet? Laquelle éclate de rire. Elle n’est pas handicapée, loin de là, puis cela lui fera du bien de marcher. J’en profite pour glisser l’autre question que j’avais fort envie de poser: comment l’ont-ils connue? Armande? Ils ont l’air gêné un instant, hésitent, puis Anne se décide. En fait, ils ne la connaissent

presque pas, le soir du réveillon elle était venue avec quelqu'un, ils ne se souviennent même plus qui, tu sais comment ça se passe, les gens vont d'une fête à l'autre pour ne pas être seuls... Je hoche la tête. Bien sûr, à Nouvel An on est peu formaliste, surtout après plusieurs coupes de champagne! Mais intérieurement, j'ai du mal à avaler ma déception. J'avais tant escompté de cette rencontre aujourd'hui... Des souvenirs communs qu'ils auraient échangés, des références à des tiers connus ou inconnus de moi, ou à des événements passés, la joyeuse confiance montrée à de vieux amis que l'on n'a pas revus depuis longtemps... Je m'étais réjouie d'avance de les entendre parler d'Armande, de constater qu'elle existe indépendamment de moi et pour d'autres que moi, d'autres avec lesquels elle aurait partagé des choses que j'ignore encore mais que j'aurais découvertes peu à peu, tout un passé enfin stable, réuni et solide, sans ces incursions désordonnées dans l'épaisseur de strates fuyantes comme de l'eau entre les doigts. Enfin, peut-être tout à l'heure lorsqu'elle viendra, tout de même... Je fais de mon mieux pour afficher une mine insouciant. Afin de noyer le poisson, je propose à Emilienne de lui montrer mon atelier, Anne acquiesce avec un enthousiasme dont je lui suis reconnaissante, et Jean-Michel suit le mouvement. Il fait si clair, c'est un excellent moment, le soleil légèrement déclinant, la lumière un peu plus dorée, moins blanche, rappelant celle de mon tableau, créant un excellent cadre à l'examen de mes deux dernières œuvres.

Dès la porte de l'atelier, on voit trôner sur le chevalet le début de ce qu'en mon for intérieur j'ai baptisé *Miroir II* — autoportrait à la cheminée. Tout autour, scotchées un peu partout, mes esquisses de ces dernières semaines: des rayonnages, de mon reflet dans la glace chez Antoine, de mes deux petits personnages. Le tableau n'est qu'entamé, mais suffisamment avancé pour donner une idée du résultat final. Nous restons plantés à le regarder, en silence.

Anne émet un "ahaa" appréciateur.

J'explique comment je prévois le tableau, le miroir, les fenêtres, ce qu'elles représentent, etc. Anne hoche la tête avec intérêt.

Je me dirige vers le coin où j'ai remisé ma reine, que j'installe sur le chevalet à la place de l'autoportrait. Je la présente, pour la première fois, sous le nom de *Miroir I*.

Un très long silence suit alors, à peine interrompu par les questions d'Emilienne qui flottent autour de nous, sans réponse, avant de s'éteindre progressivement. J'ai l'impression que le monde ralentit peu à peu jusqu'à s'arrêter de tourner, ou que l'air, plus ténu, oppose moins de résistance à une perception sensorielle... On entendrait une mouche voler, et les pensées se former dans nos têtes respectives. Malgré moi, je retiens mon souffle.

— Pas mal, dit enfin Anne, pas mal.

La connaissant depuis dix ans, j'ai appris à déchiffrer cette forme d'*understatement*, héritage de ses origines du Nord. Dans son langage, "pas mal" correspond au "très bien" de l'échelle des valeurs du reste du monde.

— Superbe, renchérit Jean-Michel. Très fort.

Je me prends à soupirer de soulagement. Ai-je craint une opinion négative? Ils sont tout de même les premiers, après Armande, à juger le tableau. Mais l'avis d'Armande ne compte pas vraiment de la même façon — sauf du point de vue personnel.

— C'est elle? demande Anne comme si "elle" ne pouvait désigner qu'une personne au monde.

J'acquiesce.

— Plus symbolique que tout ce que tu as fait jusqu'à présent. Plus figuratif aussi...

Je lui montre alors d'autres tableaux de mes deux dernières années, ceux dont Audrey n'a pas voulu, que je n'ai pas désiré lui porter, ou qui ne se sont pas vendus. C'est vrai qu'ils sont plus abstraits, plus recherchés; d'une certaine façon plus artificiels? Du moins m'apparaissent-ils ainsi maintenant, comme s'ils souffraient d'une légère raideur de propos... Nous tombons assez vite d'accord sur le fait que *Miroir I* représente une borne dans mon évolution stylistique.

— Très abouti, conclut-elle. Statique, en même temps qu'animé... La juxtaposition d'éléments improbables et contrastés donne une force... Au lieu d'être un catalogue de significations, ton tableau devient une porte ouverte, une énigme à plusieurs degrés...

— Une énigme irrésolue, intervient Jean-Michel. Si pas insoluble... Les plus intéressantes!

Pour peu j'en rougirais. On ne m'a pas habituée à tant de compliments... Et puis j'aime cette idée d'énigme irrésolue, qui exprime si bien mes affres dans les jours suivant l'achèvement du tableau. Même Emilienne s'intéresse à présent à la "dame rouge": "pourquoi elle a des carrés sur elle?" J'explique que ce sont comme des fenêtres ouvertes pour qu'on puisse regarder à l'intérieur, ici (avec le doigt, je trace un carré sur le petit ventre; Emilienne suit l'opération avec intérêt comme si de son propre corps allait sortir quelque chose de magique, mais ça ne fait que chatouiller), là (nouveau chatouillis; gigotements et rigolade), et encore là (tortillements, cris de joie). Le reste de l'explication se dilue dans une chamaillerie généralisée où le corps de l'enfant, soulevé, balancé, tourné, jeté, rattrapé au milieu de cascades de rires, passe et repasse des mains d'un adulte à l'autre.

Lorsque nous reprenons notre souffle, je jette un nouveau coup d'œil à ma montre: plus de cinq heures et demie! Et toujours pas d'Armande. Pour le coup, cela m'ennuie, m'inquiète même quelque peu. Une heure et demie de retard, cela ne lui ressemble pas. Elle a pris la voiture, et comme elle conduit souvent trop vite, un accident pourrait facilement arriver... A moins qu'elle ne m'ait dit quelque chose ce matin, que j'aurais oublié? J'appelle son portable; Anne et Jean-Mi m'enjoignent de ne pas penser à eux, nous sommes au-delà des politesses, etc. Je tombe sur sa messagerie. Que s'est-il donc passé? Oubli? Heures supplémentaires? Coup de fil imprévu amenant un changement de plans? Mais alors pourquoi ne pas m'avoir prévenue?

Par leur attitude, Anne et Jean-Michel font de leur mieux pour minimiser le contretemps; moi de même. Nous nous jouons une comédie mutuelle qui ne convainc personne mais permet, tant que nous en sommes d'accord, de contourner le problème et d'avancer dans le programme. Nous nous décidons pour une promenade immédiate, afin de ne pas trop retarder le dîner. Je rappelle Armande, laissant aussi un message sur la table de la cuisine au cas où son téléphone serait déchargé. J'y indique le numéro du mobile de Jean-Michel, qu'elle puisse nous prévenir de son retour.

Nous partons enfin en promenade, par la route, en dépit des protestations d'Emilienne qui préférerait le sentier (s'enfonçant dans

un bosquet touffu et mystérieux à souhait, lieu de tous les rêves et de toutes les aventures), mais je crains qu'après la pluie de cet été il ne soit encore trop boueux pour les fines sandales d'Anne, à qui je propose mes bottes en caoutchouc qu'elle refuse d'un froncement de nez rieur. Il faut dire que nous n'avons pas franchement les mêmes goûts sur le plan vestimentaire.

La véritable raison du choix de la route, cependant, je ne peux l'ignorer: un sourd besoin de passer devant chez Antoine — vérifier quoi? Ou m'approcher de qui?

Nous marchons allègrement sur la chaussée déserte en direction du village; mon intention est de nous faire passer par le haras, le pont au dessus de la rivière (en ignorant la station d'épuration, source de puanteur et de pollution, abcès qui divise la population locale) et le sentier menant en forêt (moins boueux que celui du bosquet); retour par les poules et les lapins de Mme V., petite dame charmante que les visites distraient, surtout celles des enfants.

Emilienne trotte comme un jeune chiot, dix mètres devant, quatre derrière, et se précipite cueillir la moindre fleur sur le bas-côté.

Lorsque nous la dépassons, la maison d'Antoine ne présente aucun signe de présence étrangère, ni d'une quelconque activité pouvant sortir de l'ordinaire. Qu'attendais-je aussi...? La vérité, c'est que malgré tous mes efforts, je ne peux faire abstraction des idées fixes qui me tournent dans la tête. Que fait Armande? Où est-elle? Pourquoi ne m'a-t-elle rien dit? J'imagine l'accident, le corps brisé, ensanglanté, gisant sur une civière, l'ambulance fendant l'air de sa sirène, l'hôpital... tandis que nous nous promenons par cette fin d'après-midi idyllique et champêtre en discutant du nom des fleurs des champs qu'Emilienne moissonne systématiquement. Il existe sûrement une explication simple et raisonnable à son absence, comme toujours dans ce genre de cas: portable déchargé, message mal transmis ou oublié... Aucune raison de s'affoler, donc, ou de s'angoisser sur des catastrophes fantasmées. Et pourtant...

Il fait bon, le soleil se dissimule derrière de petits nuages frais et blancs ressemblant à des festons, dans un ciel trop clair traversé d'oiseaux qui filent avec grâce, sauf une alouette immobilisée très haut au dessus d'un champ en un clignement d'ailes pressé, sifflant

ses trilles à tue-tête. A son image, je ne me sens ni tranquille ni détendue. J'avance presque au pas de charge, courant d'un côté à l'autre de la route avec Emilienne, m'arrêtant, revenant, attendant les deux parents enlacés dont la mutuelle tendresse, allant jusqu'à un désir qu'ils ne dissimulent pas, me renvoie à ma solitude et à mon interrogation temporaires. Je me fais l'effet d'un chien à qui l'on donne des ordres contradictoires et qui, courant en tous sens, tente de les exécuter à la fois. Je préférerais être ailleurs, n'importe où, mais avec Armande! En même temps qu'une autre partie de moi jouit malgré tout de la promenade, de mes amis, de l'enfant, de nos discussions, du temps qu'il fait, du paysage...

Nous traversons le village, désert à cette heure. Parvenus au haras, nous nous postons devant la haie par dessus laquelle on aperçoit les chevaux paissant paisiblement au loin. Intéressés, ceux-ci s'approchent au pas pour saluer, balançant la tête, escomptant une gâterie. Caresses sur le museau, herbes et plantes du talus, tapes sur le flanc. Je flatte l'encolure de la jument que je connais le mieux tout en pensant, une fois de plus, qu'elle me rappelle Armande: même race, même beauté, même impatience, et cette sorte de sauvagerie...

Lorsque nous repartons en direction de la forêt, je n'y tiens plus: il faut que je parle d'elle, qu'Anne et Jean-Michel parlent d'elle, que son nom soit prononcé, ses particularités évoquées, qu'elle existe au moins en paroles à défaut d'être présente en chair et en os! Je me sens à la limite de l'imposture, comme si je leur avais promis une attraction qui se révèle introuvable, ou épuisée. A la limite, qu'est-ce qui leur prouve...? Après un an et demi de silence de ma part, la première fois que nous nous rencontrons afin qu'ils fassent mieux la connaissance de mon amante, la voici disparue sans explications. Cela pourrait ressembler à un canular, ou à une grossièreté de sa part... Le portable de Jean-Mi est-il bien allumé? Oui. Ils ne savent plus que dire pour me rassurer. Ils me demandent où elle travaille. Dans une maison de retraite du côté de Meaux. "Et tu n'as pas le numéro?" "Non, elle a toujours son mobile sur elle." "A la limite, si ce n'était si loin, on pourrait y passer..." "Je n'ai même pas l'adresse exacte. Et quant à trouver dans l'annuaire..." "Tu ne connais pas le nom de ses collègues, ou du directeur?" "Rien." "Ça fait longtemps qu'elle y travaille?"

“Quelques années, je crois... Les weekends seulement. Et dans un centre aéré le reste de la semaine, l’après-midi, mais où? Là non plus je ne connais personne... De toutes façons ils ne pourraient rien me dire...”

Plus nous parlons, plus je me rends compte — non sans une certaine honte — qu’au fond, je ne sais pas grand-chose d’elle, débarquée dans ma vie il y a dix-huit mois avec sa valise et deux cartons. Si elle avait vraiment eu un accident, je ne saurais ni qui prévenir, ni quels renseignements fournir à d’éventuelles autorités. Son nom et sa date de naissance, voilà tout ce dont je suis sûre. Le reste est vague, des souvenirs de ce qu’elle m’a dit par-ci par-là, en passant, une petite phrase jetée au hasard, interprétée par moi dans un sens ou dans l’autre... Ensemble, nous sommes toujours dans le présent, ou dans le futur, en tout cas pas dans le passé! Ensemble, nous discutons projets, rêves, théâtre, films, peinture... Elle me récite des tirades entières — sa mémoire des textes est admirable. Un simple mot est comme une clé ouvrant le bon tiroir. Ensemble, nous allons au cinéma, aux expos, en ballade. Armande a une imagination et un enthousiasme débordants, oui, même communicatifs — pourquoi perdriions-nous notre temps à parler du passé? Parfois elle me décrit des scènes de la vie de ses “petits vieux”, elle imite les mâchoires qui tremblent, les démarches à petits pas traînants, les voix cassées et croassantes, elle recrée les petits jeux de pouvoir, les vengeances infantiles, avec tant d’art que je me tords de rire et que j’en redemande. En elle, il n’y a pas de place pour les détails mesquins, routiniers, pour la platitude du concret quotidien qu’elle évite avec grâce et naturel. En elle, il n’y a de place pour autre chose que la vie...

Je n’ai rien dit de tout cela, bien sûr. Nous avons marché en silence un moment, suivant le large sentier en pente douce qui pénètre dans la forêt. Derrière nous, le soleil est bas, dorant le satin blanc des bouleaux rehaussé par les hêtres et les chênes, dont les vastes intervalles se remplissent d’un fouillis d’arbustes, de buissons de ronces, de souches, de troncs fauchés par la dernière tempête. Les rayons illuminent le sous-bois à l’oblique. Emilienne est envoyée en éclaireur avec son père afin de trouver le croisement où nous prendrons à gauche avant de retraverser la rivière par le petit pont de

bois et remonter le long du verger qui finit derrière la maisonnette de Mme V.; tandis que j'admire un instant le paysage afin de permettre à Anne de souffler. C'est alors qu'elle me dit:

— Je n'ai pas voulu t'en parler tout à l'heure... à cause de Jean-Michel... Je ne sais pas ce qu'Armande t'a raconté, mais ils se connaissaient, tous les deux, avant...

J'arrive si peu à saisir ce qu'elle me dit que je demande bêtement: "avant quoi?"

— Avant votre rencontre... Oh, si je comprends bien c'était plutôt superficiel, elle vivait avec un gars qui travaillait pour Jean-Mi... Ça s'est mal fini d'ailleurs, elle t'en a peut-être parlé?

Les sourcils froncés, l'air absent, je tente d'appréhender cette nouvelle pièce du puzzle.

— ...Non? Enfin excuse-moi, je ne veux pas colporter des ragots, c'est juste que je préfère mettre les choses au point, quand j'ai vu que Jean-Mi ne disait rien... Toi et moi, on se connaît depuis suffisamment longtemps pour ne pas jouer à cache-cache...

En effet. On se connaît depuis les Beaux-Arts. D'une relation peut-être pas très intime, mais toujours sincère, directe et ouverte. Ce pourquoi je m'étonne des circonstances de cet aparté.

— Ce gars-là était écrivain?

— Non... Lecteur...? Ou correcteur, je ne sais plus, il travaillait en free-lance en tout cas, quand Jean-Mi était chez Grasset. Enfin bon, ça n'a pas d'importance, mais il était très monté contre elle, ça a peut-être influencé l'opinion de Jean-Mi, tout objectif qu'il ait voulu rester... Ou celle d'Armande, d'ailleurs... Voilà, je voulais te le dire, si tu trouves certaines de ses réactions un peu bizarres...

Un instant, je crois qu'elle veut parler des réactions d'Armande, et je m'appête à répliquer que non, je ne trouve pas ses réactions bizarres, avant de me rendre compte qu'elle doit faire allusion à celles de Jean-Michel.

Nous nous remettons en route, d'un pas plus vif afin de ne pas prendre trop de retard sur l'avant-garde de la troupe. Je suis consciente du fait que mon silence soudain, allié au tempo de ma marche, peuvent donner l'impression que je suis fâchée, ou vexée — ce que je suis au fond, sans toutefois disposer de raisons avouables de le

montrer! J'ai du mal à comprendre pourquoi Anne me confie ce détail de cette façon mystérieuse, en l'absence de Jean-Michel, alors qu'il eût été plus naturel que ce soit lui qui le raconte. Puis le contenu même de l'information, totalement nouvelle pour moi, ajoute à ma perplexité. A quel moment viendrait se placer cette anecdote? Avant, après le premier mari écrivain? A moins qu'il ne s'agisse de plusieurs interprétations personnelles des mêmes données de base... Que l'écrivain soit, dans la bouche d'Anne, devenu lecteur ou correcteur... Quoi qu'il en soit, elle a sans doute raison sur un point: le ressentiment du gars à l'égard d'Armande a pu teinter son récit des événements, et par là-même la perception de Jean-Michel. C'est pourquoi, peut-être, Armande ne m'en a jamais parlé, ni au tout début de notre relation, ni récemment lorsqu'il a été question de les inviter à dîner. D'autant que, belle comme elle l'est, elle a dû en vivre un certain nombre, d'aventures, et donc de ruptures. Sans doute a-t-elle repoussé celle-ci dans un recoin de sa mémoire, tout simplement, comme elle l'a fait de tant d'autres détails de sa vie jugés sans importance — ou, selon ses propres termes, “passés aux pertes et profits”... Là, je me l'imagine prononçant ces mots, j'entends son intonation, je vois son haussement d'épaules et le sourire accompagnant cette déclaration aussi clairement que si elle était devant moi: brave, avec une pointe d'amertume qui tourne les coins de sa bouche légèrement vers le bas... et cette vision m'attendrit, m'incitant à la plaisanterie afin de marquer à Anne que mon humeur est revenue au beau.

Nous sommes parvenues au sommet de la côte, en vue du croisement où Jean-Michel nous attend en faction. Emilienne a trouvé des framboises.

La promenade s'achève le plus agréablement du monde.

Armande est rentrée peu avant minuit. Les invités étaient partis depuis longtemps.

XIV.

Elle était soûle. Moi, furieuse. Angoissée, affolée. J'avais appelé Antoine deux fois, et j'étais sur le point de téléphoner aux hôpitaux.

Elle a ri. J'ai explosé.

Nous nous sommes battues. Puis réconciliées.

Ce n'est que le lendemain que j'ai pu en tirer une explication. Ou ce qu'Armande considère comme tel.

Pourtant je continue de m'interroger. Comment peut-on se laisser distraire, dévier à ce point des occupations communes de la journée, entendues, fixées, organisées? Comment peut-on *oublier* de rentrer, *oublier* que vos invités ont fait soixante kilomètres spécialement pour vous rencontrer?

— Tu ne *voulais* pas les voir? je demande, à bout d'hypothèses.

— Non, non... dit-elle. J'avais juste oublié qu'ils venaient, c'est tout. Tu comprends, quand Aubry m'a appelée...

Voilà. Aubry l'a invitée je ne sais où, rencontrer des gens importants, participer à une réunion de mise en train du spectacle...

— Il aurait pu te le dire avant, non? Ce genre de choses, ça ne s'improvise pas...

— Détrompe-toi, au contraire, il y a tellement de projets qui se montent comme ça (elle claque des doigts), ça tient parfois à si peu de choses, il faut toujours être disponible... Si tu ne peux pas, tant pis, on donne le rôle à une autre. Ça m'est déjà arrivé si souvent...

Ensuite, ils ont bu un verre; puis deux, puis trois. Au bout d'un certain temps elle en a perdu le compte. A la fin, il n'était plus question de reprendre la voiture. Quelqu'un l'a ramenée à la gare, où le RER s'arrêtait sans cesse entre les stations à cause d'un problème technique, et elle a dû prendre un taxi de Brie à ici. Son téléphone? Déchargé. Et tu comprends, des gens comme ça, tu ne peux pas leur

emprunter leur portable... Il y avait Depardieu, tu te rends compte? Depardieu, assis là à trois mètres de moi! Heureusement qu'il ne m'a pas demandé mon nom, je ne m'en serais même pas souvenue. Lui aussi était bourré, d'ailleurs. Toute la soirée, il a contemplé le fond de son verre, n'ouvrant la bouche que pour roter. Et quand il s'est levé... (Elle imite l'allure chancelante d'un ivrogne, m'arrachant un sourire. Mais il en faut davantage pour me faire perdre le fil.)

— Il paraît que Jean-Michel et toi vous vous connaissiez avant?

J'ai soudain l'impression qu'Armande se durcit légèrement.

— Qu'est-ce qu'il t'a raconté?

— Lui, rien, mais Anne a dit que tu avais un amant qui travaillait pour lui.

— ??

— Ça se serait même mal fini entre vous.

— Entre Jean-Michel et moi?

— Mais non, bêta! Entre le gars et toi.

— Ah, celui-là! Oui, complètement psychotique. Il s'appelait Bernard. Frappé, mais charmant. Les plus dangereux. Jaloux comme un tigre — il me faisait des scènes! Il lui fallait des comptes-rendus de tous mes faits et gestes... Je l'ai viré. Il l'a mal pris.

— Vous vous voyiez souvent?

— Avec Bernard?

— Mais non! (je ris) Avec Jean-Michel.

— Ah. Pour ainsi dire jamais. J'en entendais parler, sans plus. Je ne savais même pas que c'était lui, au réveillon de Nouvel An.

J'ai envie de lui demander quand elle l'a su, mais je m'abstiens. Je ne veux pas amorcer une nouvelle querelle. Nous nous sommes battues hier soir, physiquement battues, pour autant que l'on puisse se battre avec quelqu'un qui a trop bu. C'est la première fois que nous en venons aux mains, et j'ai honte lorsque j'y repense. Je me rappelle ce qu'elle a dit de Nicolas, son alcoolisme, sa violence; puis maintenant de ce Bernard, avec ses scènes de jalousie... Dans quelques années, y ajoutera-t-elle Marie et ses interrogatoires?

Je ne veux pas d'un rapport violent, fondé sur les cris, les reproches, la suspicion. Je rêve de confiance réciproque, de liberté. D'une relation que l'on construit, pas que l'on détruit.

Je n'aime pas la rage qui est montée en moi hier soir, lorsqu'elle a opposé un rire incertain à mes questions exaspérées. Je refuse d'y céder à nouveau. Et le meilleur moyen, c'est de ne pas la susciter.

Un oiseau est fait pour voler; pas pour être enfermé. Sinon, il y perd son plumage, et bientôt son ramage. S'il y a un fait que je dois admettre, c'est qu'Armande diffère de la plupart des gens. La rhétorique sentimentale lui est inconnue; la logique commune des relations humaines également. Lui faire comprendre que son attitude d'hier m'angoisse et me chagrine est une tâche d'une ampleur qui dépasse mes forces. Peut-être, à la longue, parviendrai-je à obtenir qu'elle pense à m'appeler; mais lui faire abandonner un plan nouveau, tentant, au nom d'un *engagement* préalable est un exercice digne de Sisyphe, et un espoir relevant de l'inconscience.

De toute évidence, elle n'éprouve ni malaise ni remords. Elle parle, raconte, explique, me faisant oublier mes affres de la veille. Elle ouvre de grands yeux innocents.

Elle *est* innocente.

Pour Anne et Jean-Michel, j'ai trouvé une excuse. Au téléphone, Anne a eu l'air gênée, mais quoi? Toutes deux, nous savions que je mentais.

XV.

Dans les semaines qui suivent, je relègue toute l'histoire aux oubliettes. Je ne veux plus m'interroger sur le passé d'Armande, fouiller, recouper. Je prends ce qui vient avec gratitude, et passion: car il en vient! Nous nous poursuivons à nouveau de par la maison, nous étreignant au hasard, sur la table de la cuisine, dans l'escalier, même au grenier... Etreinte incomplète, Armande souffrant d'herpès — problème récurrent chez elle. N'importe! Je me soûle à mon tour — soûle d'amour. Mon autoportrait au miroir, lui, n'avance guère.

Sur mon insistance, Antoine vient dîner. Je lui montre mon tableau: il hoche la tête en silence. Il est morose, ruminant, à côté de ses pompes, un peu agressif. Boit lourdement, me semble-t-il, ce qui l'enfoncé encore davantage dans l'amertume et le cynisme. Je n'ose pas lui demander ce qui ne va pas, persuadée que je n'en tirerai rien. Armande est dure avec lui, froide. Je me dis qu'elle n'apprécie guère les marques de faiblesse.

Parfois je m'inquiète du projet Aubry: n'était-ce pas en octobre à Nanterre? Repoussé, paraît-il. Il est question de février à présent. Je croise les doigts pour que ça marche.

Par une belle après-midi de la fin août, je vais sonner à la porte du voisin. J'ai démarré un projet tarte aux pommes (début de la saison des reinettes dans notre jardin: compotes, tartes et gâteaux garantis à foison les deux prochains mois) avant de me rendre compte que je n'avais plus assez de sucre. J'aurais pu prendre la voiture et abattre les douze kilomètres qui nous séparent de la plus proche supérette, mais... je n'ai guère envie de faire de la route par ce beau soleil. Plutôt m'étendre à bronzer au jardin. Et à quoi servirait d'avoir des voisins s'ils ne pouvaient vous dépanner en cas de besoin? D'ailleurs je ne suis pas mécontente de pouvoir vérifier si le moral d'Antoine s'est

amélioré, ou si je peux faire quelque chose pour lui, réparant ainsi mon manque d'initiative à son égard la dernière fois.

Je sonne, je frappe — pas de réponse. Sa Renault est là pourtant. D'abord indécise, je résous de contourner la maison afin de jeter un coup d'œil par la fenêtre de son bureau. En passant, je constate avec surprise que son jardin paraît beaucoup moins bien tenu que d'habitude: fleurs assoiffées, plates-bandes envahies de mauvaises herbes. Serait-il malade? Parti en vacances sans rien dire? Normalement, quand il part, nous assurons l'arrosage... Non, car je l'aperçois assis devant son ordinateur, la tête plongée dans les mains. Ne m'a-t-il pas entendue? Je frappe au carreau, une fois, deux fois, plus fort. Peut-être s'est-il assoupi... Enfin il relève la tête, l'air égaré. Sur mon signe, il se dirige pesamment vers la porte donnant sur le jardin. Lorsqu'il m'ouvre, après plusieurs minutes d'essais infructueux sur la serrure et les loquets, le tout accompagné d'une bordée de jurons en plusieurs langues, je constate l'étendue des dégâts: pas lavé ni rasé (comprenez: encore moins que d'habitude), le cheveu en bataille, le teint gris; des valises sous les yeux, dont le bleu s'entoure de plus de rouge que de blanc.

— Ça va? dis-je inquiète, avant de me rendre compte de l'inadéquation absolue de mon entrée en matière.

Pour toute réponse il grogne. Son regard fuit.

J'approfondis ma question. Il jappe:

— Putain de vie, c'est tout. Qu'est-ce que tu veux?

Malgré le peu d'amabilité du ton, j'articule que s'il a une tasse sucre à me prêter, il y aura de la tarte aux pommes dans une heure.

— De la tarte aux pommes!

Il lance un ricanement bref, désagréable, et disparaît en direction de la cuisine. Ses chaussons font toujours leur chuchotement mou, on dirait un petit vieux dans un asile, sauf qu'il tangué comme une barque en pleine tempête. A le voir, on dirait qu'il tente d'illustrer l'expression *naviguer au radar*. Inquiète, je le suis à l'intérieur. Je ne peux pas le laisser dans cet état, à moins qu'il me demande expressément de me mêler de ce qui me regarde! Je note au passage dans la maison un niveau de désordre nettement supérieur à l'habitude, et même à l'acceptable, y compris pour quelqu'un d'aussi

indifférent à ces questions que moi. La cuisine, en particulier, est un bazar innommable où traînent bouteilles vides, assiettes sales et mégots. J’y remarque également l’odeur caractéristique du shit.

— Alors... le sucre, dit-il, et semble avoir oublié jusqu’à la signification du mot.

— Antoine, viens t’asseoir.

Je le saisis par le bras et le tire en direction du séjour. Mais il résiste en marmonnant “le sucre pour la tarte aux pommes”, “viens, dis-je, oublie le sucre”, “alors tu le veux ou pas?”, “tout à l’heure, il y a plus important que la tarte aux pommes”, et que n’ai-je pas dit là! Non, non, rien de plus important que la tarte aux pommes, c’est capital, la tarte aux pommes, essentiel, vital, en ces temps matérialistes où les femmes font carrière aussi bien et mieux que les hommes, il est content de constater que je tiens haut le flambeau des valeurs traditionnelles de la ménagère... Le tout d’un ton acerbe, avec une élocution pâteuse et des gestes incertains. Je comprends que je ne m’en tirerai pas si facilement, qu’il vaut mieux en finir d’abord avec la question du sucre si je veux parvenir à lui faire cracher le morceau. Après quelques instants de recherche — solitaire, Antoine s’étant affalé sur le buffet —, j’en trouve un paquet, dont je verse une petite quantité dans la tasse apportée à cet effet.

— Maintenant, tu veux me dire ce qui ne va pas?

— Tout va très bien, marquise.

— Je peux faire quelque chose?

Il ricane:

— Si j’étais malpoli, je dirais: foutre le camp.

— Ecoute, ça m’ennuie de te laisser dans cet état...

— Mais je ne suis pas malpoli. Je suis même d’une amabilité, d’une délicatesse remarquables avec les femmes.

— Il faudrait d’abord que tu dessoûles. Tiens, un grand verre d’eau.

— Du rouge! On va se déboucher une bouteille de rouge.

Il se penche et ouvre tout grand les portes du buffet.

— Faut fêter ça! Une telle occasion...

— Tu ne crois pas que tu as déjà assez bu?

— De toutes façons y a pas de bibine dans ce buffet. Y a jamais rien dans cette baraque.

Il se relève et claque les portes du buffet à grand bruit. Il me vient à l'esprit que l'occasion dont il parle est sans doute autre chose que ma visite.

— C'est quoi, ce qu'il faut fêter?

— Ah, l'occasion... N'arrive pas souvent dans la vie, ça. Qu'on se fasse entuber de cette façon-là.

Je me dis: il s'est fait virer de son job, il est endetté jusqu'au cou, il va se retrouver SDF. Qu'à cela ne tienne, il viendra vivre chez nous!

— Tu as des emmerdes de boulot?

— De boulot? Non.

Silence.

— De fric?

— Non non.

Silence à nouveau.

— De quoi alors?

— De cul, si tu veux le savoir. De cul.

Il me l'annonce le dos tourné, décisif, comme s'il s'adressait au buffet.

— Ah. Elle t'a laissé tomber.

Virevolte brusque, regard soupçonneux.

— Qu'est-ce que t'en sais?

Décidément, il est encore plus soûl que je ne le croyais.

— Ce n'est pas le bonheur qui te donne cette mine-là!

Il poursuit, méfiant:

— Alors tu sais aussi qu'elle est en cloque?

— Parce qu'elle est enceinte, en plus?

— Ha! Excellente, la question. Et les grands yeux étonnés... Vous vous valez, y a pas à dire.

— Si je comprends bien, il y a une nana qui porte ton même, et t'a quitté. Et, à en juger par ta figure, tu es amoureux.

— On ne saurait mieux dire. Objectivons. Distance, faisons comme si. "Y a une nana..." Superbe. Je la replacerai.

Il me ricane au nez encore plus grossièrement qu'avant et marmonne avec un grand geste du bras:

— Un moutard dans le dos, et après... pfuit! Vous vous y entendez pour l'embrouille.

— Antoine, je comprends que tu sois malheureux, mais ne me tire pas dessus à bout portant, parce que je n’y suis pour rien. Au lieu, je te propose de venir chez nous, que je te fasse un café, et qu’on discute de tout ça sereinement.

— Ben voyons. Pour décider si j’aurai la garde un week-end sur deux? Vous prenez vraiment les mecs pour des cons.

— Mais arrête de tout réduire à *vous* et *nous*! Je suis Marie, et je te parle en tant que telle. Je ne suis pas responsable de la gent féminine, ni de ce qu’une fille que je ne connais même pas t’a fait, et que je déplore, d’ailleurs.

— Que tu ne connais même pas! A hurler de rire.

— Je t’assure que je n’ai pas la moindre idée...

Lentement, je sens la méfiance, la tension croître dans son attitude:

— Tu me bourres le mou.

A cet instant, je ne sais pourquoi, je me laisse aller à une saillie humoristique que je juge moi-même très spirituelle:

— Si c’était moi, je m’en souviendrais! Quant à Armande...

Silence. Antoine arbore une drôle d’expression, à la fois dure et douloureuse, comme si, atteint d’une rage de dents, il essayait de surmonter le mal. Je le perçois sans vraiment m’en rendre compte, tandis que mes derniers mots décantent tout au fond de mon cerveau. Durant plusieurs secondes.

— Non, dis-je enfin très calmement. Pas Armande.

Il hausse les sourcils avec un soupir, imitant un fatalisme méditerranéen dont le sens est très clair. Il contemple fixement un point par terre à côté de moi.

— Tu peux crever, dis-je.

Et je tourne les talons. En sortant, je referme la porte soigneusement derrière moi. Je fais exprès de ne rien cogner. Je me tiens très droite, attentive à l’endroit où je pose les pieds. J’ai encore ma tasse de sucre à la main.

XVI.

Le sucre, j'ai envie de l'envoyer à la figure de quelqu'un, ce que je ne fais pas. J'en ai besoin, d'ailleurs Armande n'est pas là, et rien ne m'empêchera de préparer ma tarte aux pommes.

Je me concentre sur les proportions avec une minutie exceptionnelle. Ce n'est qu'une vingtaine de minutes plus tard, après l'avoir enfournée, que je me dirige résolument vers mon atelier et ressors les cinq livres empruntés à la bibliothèque de Brie — et renouvelés depuis —, que je me mets à feuilleter, à dévorer au hasard des pages, du moindre élément biographique sur la couverture ou les rabats — comme s'ils détenaient la vérité. Ce que je cherche? Je ne le sais même pas. Une confirmation de la réalité des relations d'Armande avec des hommes? Des traces, des preuves de sa présence dans le lit d'un écrivain, il y a cinq ou dix ans? Des cheveux sur l'oreiller, une tache de sperme sur une robe? Je parcours avidement les lignes sans comprendre l'histoire, m'accrochant à un mot ou à un autre. Qui est ce personnage? Ressemble-t-elle à Armande? La Belle prononcerait-elle ces mots, réagirait-elle ainsi? La minuterie me tire de cette transe. Sortir la tarte du four avant qu'elle ne brûle. Elle est d'ailleurs parfaite, cette tarte, cuite à point. Et maintenant qu'elle est prête, qu'en faire? Lorsqu'Armande rentrera, la manger toutes les deux, tranquillement, autour d'une tasse de thé, comme si de rien n'était? Partager cette nourriture fabriquée de mes mains, don d'amour et de plaisir, alors que je n'ai qu'une envie, hurler, gifler Armande et la secouer comme un prunier? Des visions me passent devant les yeux, dans lesquelles je jette la tarte de toutes mes forces à travers la cuisine, je la renverse sur le fauteuil préféré de la Belle, sur sa moitié de lit, sur ses vêtements, je la lui lance à la figure. Il ne manque plus que la chantilly...

Puis, mes fantasmes de violence enfin épuisés, je commence à penser que peut-être rien n'est vrai, et si Antoine délirait, se trompait, *me* trompait... Dans quel but? Il doit y avoir une explication à tout cela, improbable et cachée, mais non moins réelle. Je pourrais appeler Armande sur son portable et la sommer de revenir immédiatement se justifier de cette accusation. Le ferait-elle? Ou prétexterait-elle un job afin d'éviter la confrontation? Au fait, j'y pense soudain, quand a-t-elle eu ses règles pour la dernière fois? Il y a plusieurs semaines de cela... Quatre, cinq, six? Il faut bien six semaines pour commencer à s'inquiéter d'un retard de règles. Surtout elle, dont le cycle est irrégulier... Bien sûr, l'explication pourrait être là, tout simplement: un retard de règles, interprété par Armande elle-même comme un début de grossesse. Il n'en reste pas moins qu'ils auraient couché ensemble, mais... D'accord, tout le monde peut faillir. Se laisser entraîner, regretter ensuite. L'erreur est humaine. Non que l'idée me fasse plaisir... Par ailleurs il faut reconnaître qu'elle l'a viré immédiatement, c'est bien la preuve que cet épisode ne comptait absolument pas pour elle, et sa froideur avec lui récemment, son agacement face à ses réactions... la passion partagée avec moi ces derniers jours... Tout cela ne ment pas. La vérité est dans les gestes, les regards, la voix, bien plus que dans les mots qu'on interprète au gré de son humeur pour mieux les oublier ensuite. Elle a peut-être cédé à ses avances, un soir de désarroi ou de trop-plein d'alcool; mais n'ai-je pas été trop distante aussi, absente, occupée de moi-même et de mon tableau? Je l'ai trop laissée seule. Elle n'a personne ici, que moi, et Antoine, qui lui a montré de l'amitié. Une faiblesse passagère... Elle n'a pas voulu m'en parler afin de ne pas me peiner, signe que cela avait peu d'importance pour elle; ce n'est donc pas à moi de lui en attribuer davantage. Il vaut mieux privilégier les grandes lignes: ce que nous vivons ensemble, ce que nous partageons, plutôt que s'obnubiler sur une interprétation littérale de la fidélité. Elle va rentrer, elle me dira qu'elle n'aime que moi; s'excusera de cette bêtise qui a mal tourné. Je plongerai mon regard dans l'absinthe de ses yeux. Comme à chaque fois, je m'y dissoudrai. Je lui pardonnerai, nous nous embrasserons, et nous ferons l'amour, là, tout de suite, sur le coin de la table, le canapé, le tapis, là

où nous nous écroulerons en nous caressant passionnément. Toute cette lamentable histoire sera oubliée.

Le bruit de la porte d'entrée interrompt le cours de mes pensées. Prise en défaut, je me dépêche de remplir la bouilloire, de mettre la table. A présent qu'Armande est là, je redoute la confrontation, son insouciance, son ignorance de mes présomptions, ce pourquoi je dissimule mon visage. Mais elle ne paraît pas le remarquer: chantonnant, m'embrassant, commentant mon activité pâtissière avec enjouement, elle papillonne dans la cuisine. Nous nous installons. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir à une tactique d'approche. Je choisis donc — comme souvent — d'aller droit au but.

— Je suis allée voir Antoine. Il m'a dit de drôles de choses.

Les yeux baissés sur le thé que je sers, je la sens immédiatement sur ses gardes.

— Selon ses propres termes, il s'est fait "entuber" par une nana qui lui aurait fait un enfant dans le dos avant de le virer.

Je ne la regarde toujours pas, occupée maintenant à couper la tarte.

— Et tu sais qui serait la nana?

J'en fais glisser une part dans l'assiette d'Armande en achevant:

— Toi.

Je me sers à mon tour, repose la pelle à gâteau. Ce n'est qu'une fois immobile que je la dévisage. La dureté de mon procédé me surprend moi-même.

Le silence est complet. Armande contemple le fond de sa tasse.

Elle va parler, me dis-je. S'expliquer, se justifier.

Le silence s'allonge, s'étire jusqu'à devenir pénible.

— C'est tout ce que tu as à me dire?

Ma voix est plus acérée que je ne le voudrais, mon ton plus sarcastique. Bon dieu, défends-toi donc!

Une larme roule lentement jusqu'à son menton, qu'elle essuie en cachant sa figure dans ses mains — tremblantes.

Il n'en faut pas davantage pour faire fondre en moi cette cruauté qui vient de parler. Je me précipite, je tombe à ses genoux, je la prends dans mes bras. "Pardonne-moi, je t'ai fait mal, je ne voulais pas... Mais c'est fini, je te jure, je suis là, je t'aime, je peux tout entendre. Tout!"

Est-ce le signal de la débâcle? Elle sanglote, et le bruit m'en transperce au plus profond du cœur. Comment calmer ce désespoir, si ce n'est en la serrant contre moi, en l'étreignant de toutes mes forces, en la berçant comme si rien d'autre n'existait au monde... Ma pauvre Belle, ma chérie...

Au bout d'un long moment, je chuchote:

— Alors c'est vrai?

Elle hoche la tête.

Sa voix est entrecoupée de hoquets:

— J'ai avorté. Le jour où Anne et Jean-Mi sont venus, j'étais à l'hôpital. C'est pour ça que je suis rentrée si tard.

Je caresse ses cheveux en silence.

— On a flirté... Ça a dérapé. Puis la tuile est arrivée.

— Pourquoi tu ne m'en as pas parlé?

- J'avais peur que tu me foutes dehors. Que tu ne veuilles plus de moi.

Mon pauvre amour. Je fais de mon mieux pour la rassurer: quoi qu'elle fasse, je ne la mettrai jamais à la porte. Je la serre à l'étouffer, laissant couler mes propres larmes.

Elle articule:

— Je suis une conne. Je ne fais que des bêtises. Je fous tout en l'air.

— Arrête...

— Si, ce n'est pas la première fois que je fais tout foirer comme ça.

— Tu vis. Et la vie, c'est dangereux.

— Tu crois?

Ce ton de petite fille me fait sourire à travers mes larmes, nos larmes, que je sèche tandis qu'une hilarité saugrenue me gagne.

— C'est si dangereux qu'on en meurt!

Et nous voici soudain en train de nous plier toutes les deux au milieu du tragique, de nous tordre comme des gamines, passées des sanglots au fou rire en quelques secondes, l'une entraînant l'autre, hoquetant sans pouvoir nous arrêter. Il nous faut plusieurs minutes pour nous calmer, nous tamponner les yeux, le nez.

— Je dois être affreuse.

En fait, en dépit de son chagrin, elle est toujours aussi belle. Comme si l'émotion ne laissait pas de traces sur son visage.

— Horrible, conviens-je. Tiens, un mouchoir. Je nous ressers du thé. On va quand même la manger, cette fichue tarte.

Je me réinstalle en face d'elle. Nous mastiquons un instant en silence — la tarte me paraît très acide. J'éclate brusquement de rire à nouveau, provoquant la même réaction chez Armande.

— Tu sais quoi? J'ai oublié d'y mettre le sucre.

XVII.

Les jours suivants, nous en avons discuté. De l'avortement, de ce que cela représentait pour elle. Pour nous deux. A son âge — 32 ans —, à nos âges. Nous en avons conclu que s'il fallait un enfant, nous choisirions un autre père. Et que, par dessus tout, nous en parlerions. Qu'il n'y avait plus de raison de sa part de craindre d'aborder le sujet, simplement parce que j'ai moi-même décidé de ne pas être enceinte et d'accorder la priorité à mon travail. Nous avons parlé du pourquoi: pourquoi Antoine, pourquoi maintenant. J'ai vu réapparaître une larme dans ses yeux: "tu ne me voyais plus, tu ne m'entendais plus. Je me demandais si tu m'aimais vraiment." Je l'assure que je ne recommencerai jamais, que je ferai attention; elle me jure qu'elle me secouera dès les premiers signes, sans attendre une éventuelle dégradation de la situation. Afin de ne pas raviver le problème, je ne travaille que très peu, seulement lorsqu'elle n'est pas là. Pourtant, curieusement, mon tableau progresse vite: je sens que quelque chose s'est résolu qui m'avait empêchée de m'en approcher véritablement, de le saisir à bras-le-corps, de m'y plonger entièrement. Autant j'ai craint, juste après la révélation, en affrontant les deux petits personnages de la seconde fenêtre — Armande et Antoine —, de les trouver insupportables, ce qui m'aurait obligée à réviser mon entière conception du tableau, autant je constate avec surprise que, passé le premier choc, cette ouverture correspond à une réalité que je cherchais à exprimer sans parvenir à l'accepter. Une intuition, l'impression que, d'une certaine façon, ils allaient bien ensemble... D'une certaine façon, sans plus. Car Armande n'arrête pas de me répéter qu'elle se fout de la cartographie autant que de l'ordinateur, qu'il lui faut quelqu'un comme moi, qu'elle puisse admirer (je rougis façon dindon). Antoine et elle se ressemblent trop, c'est un petit *bidouilleur*... J'ignore ce qu'elle entend exactement par là, mais je

déclare qu'elle n'a rien d'une *bidouilleuse*, elle, il ne lui manque que l'occasion pour percer professionnellement, le coup de pouce, la chance, qui finira bien par se présenter...

C'est dans ces journées-là qu'elle revient un soir, triomphante, une bouteille sous le bras, agitant une feuille de papier: son contrat, signé en bonne et dûe forme par le sieur Aubry. Nous nous jetons dans les bras l'une de l'autre, nous dansons de joie, nous chantons, crions, buvons. Enfin, la chance que j'évoquais commence à tourner, l'obstination à porter ses fruits! Point d'invitation au voisin cette fois-ci. Nous en sommes spontanément d'accord, même si ma mauvaise conscience continue de me travailler par rapport à lui. Pourtant je ne devrais pas: c'est lui qui a eu tort, et sur toute la ligne. Il a trompé ma confiance, miné mon couple. Et quand tout a raté, il a révélé son secret, alors que pour un gentleman, la moindre des choses eût été d'encaisser en silence! Toutefois je ne parviens pas vraiment à lui en vouloir. Je me rappelle cette expression de souffrance sur son visage... Il l'aime, lui aussi. Il en a le droit. Un chien peut regarder un évêque. Je n'ai pas envie que nous nous fâchions pour une erreur, que nous cessions de nous voir. D'abord, je me sais incapable de garder rancune. Et puis j'ai trop besoin d'un réseau proche, local, d'amis et de relations sur lesquels compter. Cet échange — être là pour eux, et eux pour moi — fait partie de ma conception de l'existence. Mon projet de vie au village a toujours reposé sur cette idée d'un groupe de base assurant une solidarité plus vaste que le papa-maman de la famille réduite... Bref, je peux vivre solitaire, mais pas isolée.

Je me promets de retourner frapper à sa porte, un drapeau blanc à la main.

Ce n'est qu'une quinzaine de jours plus tard (occupés à sculpter sur bois pour gagner ma vie, ainsi qu'à lire le roman de Nicolas F.) que, surmontant malgré tout un fond de résistance, je me décide à mettre mon plan à exécution. Profitant de l'absence d'Armande, je me fabrique un drapeau de fortune avec une vieille taie d'oreiller fixée sur une baguette, que je brandis au dessus de ma tête au moment où Antoine ouvre sa porte. D'abord surpris, je le vois gagné par l'hilarité — son habituel rictus sarcastique accompagné de soubresauts quasi silencieux du torse.

— Allez, entre, dit-il vaincu, se détournant; et me laissant — comme d’habitude — le soin de refermer derrière moi.

Choup, choup, choup, ses chaussons filent sur le carrelage en direction de la cuisine. Il a l’air mieux aujourd’hui, plus propre, presque soigné, ce dont je lui fais la remarque. Même la maison semble plus habitable, le jardin pomponné, comme s’il avait fait un effort pour se reprendre.

— Tu veux un Nes?

Je constate avec plaisir que le breuvage habituel a évincé la vinasse de la dernière fois. J’affirme plutôt que je ne demande:

— Alors ça va...

— Le plus remarquable chez toi, c’est ton art de varier les entrées en matière.

Son torse se secoue à nouveau, cette fois-ci sur fond de grincement rythmique, me faisant rire avec lui.

Une fois installés, j’explique que, quoi qu’il se soit passé, je ne veux pas de guerre entre nous. Je ne suis pas heureuse qu’il se soit mis en travers de ma relation avec Armande, mais je sais la tentation difficilement résistible. D’autant que nous avons un passage à vide, elle et moi... Armande, sous ses dehors légers, est un être fragile constamment en demande d’affection et de réassurance. Bref, j’ai loupé le coche, et comme elle avait de la sympathie pour toi... Je suis désolée si elle t’a donné de faux espoirs. Je suis sûre qu’elle ne l’a pas fait exprès.

Il reste un long instant muet, touillant énergiquement son Nes, qu’il aime sucré et moussant.

Enfin il énonce:

— Si tu veux mon avis, ce petit être fragile est nettement plus solide qu’il n’en a l’air.

Je pense: il lui en veut, il la rend responsable de tout.

— Elle m’a vraiment sonné. Au tapis. J’émerge juste, là. Je refais surface. Alors, ouais... toi, OK; mais elle, terminé.

Je déclare que je comprends, même si j’en suis désolée. Ça ne va pas être facile, mais avec le temps...

— Tu ne comprends rien. Je ne veux pas te casser ta baraque... Je te dis juste: fais gaffe.

— A quoi?

— Je ne sais pas. A tout. Je ne suis pas voyant, moi. Garde les yeux ouverts. Il y a des trucs pas clairs dans ses histoires.

Je me tais. Que lui dirais-je? Un instant, je suis tentée de partager les doutes qui me tracassent quant au passé d'Armande. Peut-être apprendrais-je quelque chose de plus... Mais ce serait la trahir. La vendre à l'ennemi. Je ne peux pas lui faire ça. Si tout le monde l'attaque, que moi, au moins, je la défende.

Il allonge le bras vers le papier à cigarette pour se rouler un joint, qu'il m'offre d'un haussement de sourcil interrogateur. Je refuse.

Je finis par articuler qu'une fille comme ça, belle, intelligente, qui ne cherche pas forcément à plaire, crée toujours des jaloux. Puis le fait qu'elle vive avec une femme provoque, aussi.

— Ecoute, franchement, j'ai cru que vous étiez plus ou moins d'accord pour avoir un môme de cette façon.

Je tombe des nues.

— Pas au début, tout de même?

— Peut-être pas, mais très vite. Pour tout te dire, je n'étais pas complètement contre. S'il faut se donner une descendance, ce n'est pas la plus mauvaise solution: chacun chez soi, à cent mètres l'un de l'autre. J'étais prêt à partager. Vu la faillite du couple dans nos sociétés, pas la peine d'en rajouter.

La fumée s'élève irrégulièrement de son joint, emplissant l'atmosphère d'une odeur douceâtre. Ce qui me frappe désagréablement, d'un coup: l'impression qu'il sait sur Armande une foule de choses que j'ignore. Discutaient-ils enfant derrière mon dos? Je pose la question.

— On en parlait, ouais. Plutôt comme d'un rêve... Elle prétendait que tu n'étais pas prête. C'est pour ça qu'elle ne t'a rien dit.

Pas prête? Je le reçois aussi brutalement qu'un direct à la mâchoire. De nouveau, j'ai l'impression de mettre le pied dans des sables mouvants, avec toutes les chances de m'y enliser. Ne serait-ce pas plutôt le moment de me boucher les oreilles, et de m'enfuir en courant? De toutes façons, ils *ont* couché ensemble. Le pourquoi et le comment n'y changeront rien.

Au lieu, je reste vissée à mon siège, trop pesante pour me lever, décider, trancher, lourde de mon désir de savoir. Peut-être cette fumée que je respire m'envahit-elle le cerveau, m'empêchant de prendre une décision...

— Depuis quand?

— Mai, juin.

Je tente de mon mieux de prendre l'air de celle qui domine la situation, et que rien n'étonne. Intérieurement, je suis atterrée. Nous sommes fin septembre. Et même s'il se trompe d'un mois ou deux... Trois, quatre mois de liaison, ce n'est plus un *dérapiage*, mais une autoroute à plusieurs voies. J'ai de plus en plus envie de prendre mes jambes à mon cou, loin, très loin, pour ne jamais revenir.

Interprétant mon silence, il s'empresse d'ajouter:

— Tu avais l'air de me laisser la place... Enfin, c'est ce que j'ai cru. A tort, apparemment.

Sa façon de s'excuser, sans doute.

J'encaisse comme une professionnelle — humour, légèreté:

— Autre chose que je devrais savoir?

— Euh... ouais... peut-être. Je préfère te le dire, tu en feras ce que tu voudras. Pour sa petite fille...

De quoi parle-t-il?

— Tu sais, celle qu'elle a eue avec cet acteur célèbre, qui s'était remarié et avait gardé la petite, alors elle n'avait plus le droit de la voir...

Je hoche la tête comme si toute l'histoire m'était parfaitement familière. Derrière mon visage de bois, je me sens en plein délire.

— Eh bien il paraît que l'acteur en question ne peut pas avoir d'enfants. Il en a adopté un récemment, c'était dans toutes les feuilles people... Un peu moche, non? J'ai douté, remarque, quand elle me l'a dit, ça faisait gros conte de fées. J'ai insisté pour avoir des détails, le nom et tout... Et voilà. Enfin ça ne veut peut-être rien dire, les gens écrivent n'importe quoi pour vendre leurs torchons... On ne sait jamais. En tout cas je te le dis, méfie-toi.

Lorsque je me sauve enfin de chez lui, je suis hagarde. Je ne veux pas rentrer, je ne veux pas affronter, je veux marcher, au hasard, sur la

route. Il pleut. Je m'en fous. Tout est gris, délayé détrempe, avec des traînées de vert noyées dans l'ocre. Ma maison a l'air sinistre. Tout a l'air sinistre. Je me sens sinistre.

J'ai envie de cogner, de hurler.

Je bous, je brûle, et j'ai mal. Cesser de penser, oublier. Tout laisser se diluer sous la percussion régulière de ce déluge. On dirait que j'ai le diable à mes trousses, que je cours le marathon contre un adversaire invisible. Un pied devant l'autre, comme si j'avais un but! Marcher, marcher, ne pas m'arrêter, m'éloigner de cette maison. Je ne veux pas rentrer! Mais où aller? Droit devant moi, je finirai par arriver à la nationale. Trop plat par là, trop découvert, je ne veux pas être vue, j'ai besoin d'arbres, de feuillage, de forêt, pas de voitures qui me frôleront à cent à l'heure en klaxonnant hystériquement au passage. Et sinon... Le sentier, oui, celui que je viens de dépasser, le sentier qu'Emilienne voulait explorer le jour de la visite d'Anne et Jean-Michel, le fameux samedi où Armande... Je lui ai dit non, à la petite, malgré son envie. Une prochaine fois peut-être... Le sentier va être encore plus boueux aujourd'hui. L'endroit idéal, personne ne viendra m'y chercher, c'est sûr. Je fais demi-tour en espérant qu'Armande ne soit pas rentrée. Elle pourrait me voir de l'entrée ou de la cuisine. Et sinon... Eh bien sinon, ce sera la confrontation! Elle l'aura voulu. De toutes façons, tôt ou tard il faudra provoquer une explication. Je retarde, là, je tergiverse, je rassemble mes forces et mes idées, ce dont j'ai bien besoin. Quelle boue, je patauge dans une mélasse noire, aussi glissante et épaisse que mes propres pensées, avec des flaques de la dimension d'un étang, il n'y manque que les grenouilles... Attention! je vais me flanquer par terre.

Je m'accroche aux troncs, aux branches pour ne pas tomber. Les ronces s'agrippent à mes vêtements, mes baskets absorbent l'eau, mes pieds nagent chacun dans son aquarium personnel. Bruits de suction parfaitement incongrus.

L'exercice finit par me fatiguer. Je m'arrête, trouve une souche où m'asseoir sous un auvent de feuillages. Regarder tout autour. Me remplir les yeux.

J'étudie les stries d'un tronc de chêne non loin de moi; les effets de profondeur, d'ombre et de lumière, la tache claire du lichen:

intéressant, il faudra que j'en fasse des photos. Garder une palette de couleurs très réduite: variation sur le gris (tendant vers le brun, le vert menthe très pâle...). En même temps ce lichen a une forme particulière qui me rappelle vaguement quelque chose. Comme une tête, avec un petit corps... Ce pourrait être un fœtus, oui. Il ne manque que les petites jambes... Joli thème! Décidément je suis obsédée. Le fœtus d'Armande. Celui d'Anne aussi, qui doit accoucher bientôt. Oh, Armande n'a pas supporté de voir Anne enceinte, c'est pour ça... Mais comment l'aurait-elle su? Impossible, je divague.

Je me rappelle le jour où, dans la voiture, elle m'a demandé si je n'avais jamais voulu avoir d'enfant. J'ai répondu *pas sérieusement*, et je suis partie dans mon discours sur des neveux et des nièces imaginaires. Elle a pris son ton mystérieux, et nous avons embranché sur elle.

C'est vrai que je n'ai jamais voulu avoir d'enfant.

Mais j'aurais pu. J'ai même failli.

Mon premier gars, à seize ans, mon erreur de jeunesse, j'en suis tombée enceinte. Une connerie, un oubli, le manque de précautions, la tuile, ça ne pouvait pas m'arriver. A quoi pensais-je? Je savais tout pourtant. Théoriquement, je savais tout. Le cycle menstruel, l'ovulation, la contraception. Mon père nous avait tout expliqué, patiemment, scientifiquement. Je n'y ai pensé qu'au moment où, après plusieurs mois de pause, mes règles sont arrivées. La Mer Rouge, avec douleurs, crampes et contractions. J'avais depuis longtemps rompu avec l'individu alors. Je n'ai rien dit, serré les dents. J'avais la tête ailleurs, dans le brouillard. Plus tard, quelqu'un m'a dit que je devais avoir fait une fausse couche. Même là, ça m'a laissée de glace.

J'avais tellement bien remis l'épisode au fond de ma mémoire que je n'en ai jamais parlé à personne, surtout pas à ma mère. Pas même à Armande lorsqu'elle m'a raconté l'avortement.

Pourtant le problème est tout à fait réel pour elle, je le vois bien. Il ne s'agit pas d'une hypothèse intellectuelle, d'un fantasme qu'on caresse en sachant qu'il ne se réalisera jamais, d'un jeu de risques plus ou moins calculés. Mais d'une question de tripes. D'un désir profond qui vient du ventre. Désir, désespoir et angoisse. A en croire Antoine, elle aurait déjà eu un enfant, d'un gars avec qui ça n'a pas marché

(Nicolas? Non, un acteur; un collègue). Un enfant qu'elle aurait dû abandonner. Et dernièrement, un autre qu'elle a dû tuer avant qu'il ne devienne, justement, un enfant. Comment supporte-t-on ce bannissement, ce meurtre rituel, coup sur coup?

Elle a le pubis rasé, depuis l'avortement. Ça me fait tout drôle, cette nudité enfantine. J'ai un peu de mal à la désirer autant.

Davantage que l'éventuel mensonge, c'est la dissimulation qui me fait mal dans toute cette histoire. Pourquoi lui avoir raconté à lui, et me l'avoir caché à moi, qui vis avec elle? Parce qu'elle savait que je poserais plus de questions que lui? Parce que, comme elle dit, je vis "dans une bulle", loin des milieux "intéressants", et que cela diminue mes qualités de public? Parce qu'à lui elle ment, à moi elle dissimule? Je ne sais plus, je ne sais plus rien. Je me sens à bout d'hypothèses. A-t-elle peur de moi? Suis-je un monstre d'exigence et d'égoïsme? Si je lui pose la question directement, il est probable qu'elle me fournira encore un torrent d'explications que je devrai vérifier une à une, chacune d'elles donnant naissance à de nouvelles hypothèses... Et ainsi de suite à l'infini, le restant de notre vie. Car il est inutile de m'imaginer que, parties comme nous sommes, j'en atteindrai jamais le fond. Exponentiel, démentiel. La boîte de Pandore. Si elle *est* ainsi, rien ne changera! Et si elle ne l'est pas... Moi qui ne voulais pas la trahir, c'est fait, en prêtant l'oreille aux racontars. J'en suis déjà empoisonnée, notre relation aussi. J'aurais mieux fait de partir en courant sans rien entendre! Quel maudit besoin...? Le doute tue. Il tue la spontanéité, la chaleur, la tendresse. Je doute déjà, sans entrevoir le moyen de faire taire ce doute. A chacune de nos conversations, je douterai davantage. Je ne supporterai pas d'autres enfants putatifs, d'autres réunions de travail improvisées, d'autres parents invisibles. Elle le sentira, se raidira. J'interpréterai d'autant. Nous n'en sortirons plus.

A moins... à moins de chausser œillères et lunettes noires. De me dire: elle est ce qu'elle est avec moi, lorsqu'elle est avec moi. Elle est le corps que je caresse, que j'embrasse, les bras qui me serrent. Elle est la parole que j'écoute, l'expression dont je jouis, la pupille que je peins. Le reste ne me regarde pas. Suis-je capable de vivre ainsi?

Je me remets sur mes pieds. A grandes enjambées, je rentre chez moi sous la pluie, à présent battante, qui me coule dans le cou et traverse mes vêtements. Le ciel semble rejoindre la terre dans une volonté universelle de purification. Je n'ai aucune solution, autre que peindre, peindre, peindre.

XVIII.

Je n'ai rien dit, finalement. Armande était revenue entre temps, je dégoulinais, elle m'a séché les cheveux en me faisant un "super brushing". "Tu vas nous attraper la mort à te promener sous la pluie." Et avec tendresse: "ma grande folle". J'en ai les tripes serrées.

Sitôt changée, et coiffée, je me suis précipitée à mon atelier. *Miroir II* m'attendait sur le chevalet, quasi lumineux dans la grisaille environnante. En retouchant la fenêtre aux rayonnages, j'ai pensé: je suis enceinte. Non d'œuvres sexuelles mais artistiques. Chacune sa fenêtre: le fœtus pour Armande, les livres pour moi. Je ne l'ai pas fait exprès, mais quelle science dans cette partie incontrôlable de notre cerveau! Au moment de mes esquisses, au début de l'été, je ne m'étais intéressée qu'aux lignes parallèles, perpendiculaires et obliques dessinées par les livres de ma bibliothèque, qui me semblaient un bon contraste aux formes arrondies du reste du tableau (mon propre corps, le fond évoquant de vagues fleurs). Tout au plus avais-je songé que mes recherches d'œuvres du mystérieux Nicolas en faisaient une coïncidence amusante. J'ai maintenant l'impression que rien n'est hasard, mais expression d'une vérité cachée. Comme celle que je recherchais si obstinément dans le portrait d'Armande.

Miroir II est beige doré, gris-brun, avec une tache bleu roi. *Miroir I* rouge, passion, sang, tripes — celles d'Armande. Et les miennes? Couleur de vieux papier.

Je travaille d'arrache-pied jusqu'à extinction de la lumière naturelle. Le tableau est presque fini.

Je l'achève le lendemain par une belle journée ensoleillée. Malgré mes bonnes résolutions, j'ai passé la moitié de la nuit à terminer *Une histoire toute simple* de Nicolas F., et commencer *Absinthe* de Nicolas

R. Résultat: je suis claquée, mais survoltée en même temps. Armande, elle, a dormi comme un loir.

Dans la journée, j'appelle Jean-Michel sur son portable, dont j'ai conservé le numéro. Nous convenons de déjeuner ensemble une semaine plus tard.

Le soir, la Belle et moi fêtons mon tableau d'une danse guerrière arrosée de vin blanc.

Je baigne dans la schizophrénie la plus totale.

Dans la foulée, j'ai aussi appelé Thierry le lendemain. Pourquoi, je me le demande. Besoin de réconfort, sans doute. De parler à quelqu'un. De m'étourdir. Tout valait mieux que la confrontation avec les idées tapies dans ma tête. Je lui ai annoncé l'achèvement de mon tableau, il m'a félicitée. J'ignore s'il était sincère, mais au point où j'en étais je m'en foutais royalement. J'ai bavardé de choses et d'autres. J'ai même été jusqu'à m'excuser de notre attitude, à Armande et à moi, lors de notre dernière visite, et en particulier de sa remarque sur l'insémination artificielle. Nous n'avions pas eu l'intention de, Armande cultive une forme d'humour qui, etc. J'aurais dit n'importe quoi pour éviter qu'il me raccroche au nez.

Ce qu'il n'a pas fait. Au lieu, il m'a retourné de ce ton pince-sans-rire qu'il adopte parfois:

— Si sa proposition tient toujours, je peux étudier la question.

Du coup, c'est moi qui ai eu envie de lui raccrocher au nez. J'ai ri jaune, et j'ai fait de mon mieux pour prolonger la conversation quelques instants de plus, qu'il n'aille pas croire que sa plaisanterie m'avait touchée. Mais lorsque j'y repense, j'en éprouve encore un serrement de cœur.

Mes maux de tête ont repris de plus belle. Il faudra que j'aille chez le médecin. Je commence à m'imaginer que j'ai une tumeur au cerveau... En attendant, je me bourre de pilules, ce qui ne me ressemble pas. Je suis énervée, j'ai du mal à me concentrer.

La nuit, je file au "salon" pour dévorer les romans des différents Nicolas comme si j'allais y trouver la solution à mes problèmes. J'y

rencontre des personnages féminins auxquels, je m'en rends bien compte, j'ai tendance à coller les caractéristiques d'Armande: ses cheveux, ses yeux, sa façon de parler, des épisodes de son histoire personnelle. Il y a une belle brune dans cette *Histoire toute simple* — qui, ne nous y trompons pas, est tout sauf simple... Depuis le début, je pense que ce pourrait être elle. Comme je me la figure, elle a la même façon de bouger, la même vivacité. De plus, elle s'appelle Agathe, prénom en A... Il faudrait pouvoir consulter des notices biographiques sur ces écrivains, lire leur histoire, constater s'ils sont mariés, homosexuels, célibataires ou suicidaires! Ce serait un bon début, car, si j'ignore encore comment je vais aborder Jean-Michel, il me paraît difficile de l'interroger si ouvertement. Je préférerais lui en révéler le moins possible... Et sans lui, comment faire pour trouver les informations dont j'ai besoin? Internet, peut-être. Jamais je n'aurais cru que j'allais regretter de ne pas avoir d'ordinateur! Aller à la bibliothèque... ou chez Antoine? Si je lui rendais visite en fin d'après-midi, à l'heure où il soigne ses chrysanthèmes, ou quoi que ce soit qu'il soigne en ce moment, il ne pourrait pas me le refuser. Ni se mêler de ce que je fais, d'ailleurs.

Le surlendemain, je me suis donc décidée à me pointer chez Antoine afin d'emprunter son ordinateur. Il était au jardin, ainsi que je m'en étais assurée de la fenêtre de mon atelier. Il m'a demandé pourquoi, me regardant par en dessous d'un air légèrement goguenard. Au lieu de lui rétorquer *ça ne te regarde pas*, comme j'en avais envie, je me suis contentée d'articuler:

— Faut que je trouve un bouquin.

Il n'a rien répondu, m'a fait passer, m'a brièvement montré le fonctionnement avant de retourner à ses oignons.

J'allais taper: Nicolas B., écrivain français, lorsque je me suis souvenue de ma conversation avec Jean-Mi le jour de leur visite.

J'ai inscrit: Nicolas Artaud.

Quatre sites seulement le concernaient, le reste n'ayant en commun avec lui que son prénom ou son nom (le fameux Antonin...). J'ai essayé le premier: espèce de pot-pourri de références à ses livres (dont *Point du Jour*), à certains événements de sa vie, en particulier des voyages, de citations d'ouvrages ou d'entretiens. Pas de photo, ni de

date de naissance. Le second site était une copie du premier. Le troisième... a bloqué l'ordinateur en refusant de s'ouvrir. Que faire, sur quel bouton appuyer? J'ignore tout des mœurs de ces animaux-là. Il ne m'est plus resté qu'à aller chercher Antoine, qui l'a fait redémarrer avec force bougonnements. Du coup, il est resté à mes côtés afin de constater de ses propres yeux que l'ordinateur refusait systématiquement d'accéder au site en question. Quant au quatrième, c'était une copie du troisième, et nos tentatives aboutirent au même résultat. Bref, les seules informations utiles étaient les citations fournies par le premier site.

Parmi elles, j'ai relevé: "J'ai trente ans, et rester en vie a longtemps été pour moi une activité à plein temps."

Et encore: "De tous les objets qu'il y avait là, seul ce livre me paraissait fait dans une chair sensible."

J'ai eu envie d'inscrire ces mots, d'une façon ou d'une autre, dans mon tableau.

Il était intrigué, Jean-Michel. De mon appel, de ma demande. J'avais décidé d'être aussi franche que possible sans entrer dans les détails. Je lui ai expliqué que j'avais besoin d'en savoir plus sur certain sujet sans blesser Armande. Pouvait-il me raconter ce qui s'était passé avec ce Bernard, tel qu'il l'avait vécu de son côté? Pour le convaincre, je lui ai dit qu'il s'agissait de choses graves, d'avortement, d'enfant. "C'est drôle, Bernard m'avait justement parlé d'une histoire d'enfant, assez romanesque d'ailleurs." De fil en aiguille, j'arrive à lui extirper quelques éléments qui semblent bien recouper les informations d'Antoine. Un acteur connu, un enfant retiré... Je l'interroge plus avant sur Bernard, était-il écrivain, lecteur, correcteur? Lecteur. Il finissait des études littéraires. Il y avait beaucoup de tensions, de disputes dans le couple. Bernard était sûr qu'elle le trompait. "On prenait souvent un café ensemble, quand il rapportait ou passait chercher un manuscrit... A la fin, il a disjoncté complètement, dépression et tout. Je ne sais pas ce qu'il est devenu après leur séparation, et comme j'ai quitté Grasset à peu près au même moment... Elle, je ne l'ai vue qu'une fois."

Il dit “elle”, comme Anne, sans la nommer. Je demande s’il peut me donner les coordonnées de ce Bernard. Oui, mais elles sont sûrement obsolètes... Il fouille dans ses poches, parcourt son agenda. Désolé, il doit les avoir au bureau ou chez lui. “Tu n’as qu’à m’appeler ce soir. Sur le portable.”

Au dernier moment, comme mûe par une curiosité purement ponctuelle, j’oriente l’entretien sur le Nicolas dont il m’a parlé l’autre jour. J’explique que j’ai essayé sans succès d’en apprendre davantage sur sa personnalité et son œuvre. Quel âge a-t-il? Est-il marié? Vit-il de ses livres? Jean-Michel éclate de rire:

— Je te préviens, il ne s’intéresse qu’aux hommes...

Je ris avec lui. “Pas de chance alors”, et autres plaisanteries obligatoires fusent de ma bouche en conclusion de notre conversation. Mais au fond, je ne sais que penser. Car cette réflexion, qui devrait éliminer définitivement ce Nicolas de ma liste, me laisse plus perplexe que je ne le voudrais. La description qu’a faite Armande de son amant, de ses problèmes sexuels et de son désir d’éloignement, ne chausse-t-elle pas comme un gant une personnalité de jeune homo entre deux eaux, en mal d’acceptation de ses propres pulsions et déterminé à faire prendre à son entourage, et donc à lui-même, des vessies pour des lanternes en s’amourachant d’une jolie fille? Qu’on lui donne dix ans, et il pourrait avoir trouvé sa voie...

Sur le chemin du retour, j’ai un mauvais goût en bouche, dont je ne peux accuser le café trop serré qui a conclu ce déjeuner (je n’ai pris qu’une salade, seul plat abordable au menu. Calcul vain: Jean-Michel m’a invitée avec un naturel très grand seigneur). J’ai beau me dire que je n’ai pas d’autre solution, me voici tombée au niveau de ce Bernard à présent... Comment l’avait-elle défini? *Jaloux comme un tigre. Psychotique*, aussi. Elle l’a viré. Combien de temps s’écoulerait-il avant qu’elle me vire, moi, si elle savait ce que je viens de faire? Quelle déception s’inscrirait sur son visage, quel brave sourire teinté d’amertume lors d’une évocation future? J’en ai la nausée.

Ce n’est que dans le métro que je me rends compte que je n’ai même pas demandé de nouvelles d’Anne à Jean-Michel. Je suis

vraiment d'une distraction (ou d'un égocentrisme?) effrayants. Voilà une erreur à réparer dès que possible.

Le même soir, au téléphone, je tombe sur Anne elle-même. J'explique, on rit. Elle n'a pas encore accouché, elle est en retard de deux semaines, et si ça ne vient pas tout seul ils vont provoquer les contractions. Elle semble surprise lorsque je lui annonce que j'ai déjeuné avec Jean-Michel. Ne lui a-t-il donc rien dit? Afin d'ôter tout soupçon de son esprit, j'expose le but de ma manœuvre, mon désir d'entendre une autre version des faits relatifs à Armande, les renseignements demandés — le tout en termes quelque peu voilés, vu que je ne suis pas fière de ma démarche. Anne répond, à ma surprise, par des questions; incertaines, me semble-t-il, méfiantes. Que m'a-t-il dit exactement? Elle insiste. Face à sa réaction, j'ai l'impression de m'enfoncer dans une sorte de comédie où quiproquos et imbroglios se succèdent à un rythme un peu trop rapide, et où chacun tait quelque chose à quelqu'un...

Moi y compris, pour cette fois.

Anne paraît mal à l'aise, elle me met mal à l'aise; du coup, je sens que j'explique trop, que je me justifie comme pour dissimuler... quoi? J'ai (presque) tout dit, et ce que j'ai éventuellement à cacher ne la regarde pas. Soudain la bombe éclate. Se décidant brusquement, Anne m'avoue que Jean-Michel a eu "un coup de flamme" pour Armande au moment de la rupture avec Bernard. Une crise, une folie. Une erreur, qui n'a pas duré longtemps. Elle me l'avait tu pour ne pas me causer du mal (les excuses habituelles). C'est seulement quand j'ai demandé, etc. Elle-même, à l'époque, l'avait si mal pris... Ils s'étaient retrouvés au bord du divorce. Maintenant encore, elle a beaucoup de mal à aborder la question. "J'aurais dû t'en parler plus tôt, je le sais bien..."

Sentant la moutarde me monter progressivement au nez, je laisse Anne s'embourber dans ses explications avant de l'interrompre sans ménagements. Non seulement elle n'a pas été franche à mon égard, me dissimulant un évènement somme toute capital pour notre relation à tous les quatre, mais en plus elle attendrait de moi que, rétrospectivement, je la plaigne? Je commence à trouver tout cela d'un comique inénarrable. Qui n'a pas été amoureux d'Armande? Qui n'a pas couché avec elle? Qui ne ment pas à qui? Puisque nous sommes

en plein délire, pourquoi ne pas lâcher la bride complètement? Inviter tous nos amis à une sex-party généralisée? Publier un faire-part de l'évènement? En raccrochant, je laisse une Anne perplexe, convaincue que je commence moi aussi à perdre la tête.

(Mais ne suis-je pas plutôt la seule, au contraire, à réagir de façon saine en privilégiant une certaine droiture par rapports aux faits?

Une certaine seulement. Comme pourrait en témoigner Armande en cet instant... Non, décidément, je ne vaud pas mieux que les autres.)

Tout de même, *mon* Armande avec Jean-Michel... Le rapprochement fait mal. Un tel rapprochement fait toujours mal dès que l'on peut y accrocher des physionomies familières. Curieusement, malgré la disproportion entre les deux faits, ce nouveau coup m'est presque plus pénible que celui de la liaison avec Antoine. Pourquoi? D'après Anne (mais jusqu'à quel point puis-je me fier à elle à présent, qui m'a menti et dissimulé systématiquement ce qu'il m'aurait été important, ce que j'ai demandé à connaître?), il n'a été question que de désir brutal, rapide, entre deux portes, au lieu d'amitié quotidienne comme avec Antoine. Une seule fois, ou plusieurs, cela n'était pas bien clair, mais un embrasement passager en tous cas. Je préfère l'amitié, moi, ou l'amour. Au moins on sait à quoi s'en tenir. Tandis que ce désir fou qui sème le désordre dans les engagements pris entre les personnes... Autant je n'ai pas éprouvé le besoin de m'imaginer Armande et Antoine ensemble (comme si, d'une certaine façon, je savais qu'il n'avait été qu'un pis-aller), autant l'épisode avec Jean-Michel déclenche dans mon esprit toute une série de questions absurdes et douloureuses. Comment l'ont-ils fait? La cuisse levée dans l'escalier? Sur le coin d'un bureau après la fermeture? Dans l'appartement d'Armande — que je ne peux même pas me représenter? Et elle, qu'est-ce qui l'a motivée? Un brusque désir? L'envie de pleurer sur une épaule après l'échec avec Bernard? Ou, au contraire, une séduction plus calculée, infligée à l'amant au rythme de sa propre jalousie, l'utilisant pour enflammer l'amoureux, et l'amoureux pour attiser l'amant? A-t-elle simplement profité de Jean-Michel? L'a-t-elle même trouvé beau? D'ailleurs, Jean-Michel est-il

beau? Je ne m'étais jamais posé la question. Oui, sans doute. Ce qu'on appelle une *belle gueule*, de la prestance, des moyens, de l'assurance. Et lui, que le désir a dû être irrésistible pour le pousser à prendre tant de risques, et s'en laver ensuite en le confessant à sa femme. A moins que celle-ci ne les ait surpris en flagrant délit — de baise ou de confidences...

Ce qui expliquerait sa réticence à me contacter après ma rencontre avec Armande... et jetterait une autre lumière sur la disparition de la Belle le jour de leur visite. Armande aurait-elle convenu d'aller à la clinique ce jour-là, exprès pour éviter de les rencontrer? Comme cela aurait été pratique, résolvant ainsi deux problèmes d'un coup...

Mais aussi, puisque j'en suis à douter de tout, et à retourner chaque pierre de cette fameuse journée, peut-on vraiment avorter un samedi après-midi, puis rentrer chez soi comme si de rien n'était? Nous n'avons pas fait l'amour, ce soir-là, ni pendant les jours suivants. Elle était fatiguée, nous nous étions disputées. D'ailleurs elle était soûle (peut-on boire de l'alcool après une anesthésie sans en éprouver de malaise?). Puis elle a eu son herpès. Ne saigne-t-on pas pendant plusieurs jours après un avortement? Ne faut-il pas du repos? Des examens, des prises de sang, des soins, des entretiens? Elle a pu les faire sans que je m'en rende compte, dans cette période où elle avait tant de *remplacements*. C'était facile, sans danger, sans vérification possible de ma part. J'avais la tête ailleurs. Je n'ai rien vu, rien senti. J'étais aveugle, et je m'en veux à présent. Peut-être, si j'avais été plus attentive, rien de tout cela ne serait arrivé, et nous serions en train de nous tenir la main comme un couple de petites vieilles au réfectoire d'une maison de retraite. Je n'aurais jamais rien su de cette romance nouée avec le mari d'une de mes amies, ou au contraire, nous en aurions parlé depuis longtemps, nous aurions vidé l'abcès, désarmorcé le détonateur. Au lieu, me voici seule, à me ronger, à me monter la tête, à me faire du cinéma. Seule, sans la moindre chance de trouver une réponse aux multiples interrogations qui m'assaillent.

(Question: vis-je trop dans l'idéal, négligeant la réalité? Vis-je dans la fuite? Pourtant je vois ce qui m'entoure, et même davantage que les non-peintres. Je vois l'enveloppe des choses, dit Armande, ignorant

qu'on ne peut peindre qu'en appréhendant leur âme. La question, la vraie, étant de savoir comment interpréter cette âme. Que rejette-t-on, que choisit-on. Quelle ligne pousse-t-on jusqu'à la brisure, quelle couleur jusqu'au cri. Ne jamais perdre conscience de l'interprétation des choses.)

Je voudrais me jeter à nouveau dans la peinture à corps perdu, comme le jour de la révélation et du déluge, où j'ai presque fini *Miroir II*, et fuir, pour le coup, toutes ces questions désagréables. Mais depuis son achèvement, je suis assise entre deux chaises. Je peux peindre ce que je vois, sans pour autant être à même d'en fournir une interprétation valable. Rien de ce que je fais ne se tient. Par exemple, les trois bouleaux du fond du jardin, motif favori de nombre de mes esquisses: je me demande pour la centième fois comment Cézanne aurait représenté leurs feuillage en écailles papillotantes... J'essaie, je jette, je recommence. Je jette encore. Je ne produis que des croûtes, ou du travail de commande.

Comme avec le portrait d'Armande, je suis incapable d'apporter *Miroir II* à Audrey. Je tempore, j'hésite. Si je n'avais quelques bons clients pour des sculptures cet automne (sur bois, essentiellement des bustes), je ne sais vraiment pas de quoi je vivrais. Du salaire d'Armande, bien sûr. Mais autant j'admets qu'elle compte sur moi, autant je refuse de compter sur elle de cette façon-là. Encore moins dans la circonstance présente...

On dirait qu'il y a quelque chose dans nos deux portraits dont je n'ai pas encore tiré le suc, quelque chose qui me parle et que je n'entends pas, une direction que je ne discerne pas encore. Je tourne autour sans parvenir à en accoucher. Comme Anne...

A force de me fatiguer les yeux à le regarder, j'en viens à me demander ce que mes parents en penseraient. Cela fait une éternité qu'ils ne voient plus ce que je fais, que nous n'échangeons plus que des banalités, comme si les sujets importants étaient trop gênants pour être abordés. Ceux qui vivent dans le mutisme finissent par y entraîner les autres. A preuve, nous ne nous sommes plus parlé, ce qui s'appelle parlé, depuis tant d'années. Découverts, confiés. Nous nous en tenons généralement à la surface des choses, aux petits faits concrets: j'ai

bien vendu, ils sont allés chez le médecin, ils vont partir en vacances. (A se demander d'ailleurs si ce silence mortifère n'est pas en train de se communiquer insidieusement à Armande et à moi... Une sorte d'*à quoi bon, d'on n'y peut rien.*) Ce qui nous manque, à mes parents et moi, c'est... un évènement, apte à nous réveiller. Une confrontation. A mon travail par exemple, à nos activités. Une chance d'enrichir nos rapports. (Sinon, valent-ils la peine d'être vécus?) Des mois sont passés depuis mon dernier coup de fil. Malgré mes bonnes résolutions. Il est grand temps que je les appelle, que je les secoue, que je les invite à déjeuner ici un dimanche. Non que j'aie envie de les mêler à mes problèmes actuels, mais cela pourrait me les faire oublier quelques heures...

Au téléphone, ma mère, interprétant le silence paternel, refuse ce dimanche (longues explications que je n'ai pas suscitées) et accepte le prochain.

Je regarde à l'intérieur d'un miroir doré. Comme une porte par laquelle pénétrer.

J'y vois un petit garçon blond, minuscule enfant planté sur ses jambes tel l'Ange du Silence.

Autour, de grandes et belles fleurs, vert glauque et rouge sang, s'agitent au vent. D'abord je les admire; puis leur caractère menaçant m'apparaît. Elles se balancent à présent d'avant en arrière comme pour m'attraper, m'asphyxier. J'en ai le vertige, j'étouffe, je crie sans voix.

Au réveil, je constate l'absence de bleu roi dans mon rêve, remplacé par cette couleur d'océan sauvage et muet.

XIX.

Ça commencé par un rien, une bêtise.

Sous une pile, un papier plié. Je l'ai ouvert, en cherchant un autre. Et j'ai lu... le contrat, le fameux contrat signé entre Aubry et elle pour son rôle dans *Le Triomphe de l'Amour* de Marivaux au Théâtre des Amandiers de Nanterre, que nous avons fêté d'une bouteille de champagne, d'une danse et de chants il y a quelques semaines. Ce jour-là, j'avais vu le papier de loin — elle l'agitait. Sauf que le contrat que je tenais à présent stipulait tout autre chose. Il y était question d'une pièce (ou d'un film, je n'ai pas eu le temps de me rendre compte) dotée d'un titre ridicule à l'allure érotique. Service, nombre d'heures, à disposition dans la période du tant au tant... Signature: L. Aubry. Armande Giacometti. D'abord je n'ai pas réalisé. Un peu étonnée, j'ai posé la question. Avait-elle d'autres projets avec lui? Elle m'a presque arraché le papier des mains, se répandant en vagues explications qui m'ont toutes paru plus contradictoires les unes que les autres. J'étais ennuyée: je ne voulais pas me mêler de ses affaires, mais je n'aimais pas non plus qu'elle me raconte des histoires. “Je ne te raconte pas d'histoires, c'est toi qui veux tout savoir. Est-ce que je te demande à qui tu vends tes tableaux?” “Je te le dirais bien volontiers, je n'ai rien à cacher.” “Parce que moi, j'ai quelque chose à cacher?” “J'ai souvent l'impression que tu me fournis plusieurs explications pour le même fait.” “Tu vois comment tu es: tu fais semblant de me croire pour mieux me mettre en défaut...” etc. etc.

Nous avons continué jusqu'à ce que les portes claquent.

La nuit, nous avons dormi en ennemies, le dos tourné, Janus biface. Jamais nous n'étions demeurées fâchées ainsi auparavant. Pour une fois, je n'avais pas envie de faire l'effort de la réconciliation, du lissage des faux plis, de l'effaçage des rides intersourcilières. Non que cela m'ait coûté précédemment, car je le faisais naturellement, n'ayant

jamais supporté la discorde. Mais ce soir-là, c'en était trop. Outre qu'elle me mentait, fallait-il que je m'en excuse, marquant implicitement que j'acceptais d'être menée en bateau?

La nuit, incapable de dormir, j'ai réfléchi.

Pouvais-je continuer à vivre ainsi dans le doute?

Et sinon, comment obtenir des certitudes?

Non par la confrontation avec elle, qui n'aboutirait jamais à rien. Plutôt par la discussion avec d'autres — quoiqu'eux-mêmes susceptibles de travestir la vérité par intérêt personnel, ainsi que l'aventure avec Jean-Michel venait de le prouver! Mais surtout dans les faits, là où je le pourrais. Les faits, contrairement aux paroles, ne mentent pas. Et où les trouver? Je ne suis ni la PJ, ni les services secrets; je n'ai pas accès aux fichiers informatiques de France et de Navarre afin de corroborer noms, adresses et relations familiales. Je ne peux consulter aucun dossier médical; je ne peux ordonner ni une prise de sang ni une recherche d'ADN. Mais je peux commencer petit, avec les éléments que je possède. Et me procurer au fur et à mesure ceux dont j'ai besoin. J'ose à peine l'avouer; pourtant l'idée s'est articulée dans ma tête cette nuit-là: je pouvais fouiller dans ses affaires, y trouver des noms, des numéros de téléphone. A présent, lorsque j'y repense, cela me dégoûte, mais à ce moment, avec la clarté et la tension d'une nuit d'insomnie, tous les moyens me paraissaient bons. Je ne pouvais plus continuer à vivre ainsi.

Dès le lendemain cependant, mes fragiles résolutions nocturnes se sont évanouies à nouveau. Moi, tomber si bas? Impensable. Le saut était trop grand, la distance infranchissable. Plutôt apprendre à me hausser au-dessus du doute, à dépasser ce désir primaire et tatillon de... de possession, oui, car jamais je ne posséderais Armande avec son histoire et sa réalité quotidienne, son passé et son présent, ni elle ni personne, on ne possède jamais l'autre, quelque effort que l'on fasse pour y parvenir.

Mais était-ce bien de possession qu'il s'agissait?

A y bien réfléchir, je ne me reconnaissais guère dans ce mot, ni dans ce portrait de maniaque du contrôle que je traçais de moi-même. Je ne désire pas particulièrement savoir où Armande va lorsqu'elle

sort le matin: si elle veut me le dire, parfait, et sinon... Au contraire, je me suis souvent accusée d'indifférence et d'égoïsme lorsque j'oubliais de lui demander ce qu'elle avait fait de sa journée, ou si tout s'était bien passé à son rendez-vous. Autant je suis contente qu'elle m'en fasse part, autant j'aime que ce soit spontané, à l'opposé de la routine et des obligations artificielles d'un couple, qui entraînent avec elles leurs inévitables déceptions (l'une attend telle question, l'autre telle réaction). Possessive? Je refuse d'y croire. Je n'ai pas besoin de *tout savoir*, comme elle me le reproche. Mais un peu plus, oui. J'ai l'impression de ne pas connaître celle avec qui je vis. De n'en connaître qu'une surface, un aspect, celui que je vois de ma perspective personnelle. Le reste de la construction est caché. Et lorsqu'un nouveau morceau se présente, il ne s'adapte pas à la structure connue... A qui donner tort: au morceau ou à moi?

Peut-être à moi. Vouloir connaître l'autre, le réduire à une interprétation unique, n'est-ce pas tuer la vie, comme, en peinture, ce serait tuer l'art?

Peut-être me résigner à ne jamais connaître Armande.

De toutes façons, on ne connaît jamais l'autre.

Depuis quelques jours, avec passion, j'ai commencé une nouvelle toile: jaune de Naples, or, vert glauque et rouge sang. L'enfant de mon rêve.

Pour le coup, je ne lui demande plus rien. Et elle ne me raconte plus rien. La plupart du temps, elle disparaît le matin, revient tard le soir. J'ignore où elle va, ce qu'elle fait, en compagnie de qui. A-t-elle un texte à apprendre? Le spectacle avance-t-il avec Aubry? De quel spectacle s'agit-il, Marivaux, ou l'autre, inscrit sur son contrat? Ledit contrat était-il signé, d'ailleurs? Elle m'a dit que non, mais je ne m'en souviens pas avec précision. Y a-t-il même spectacle, ou bien tout est-il faux, Marivaux et le reste, mise en scène destinée à me faire croire que tout va bien, alors que tout va mal?

Nous ne nous touchons plus. Ou plutôt, l'amour est toujours là, mais le désir a du mal à s'exprimer. Pire, depuis l'avortement elle continue à se raser le pubis, ce que je considère comme une attaque personnelle. Dans quel but en effet, si ce n'est me signifier qu'elle vit à son gré, et non au mien?

A moins que... Parfois des idées insoutenables me traversent l'esprit comme des coups de couteau. Ce titre aux allures érotiques, sur le contrat, continue à m'obséder. Belle comme elle l'est... Impossible. Non, impossible! Ce serait trop affreux. Je refuse de me laisser entraîner sur la voie des doubles fonds, des chausse-trappes, des ruses et des vilénies, de me rouler dans la fange des soupçons les plus noirs et les plus immondes.

Dans le monde réel, pourtant, cela pourrait exister...

Après quatre jours de migraine, j'ai cédé. Appelé mon frère et posé ma candidature à l'emprunt de son ordinateur. Un renseignement à trouver sur Internet... celui de mon voisin était tombé en panne (faux, mais je ne tiens plus à faire appel à Antoine). A Paris mardi, je passerais dans la soirée... Après moult insistance de ma part, Thierry a fini par accepter, avec une répugnance mal dissimulée. Je lui force la main, mais je m'en fous. D'une façon ou d'une autre, il me faut sortir de cette impasse. Mon mal de tête s'est atténué peu après mon coup de fil.

Le dimanche, mes parents sont venus. Avec Armande, nous en étions au cessez-le-feu: silencieuses, sourire de commande, tendresse apparente; mais le problème gisait entre nous tel un mort que personne ne veut évoquer. Silencieux, lourd de significations, il constituait la clé invisible de nos gestes et de nos paroles.

Nous sommes restés à l'intérieur, la saison n'étant plus à l'apéritif au jardin. Après le déjeuner, nous leur avons fait visiter la maison afin de leur montrer les améliorations accomplies depuis leur dernière visite, qui remonte à plus de deux ans. Mon père, comme d'habitude, ne disait rien. Toute son attitude semble n'être qu'une attente indifférente, à peine polie, de la mort. Ma mère, elle, caquetait, roucoulait, approuvait, posait des questions parfois d'une telle absurdité qu'Armande et moi devions réprimer des fous rires. Pour la dixième fois, je me suis demandé quel monde était le sien, qui m'apparaissait si dénué de lien avec les réalités quotidiennes actuelles — travail, obligations, argent à gagner, omniprésence de l'informatique —, un monde fondé sur l'imaginaire et le désir, un univers rose où désagrément et laideur sont niés, en un mot un monde enfantin, pour ne pas dire puéril, vu par les yeux d'une enfant de soixante-treize ans. Pour la dixième fois, je me suis demandé pourquoi nous nous donnions ce mal — montrer, expliquer, discuter — pour

deux vieux dont l'un n'avait même pas l'air d'entendre nos voix et l'autre, mélangeant tout ce qu'on lui disait, l'oubliait l'instant d'après.

Tant bien que mal, nous sommes parvenus à l'atelier, ils ont vu mes tableaux.

Et là, il s'est produit quelque chose d'exceptionnel.

En les regardant (*Miroir I*, *Miroir II* et *L'Ange du Silence*, qui a progressé étonnamment ces derniers jours), ma mère a eu — pour une fois — une réaction *sensée*. Outre son immédiat “c'est beau”, motivé par une évidente fierté qui m'a touchée, elle s'est absorbée dans la contemplation de l'Ange avant de lâcher:

— On dirait ton frère.

J'ai tout de suite pensé: nous y revoilà. Dans son univers simplifié, toutes les filles sont Marie, tous les garçons Thierry.

— Non, pas Thierry. Ton *grand* frère.

Je suis restée perplexe. Avais-je mal entendu? Dans le silence troublé qui a suivi, j'ai eu le temps de penser qu'à force de vivre dans l'isolation, son cerveau devenait confus. Ou bien elle avait oublié qui j'étais, ou bien elle avait oublié qui était Thierry. Ou les deux à la fois.

— Mon *grand* frère?

— Oui. Celui qui est mort.

— J'ai un grand frère qui est mort?

— Tu sais, je t'en ai déjà parlé...

Feinte fatigue dans sa voix. Encore sa façon d'éviter toute véritable communication. J'ai répliqué avec force:

— Ça m'étonnerait!

— Il est né quatre ans avant toi. Enfin... mort-né.

Abasourdie, j'ouvre une bouche de poisson qui suffoque. Maman, encouragée par mon intérêt silencieux, commence à raconter en petites phrases basses, hésitantes; séparées de longs intervalles où les mots, à ma grande surprise, cèdent la place à une larme sur sa joue. Et où son intonation se fait vindicative, douloureuse, quasi haineuse, lorsqu'elle parle de papa.

— Il avait plein de petits cheveux dorés, comme celui-ci... Si menu, si léger... un ange qui dormait... Il devait s'appeler Jean-Marie. Ton père... (elle baisse la voix)... ton père disait que j'aurais dû rester allongée les derniers mois. Allongée... Et qui aurait fait son ménage

tout ce temps-là? Qui aurait fait à manger? Pas lui en tout cas! Après, il ne m'a plus parlé pendant six mois. Il ne voulait plus d'enfants... Mais moi, je ne pouvais pas supporter que ma vie s'achève sur cet... accident. Et puis tu es arrivée... Même toi, j'ai eu du mal à te garder, on m'a fait une césarienne. Le docteur L., tu sais, que j'aimais tant. Heureusement que c'était lui, parce que j'avais si peur. J'avais des douleurs, des saignements... J'étais sûre d'attendre un garçon. Ton père aussi, d'ailleurs, même s'il ne disait rien, mais j'ai bien vu sa figure quand on lui a annoncé que c'était une fille. Moi, je dis toujours que les enfants, il faut les prendre comme ils viennent...

Suit un long discours, au ton de plus en plus assuré, sur les incomparables qualités du docteur L. Je n'écoute pas, d'abord parce que je le reconnais pour l'avoir entendu de multiples fois, et ensuite parce que mon esprit s'est arrêté de fonctionner, tentant de retenir à tout prix ce qui vient d'être dit, de ne pas le laisser s'échapper dans l'oubli, retourner au non-dit où c'est demeuré enterré pendant trente-cinq ans, quoique ma mère prétende à présent m'en avoir déjà parlé, afin de soulager sa conscience sans doute, mais je sais bien, moi, qu'elle ne m'en a jamais touché mot. Et cette douleur, cette vieille douleur réveillée par l'image de l'ange silencieux, cette hargne et cette douleur entr'aperçues, si vite étouffées, m'abasourdissent. Elle continue à parler, et je laisse à Armande le soin de placer les *en effet*, *bien sûr*, *je comprends*, et autres petites expressions stratégiques qui, tout en suggérant l'intérêt, soutiennent le discours de l'interlocuteur en attendant de pouvoir en placer une. Mon père, lui, brusquement mordu d'impatience, commence à consulter sa montre avec ostentation, et cette opération répétée plusieurs fois au cours des dix prochaines minutes constitue le ballet-prélude à son inévitable (et quasi unique) réplique de départ: "la voiture de Madame est avancée", vieille plaisanterie éculée que la répétition ne rend pas plus drôle, signal pour ma mère qu'il est temps d'accélérer son débit car le robinet à paroles va incessamment devoir se fermer, cela à son corps défendant parce qu'elle pourrait, la pauvre, passer des journées entières à bavarder lorsqu'enfin il y a du répondant, il ne lui en faut pas beaucoup à ma mère, un sourire, une onomatopée lui suffisent, tout vaut mieux que le mutisme forcené, égoïste, agressif de son époux. Parallèlement au flot

superflu de paroles, Armande l'a donc guidée avec tact le long du couloir de retour à la cuisine, offert — pur souci de politesse — une dernière tasse de café ou de thé *pour la route*, offre refusée, comme prévu, par mon père qui ne tient déjà plus en place, le sol brûle sous ses pieds, le Comité Central l'attend de pied ferme, l'œil de Moscou ne le laisse pas en paix. Combien de fois l'ai-je vu, au beau milieu d'une visite, enfiler sa parka et grogner "je vais à la voiture" tandis que ma mère avalait son café quasi de travers, soudain inquiète, agitée et honteuse de cette infraction à l'autorité maritale ("je bavarde, vous savez")... Et vite, vite, il fallait, comme nous le faisons aujourd'hui, trouver son manteau, l'aider à l'enfiler, réunir sac, lunettes, stylo, gants, foulard disséminés alentour, ainsi que le pain frais ou les légumes du jardin dont nous les munissons à chaque visite, et l'accompagner jusqu'à la voiture qui pétarade dehors depuis plusieurs minutes. Là, elle soupire de soulagement en constatant que mon père n'est pas parti sans elle (comme si, malgré ses silences et ses coups de gueule, il avait jamais été capable d'une véritable indépendance!). Nous la chargeons précautionneusement à bord avec force souhaits de bon retour et, sitôt la portière claquée, la voiture s'arrache dans un ronflement de bolide trop longtemps retenu. Nous saluons de la main, ma mère a tout juste le temps de saluer en retour, mon père fonce, immobile, le regard fixé droit devant lui.

Commentaire d'Armande: "Il a Le Pen aux fesses...!" Puis: "Charmante ta mère, mais tuante."

Le mot m'est revenu lorsque j'y ai repensé, ou plus exactement lorsque j'ai repensé à toute l'histoire, le même soir et une bonne partie de la nuit, sans en avoir parlé à la Belle qui semble déjà l'avoir oubliée. *Charmante mais tuante*. Quoique sans complaisance, le portrait est juste, le terme on ne peut plus exact: ma mère est tuante. Son arme? La parole, autant que mon père le silence. Elle n'écoute pas, elle remplit l'espace de mots qui ne signifient rien. A côté d'elle, j'étouffe. C'est peut-être simplement la raison pour laquelle nous ne nous voyons pas plus souvent: mes deux parents m'étouffent. Ils sèment la mort, chacun à sa manière. Aucun ne communique: l'un constipé, l'autre logorrhéique, tous deux produisent du vide.

Assemblés, ils présentent un cas typique (et amer) de vieux couple. Deux personnes ayant vécu ensemble un certain nombre d'années paraissent n'avoir plus qu'un volume limité d'air à se partager. Enfermés dans leur relation comme des jumeaux dans l'utérus maternel, incapables de crever la bulle et d'aller chercher l'oxygène au dehors, ils se disputent l'un à l'autre chaque parcelle d'élément vital.

Une bonne partie de la nuit, je ressasse l'histoire de ce grand frère que je n'ai pas connu.

J'ai l'impression qu'elle l'a tué, lui aussi. Ou qu'elle croit l'avoir tué. Ou qu'elle dit que mon père croit qu'elle l'a tué. Enfant mal gardé, mal porté, jamais expulsé. *Cet accident!* Comme si un autobus lui était passé sur le ventre. Manœuvre typiquement maternelle pour éviter les termes *fausse couche*, ou pire encore, *avortement*. J'entends encore son ton lorsqu'elle a dit *il devait s'appeler Jean-Marie*. Jean-Marie... Masculin et féminin réunis. Et pour la petite histoire, je précise que mon second prénom est... Jeanne. Je m'appelle Marie Jeanne. N'est-ce pas incroyable? Sans le savoir, car j'ignorais tout de cette histoire antérieure à ma naissance et recouverte par mes parents du voile épais du silence, sans le savoir, j'ai su tout de même. Tout le temps, depuis le début. D'une façon mystérieuse, j'ai su que cet être à la fois double et nul avait existé, et que son absence insupportable devait être comblée par ma présence! Au delà du premier choc, rien ne me surprend profondément dans le récit de ma mère: j'y retrouve quelque chose de familier, d'apaisant telle une explication, en même temps que d'angoissant — la mort y est partout, celle de l'amour comme celle du corps. La mort de mon grand frère. La mort de l'amour entre mes parents, même si ensuite nous sommes *arrivés*, Thierry et moi. Comment suis-je *arrivée*? Portée par la cigogne? Incarnée par opération du Saint-Esprit? Comme si j'avais été seule actrice de ma venue au monde, à l'exclusion de père et mère. Pas de *quand j'ai été enceinte de toi*, de *lorsque j'ai accouché de toi*, ou mieux encore *lorsque nous t'avons eue*... Rien. La seule à manifester une volonté de vie, à en croire ma mère, ça a été moi. Et même pour deux: pour le grand frère mort comme pour moi-même. Non que cela m'étonne: encore une fois, tout m'est vaguement familier là-dedans.

Je me sens *arrivant* toute seule comme je me revois, durant mon enfance, prenant des décisions, agissant, poussant, travaillant, luttant pour aboutir à ce qui me paraissait nécessaire sans me laisser absorber par l'espace passif, poétique, puéril, et si séduisant, de ma mère. J'agissais, elle s'agitait. Plus elle créait d'écrans de fumée, plus je ne jurais que par le concret et par l'action. J'agissais pour deux, comme je vivais pour deux: non pour Thierry, ainsi que je l'ai toujours cru, mais pour ce grand frère mort et pourtant présent, tel un reste de fœtus jumeau dans le ventre de ma mère.

Si je parvenais à peindre à la lumière artificielle, ce qui n'est pas le cas, je serais allée à mon atelier cette nuit achever *L'Ange du Silence*.

La nuit, lorsqu'Armande dort, je me relève pour aller fouiller.

J'en ai honte, mais je ne peux faire autrement. J'ai des insomnies (moi! qui toute ma vie ai dormi du sommeil du juste). Je me tourne, me retourne, transpire, souffre d'élancements dans la nuque, d'impatience dans les jambes. Le lit est dur, froid, chaud, l'oreiller trop épais et trop mince.

Je vais au hasard, sans plan préconçu. De toutes façons les objets changent de place. Je passe en revue ses tiroirs, ses livres, ses poches. J'ai trouvé ses papiers de l'Assédic, mais pas l'ombre d'une fiche de paie du centre de loisirs parisien, ni de la maison de retraite de banlieue.

L'autre nuit, vers trois heures, elle m'a surprise en flagrant délit. Nous nous sommes disputées. J'ai dit n'importe quoi, la première chose qui m'est passée par l'esprit, l'invitation à un vernissage dans une galerie très importante à laquelle je voulais soumettre mes tableaux... L'idée m'empêchait de dormir... Je ne sais si je l'ai convaincue.

L'Ange du Silence est terminé.

Pour lui, j'ai choisi l'équilibre: entre glauque et or, entre vie et mort.

Mon grand frère inconnu, c'est ainsi que je préfère m'en souvenir: à jamais suspendu dans l'éternité de l'instant.

XX.

A Thierry, le mardi, j'ai tout raconté. La visite des parents, le tableau, Jean-Marie.

Au milieu des interruptions des enfants, des devoirs de Mathieu, du bain de Marie-Ange, des commentaires (acides) de Marianne. Je dérangeais, c'était clair. Mais à partir du moment où mon frère a saisi de quoi il s'agissait, il est devenu imperméable aux sollicitations familiales. Marianne s'est débrouillée avec le coucher des enfants — ce qu'elle a certainement assuré sans faillir. Et mes recherches sur Internet (la distribution du *Triomphe de l'Amour* au Théâtre des Amandiers) ont été abandonnées avant presque d'avoir commencé. J'ai tout de même eu le temps de constater, avec un pincement de cœur, que le nom d'Armande ne figurait pas sur la liste, d'ailleurs très courte et limitée aux rôles principaux.

Notre discussion, elle, s'est révélée bien plus longue que Thierry ne l'avait escompté, lui qui pensait sans doute me mettre à la porte à neuf heures! Fructueuse aussi; par instants, j'ai fugitivement retrouvé notre complicité d'enfants que je croyais disparue pour toujours. Mais surtout, il s'est produit une chose capitale, que je n'aurais pas imaginée possible entre nous: Thierry m'a écoutée, il m'a répondu, il a parlé vrai. Calmement, ouvertement, sans agressivité, il m'a tendu le miroir.

Je lui ai expliqué à quel point j'avais toujours senti, même sans le *savoir*, que l'on me demandait d'être un garçon. Je n'avais pas souffert d'être une fille, *parce que* j'avais le droit de l'être de cette étrange façon qui réunissait les deux sexes. Dans mon esprit, il était exclu que je sois comme Maman. Dans mon esprit, Maman n'était pas *à côté de la plaque* parce qu'elle appartenait au sexe féminin, mais parce qu'elle était mère. Tant la maternité ramollit le cerveau et empêche le corps de s'épanouir librement (courir vite, grimper aux

arbres, escalader les rochers, se pendre la tête en bas...). La maternité est dangereuse, porteuse de mort; et comment se débarrasse-t-on de l'enfant? Petite, j'avais un problème de représentation, je croyais qu'il fallait ouvrir la maman pour en sortir le bébé.

Je lui ai expliqué que j'étais désolée d'avoir été pour lui cette grande sœur difficile qui prenait toute la place et rafflait les possibilités d'identification et de reconnaissance. Cela aurait dû être à lui, le garçon, de "remplacer" Jean-Marie... Je comprenais qu'il ait souvent, ces dernières années, montré une certaine agressivité envers moi: il y avait de quoi, la structure familiale n'ayant pas dû faciliter sa vie d'enfant et d'adolescent. Sans compter l'exemple de Papa... Ainsi que mes choix de vie, pas toujours simples à assumer pour l'entourage...

Il m'a regardée, la tête penchée de côté.

— Alors, elle t'a ressorti cette vieille histoire?

Je me suis étonnée qu'il la connaisse.

— Elle l'a racontée à Marianne au moment de sa fausse couche... Tu te souviens, un an avant Mathieu, Marianne a perdu un fœtus de six mois.

Je me rappelle en effet ce triste épisode, que mon frère avait très mal pris à l'époque.

— Comme quoi l'histoire se répète. Pour Maman, je croyais que tu le savais depuis longtemps.

Pour la seconde fois en peu de jours, je démens.

— Le plus intéressant d'ailleurs, c'est la suite. Après Jean-Marie, ils étaient au bord du divorce. Le vieux a fait une dépression, il n'a plus voulu la toucher. C'est elle qui s'est débrouillée pour avoir des enfants.

— Comment ça, débrouillée? Tu m'inquiètes.

— Elle l'a embobiné, manœuvré, pressionné... A la fin, elle lui a même fait croire qu'elle prenait la pilule! Le vieux a tout avalé! Progrès scientifique, égalité des sexes, opposition de l'Eglise... C'était tout lui. Neuf mois plus tard, tu étais là!

Thierry éclate de son rire sonore, auquel je me joins. Sa façon irrévérencieuse de revisiter l'histoire familiale, après toutes mes sombres réflexions de ces derniers jours, me fait du bien.

— Quand il a su qu'elle était enceinte, il lui a carrément fait du chantage au divorce pour qu'elle avorte, en prenant prétexte de sa santé. Elle a tenu bon. En fin de compte, c'est lui qui s'est dégonflé. Incroyable, hein? Ça doit être la seule fois de sa vie où elle ait vraiment voulu quelque chose.

Je digère l'information en silence.

— Et pour toi?

— Je crois que le premier choc était passé... Et puis il espérait toujours avoir un garçon! Tu disais que tu m'avais fait de l'ombre. Finalement, je ne sais pas qui a fait de l'ombre à l'autre. A l'école, c'était plutôt marrant, les copains m'admiraient, ma frangine était le meilleur footballeur de la classe, elle frappait fort et ne pleurait pas. J'aimais bien courir et jouer au ballon, comme tous les gosses, mais aussi les jeux tranquilles... Jouer aux cartes avec Maman — elle adorait.

— Maman?! Elle avait toujours mieux à faire. *Jamais* elle ne jouait avec moi.

- Et à quoi? Au vélo-cross? A construire une cabane, à tenir un but? C'était pas son truc. Elle nous a quand même appris à dessiner... On y a passé pas mal de temps ensemble, et ça t'a bien profité par la suite, non? Ce que je veux dire, c'est qu'on a pris chacun notre chemin, et ce chemin, je l'aurais pris même si tu n'avais pas été là. Par contre, plus tard, quand j'ai commencé à réussir plus facilement que toi...

Je bondis au mot *facilement*. Si, par là, il veut dire que j'ai dû livrer une bataille acharnée pour obtenir le droit d'affirmer ce que je suis, nous sommes d'accord. En toute simplicité, Thierry acquiesce.

— Quand j'avais quinze-seize ans, c'était le bordel permanent à la maison. Tu n'arrêtais pas de râler, de t'engueuler avec tout le monde, moi et les parents compris... Je sais bien, le vieux était insupportable, déjà que le mur de Berlin lui tombait sur la tête... Mais toi et moi, on a eu aussi de belles engueulades à ce moment; tu me rentrais dedans comme si c'était de ma faute que tu aies du mal à t'y retrouver... Laisse-moi te dire une chose: je m'en tape que tu sois lesbienne ou autre chose, je m'en suis toujours tapé...

— Arrête. Tu as quand même eu énormément de mal à l'accepter.

— Ouais, bon, ça m'a fait un choc au début, mais après je m'y suis habitué... Toi par contre, tu as continué à me rentrer dans le chou. Ça fait dix ans que tu me fais des procès d'intention. Ma vie, je ne l'ai pas choisie contre toi, mais pour elle-même. J'aime ma femme et mes gosses, et j'aime la façon dont nous vivons. Je bosse dans la pub parce que ça m'amuse, comme toi tu fais de la peinture parce que ça te plaît. Le reste, c'est des alibis. Tu protestes toujours qu'on ne t'accepte pas comme tu es. Il faudrait peut-être que tu commences à accepter les autres tels qu'ils sont.

— Si accepter les autres tels qu'ils sont signifie nier l'injustice sur laquelle cette société est bâtie, alors je préfère vivre en dehors. Plutôt cultiver mon jardin en compagnie des trois pelés qui partagent mes idées, fonder une coopérative et subvenir à nos besoins en respectant notre environnement et en exploitant le moins possible le reste du monde.

— Tu t'emballes encore! Je vais le dire autrement: en l'occurrence, il est temps que tu commences à m'accepter, moi et ma famille, tels que nous sommes. Ou sinon, que nous cessions de nous voir. Il doit bien être possible de trouver un terrain d'entente au-delà de nos styles de vie ou de nos opinions politiques? Le compromis, moi, je le pratique à chaque instant, notamment avec Marianne, puisque nous ne votons pas pour le même parti. Je sais bien qu'on n'a pas trop eu l'exemple de la tolérance dans notre famille... Mais derrière tous tes discours, je me demande parfois si tu ne revendiques pas le droit à être autre chose que ce que tu es.

— Ce qui veut dire?

Le terrain est dangereux, et il le sent. Il hésite.

— Il y a sûrement beaucoup de façons d'être homo. Ou écolo, d'ailleurs. Tu te sers de la question pour tout justifier, et tu nous agites un drapeau sous le nez. Sans vouloir le réduire, je pense que ton malaise n'a rien à voir avec l'homosexualité ou la politique. C'est un malaise identitaire, familial... C'est ce malaise-là qu'il faut sonder. Celui qui commence avec Jean-Marie. Qui tourne autour des parents. De ce qu'ils ont été pour nous. Pas simple, mais possible. A condition de faire le ménage dans sa vie. Le reste est question d'opinions.

J'en suis restée songeuse.

Bien sûr, j'aurais pu lui ressortir les arguments que j'utilise en pareil cas. Que je respecte ses choix, sans toutefois les partager; qu'il ne doit pas prêter trop d'attention au ton de mes discours, quand je chevauche mes sujets favoris je me laisse facilement emporter, à force de se battre contre le monde entier on finit par être constamment sur ses gardes, d'ailleurs ce n'est pas après lui que j'en ai mais après des styles de vie que je juge préjudiciables, égoïstes et irréflechis. J'aurais pu lui dire que je fais la distinction entre personne et politique, qu'accepter n'empêche pas d'échanger des avis, etc. Tout cela, je l'ai déjà exprimé un bon nombre de fois. Et pourtant... Aujourd'hui, il m'a renvoyé mon propre raisonnement, et il a touché juste. Je ne peux que lui accorder le bénéfice de ma réflexion.

Sur le chemin du retour (pour une fois, j'ai pris la voiture, afin d'éviter les problèmes de transport à minuit), je m'abîme dans mes pensées. A tel point que je décide de rentrer par la nationale, afin de pouvoir rouler plus lentement sans risquer d'accident.

Pour la première fois depuis très longtemps, j'ai eu l'impression d'entendre le véritable Thierry, détendu, perspicace et plein d'humour. Qui plus est, de l'entendre parler de Maman comme d'une véritable personne, d'une adulte responsable (même si ça n'a été que pour un temps, il y a trente-cinq ans). D'entendre sa vérité, ou un écho de cette vérité qu'elle ne s'est jamais accordé le droit d'énoncer devant mon père (ou moi, d'ailleurs, jusqu'à l'autre jour — parce que je ne l'écoutais pas?). Pour la première fois, j'ai reçu un témoignage de la volonté d'action de ma mère, volonté de m'avoir, d'être enceinte et de me garder contre le désir de mon père, qui parlait de la faire avorter. Lentement, je commence à réaliser ce qu'elle n'a pas osé dire l'autre jour en sa présence, ce que la périphrase "alors tu es arrivée" recouvrait: pressions, chantage, menaces de divorce au nom de sa santé, car on ne pouvait être sûr qu'elle ne referait pas une fausse couche... Elle a tenu bon, ma petite mère, à travers malaises, symptômes et craintes, jusqu'à la délivrance, et elle m'a eue, moi sa fille qu'elle croyait être un fils. Je commence enfin à comprendre ce que l'inégalité des rapports entre mes parents a masqué pour moi, le trop-plein et le vide, l'absence et la présence pas forcément répartis

comme je l'ai cru, et une autre vérité se dessine peu à peu, plus rude, mais aussi plus réelle. Maman m'a eue, et même si elle n'a guère su s'y prendre avec moi par la suite, c'est grâce à elle que je suis là, aux risques qu'elle a pris pour me mettre au monde. Sans sa volonté ingénieuse, je n'aurais pas existé, ou j'aurais fini ma courte vie dans une poubelle d'avorteur. Comme quoi la maternité n'est pas seulement synonyme de mort... Qu'il m'ait fallu trente-cinq ans pour l'admettre, c'est à en pleurer! Et quand je pense que je l'ai plus souvent critiquée que soutenue, que j'ai, au fond, fait comme mon père: imposé mon dédain d'elle par la parole, j'en ai la conscience rétrospectivement barbouillée. Il est peut-être temps que je commence à réviser ma conception de l'existence...

Tout en roulant sur la nationale obscure, je me réjouis déjà à la pensée de me confier à Armande, ce que j'aurais dû faire tous ces derniers jours. Mais je me sentais trop négative, agressive, contradictoire. Je lui en voulais de ses histoires. A présent j'ai l'impression d'être délivrée d'une sorte de poids. Je ne saurais dire pourquoi, mais la discussion avec Thierry semble, au-delà de toutes les remises en cause, m'avoir fourni comme une réassurance, une planche sous mes pieds pour m'aider à traverser le marécage. Tout n'est pas réglé d'un claquement de doigts, loin de là; quantité de questions se posent, qu'il va falloir examiner avec des yeux neufs et résoudre au fur et à mesure. Pourtant, au fond de moi, je me sens plus sereine que je ne l'ai fait depuis longtemps; réaffirmée, renforcée de l'intérieur. Réunifiée. Je ne sais pas encore comment je vais mettre à profit cette impression, ni même si elle durera plus qu'un instant... Ce soir cependant, je suis devenue un peu autre.

Lorsque je parviens enfin chez moi, la maison est plongée dans le noir; Armande absente, sans que je puisse me souvenir qu'elle m'en ait avertie. Amère déception, qui me replonge derechef dans le chaos de ces derniers jours... Mais cette fois-ci, je ne me laisse pas abattre. Puisqu'il est hors de question de dormir, avec toutes les pensées qui me maintiennent éveillée, je pourrais... S'il n'était si tard, j'aurais appelé maman pour lui dire que j'avais enfin saisi son message. Malgré mon envie de lui parler, d'achever de dénouer ce nœud, je ne

veux pas l'affoler en la réveillant au milieu de la nuit. Cela attendra demain... Nous ne nous sommes pas particulièrement bien comprises au long de mes trente-cinq ans de vie, mais au moins une fois, lui dire que la douleur de sa perte a été perçue, et son désir, ce désir d'enfant si obstiné qu'aucun mensonge ne l'a fait reculer, son désir a été reconnu. L'en remercier... En attendant, je pense avec un soupir de résignation que, les choses étant ce qu'elles sont, il ne me reste plus qu'à me consacrer à l'activité nocturne qui m'est devenue la plus familière en ce moment: la fouille — jusqu'au retour d'Armande.

La fouille?

Non. Assez de dissimulation et de soupçons. Si quelque chose a changé ce soir, que cela nous profite à toutes deux. Nous ne pouvons continuer cet indigne jeu de cache-cache, cette fuite en avant qui menace de nous projeter la tête la première contre le mur. Il est temps de nous reprendre, de nous retrouver, de communiquer vraiment. Il est temps pour moi de dépasser l'avortement, l'infidélité et les mensonges; et pour elle, de pardonner ma suspicion. Que nous fassions une croix sur le passé, que nous repartions de zéro. Notre amour est assez fort pour surmonter la crise, à condition de lui en fournir l'occasion. Dès qu'Armande rentrera, quelle que soit l'heure, je lui parlerai. Je lui raconterai ma soirée avec Thierry, l'effet sur moi de ses paroles. Je lui avouerai mes fouilles de ces derniers temps, mon désespoir, mon affolement. Je lui demanderai pardon d'avoir douté d'elle. Je lui prometterai de ne jamais recommencer, si elle me promet de toujours me faire confiance. Je lui proposerai de nous pacser, de chercher un donneur afin d'avoir un enfant ensemble.

Toute à mes réflexions, je vais à la salle de bains me brosser les dents. Même si je n'ai pas sommeil, rien ne m'empêche de me mettre en chemise de nuit, de m'apprêter déjà pour la réconciliation, quitte à lire un livre en attendant... Pas un Nicolas...

Sur l'étagère, la brosse à dents d'Armande a disparu.

A côté, sa brosse à cheveux aussi; et sa trousse de toilette. Son peignoir, sa serviette.

Dans la chambre, où je reviens précipitamment, la porte gauche de la penderie bée, vide.

La moitié des portemanteaux sont nus. La commode, la bibliothèque, la maison désertées.

Armande est partie.

Ça brouille, ça brûle, ça casse.

Ça tord, ça gueule, ça hurle et rugit à l'intérieur.

Torture tentatrice, tempête entripaillée.

Je braille sans pouvoir me dissoudre, me résoudre, sourdre
d'aucune source enragée. Cœur calciné, cerveau embrumé,
embrouillagé, engrillé.

Envie de saccager.

Impuissance à parler. Suffoquer, fucker.

Annihilée.

J'en ai perdu la parole, la mémoire et le souffle. J'en ai perdu l'envie de peindre, de regarder, de choisir, de construire. Je tourne en rond, bras ballants et âme en peine. Le jour est noir, je suis noire, tout est noir — absence de couleur, couleur de l'absence.

Je reste étendue jusqu'à ce que la colère me chasse. Puis je vais, je viens, j'essaie, j'abandonne, je reprends, j'oublie. J'erre en me parlant à moi-même, ou plutôt à l'Armande qui vit en moi. J'argumente pour, contre. Je divague.

Je l'appelle le matin, le midi, le soir, la nuit. Répondeur.

Dans mon brouillard, je suis allée voir Antoine. Il a fait ce qu'il fallait: un Nes, un joint. Du vin. En silence.

J'ai dormi dans son lit.

Au milieu de la nuit, il m'a caressée. Je me suis accrochée à lui comme une noyée. Je n'ai rien ressenti, que le dégoût de l'odeur de son sperme.

Je suis rentrée chez moi. Peut-être suis-je enceinte. Je n'en sais rien, et je m'en fous.

Depuis, je me soigne: je cultive mon jardin, je fais d'immenses promenades à pied (ça met plus longtemps), je scie du bois de chauffage. Mais les journées sont encore démesurément longues.

Je jette quelques couleurs sur la toile ou le papier, aussi. Des paysages d'hiver, les bouleaux du fond du jardin. Je me dis qu'à un moment ou à un autre, le désir de vivre va me revenir.

J'ai vendu *Miroir I*, *Miroir II* et *L'Ange du Silence*. Audrey m'en a donné un excellent prix. Elle me pousse, parle d'*event*. Je ne sais pas trop ce qu'elle entend par là.

Il fait froid, et il pleut. Le ciel est bas et gris.

Le réveillon de Nouvel An, cette année, je le passerai avec mes parents: ainsi ils seront un peu moins seuls.

L'autre jour, dans le journal, mon regard est tombé sur un article. Section littéraire, critique. Lauréat du Prix Goncourt. C'est son nom qui a attiré mon attention: Nicolas Artaud. Le roman s'intitulait *La Pirate*.

Avec un ricanement, je me suis promis que la prochaine fois que j'irais à Brie, je l'achèterais.

Ce que j'ai fait, une semaine plus tard. J'ai même ouvert le livre, le soir, décidée à m'y plonger.

Sur la page de garde, il y avait une dédicace. Courte, explicite. A mes yeux, les dédicaces représentent une regrettable intrusion du privé dans le public. Celle-ci n'y faisait pas exception.

Elle disait: à *Armande*.